

Han Ryner

La soutane et le veston

ROMAN



Albert Messein - Éditeur - Paris

LA SOUTANE

et

LE VESTON

DU MEME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

Songes perdus.
Crépuscules.
Dans le Mortier.

CHEZ DIVERS ÉDITEURS :

Le Cinquième Evangile (L'Idée Libre).
Dieu existe-t-il? controverse avec M. l'abbé Viollet (L'Idée Libre).
La Vérité sur Jésus, controverse avec M. le D^r Couchoud (L'Idée Libre).
Le Drame d'être deux, roman par lettres avec Mme Aurel (L'Idée Libre).
L'Autodidacte (Le Monde Nouveau).
Les Synthèses suprêmes (Le Monde Nouveau).
Le Sphinx rouge (L'Idée Libre).
Le Crime d'obéir (L'Idée Libre).
Chère Pucelle de France (L'Idée Libre).
Les Apparitions d'Ahasvérus (L'Idée Libre).
Les Laideurs de la Religion, sélection de Manuel Devaldès (L'Idée Libre).
Le Père Diogène (L'Idée Libre).
Les Paraboles cyniques (L'Idée Libre).
La Vie éternelle (L'Idée Libre).
Les Surhommes (L'Idée Libre).
L'ingénieur hidalgo Miguel Cervantès (L'Idée Libre).
La Sagesse qui rit (L'Idée Libre).
Les Voyages de Psychodore (L'Idée Libre).
L'Amour plural (L'Idée Libre).
Le Fils du Silence (L'Idée Libre).
Les véritables Entretiens de Socrate (L'Idée Libre).
Etc., etc.

HAN RYNER

LA SOUTANE

et

LE VESTON

ROMAN



PARIS
ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR
19, Quai Saint-Michel, 19

1932

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE :

*douze exemplaires sur vergé d'Arches,
numérotés de 1 à 12*

N^o

La Soutane et le Veston

CHAPITRE PREMIER

Dans la grande salle des Sociétés Savantes, la foule s'énerve d'entassement et d'attente. Depuis dix minutes l'heure est passée et rien n'indique une séance près de commencer. Le public assis — même les jeunes gens juchés, pieds pendants, sur le rebord de la scène — garde encore une lourdeur, une indifférence apparente d'explosif endormi. Mais tout ce qui est debout — cette masse grouillante au fond et, entre les groupes de sièges, ces lignes tassées — réclame sur l'air des lampions : « Orateurs! Orateurs! Orateurs! » Des pieds encore incertains battent le plancher; des voix protestent contre la poussière soulevée et, çà et là, une toux se fait entendre. Han Ryner, qui doit présider, paraît sur l'estrade envahie de chaises et d'auditeurs. Des deux mains il fait un geste apaisant; toute sa large barbe est un rire de bienveillante blancheur et de blanche malice. Dans le silence vite obtenu, ses bras s'écartent maintenant, excuse et impuissance, et la voix avoue :

— L'un des deux orateurs est en retard.

— Ah! ah! s'exclame une partie de la foule.

— Il a tort, affirme une voix de basse profonde.

Et le soprano aigu d'une femme :

— Le grossier personnage!

Mais Han Ryner a le plus rieur des haussements de bras.

— Jugement téméraire, remarque-t-il. La voix qui l'exprime est trop charmante pour être méchante et je suppose, Madame, que vous ne connaissez Paris que depuis quelques heures.

Sans laisser le temps d'une réplique, il indique, en phrases égayées, quelques causes bien parisiennes de nos retards involontaires. On écoute, amusé, l'improvisation bon enfant. Même les rires fusent ou éclatent chaque fois qu'une allusion, sournoise et rapide comme un chatouillement, rappelle le sujet de la controverse : *Y a-t-il un Dieu?*

Voici que quelqu'un exige :

— Le nom du retardataire!

Mais le président revêt un air si joyeusement ahuri et offensé...

— Ah! ça, Monsieur, me croyez-vous de la police?... Ou serais-je assez malfaisant pour annuler l'effet de la bonté voisine? Non, Monsieur, je ne rendrai pas inutile la courtoisie de l'adversaire exact qui se cache dans les coulisses pour ne pas déséquilibrer l'égalité dans votre attente et dans vos cœurs. Eh! ne serait-ce pas lâcheté et trahison que handicaper ainsi l'un des deux athlètes qui vont lutter pour notre plaisir et pour notre instruction? Mais — vous le savez tous, hélas! par expérience — la vie et la

société punissent plusieurs de nos innocences. Soyons injustes comme elles. Par quels moyens? Oh! par un moyen si simple. Je vais vous dire le bien que je pense des orateurs et l'un d'eux n'entendra ni son propre éloge ni l'éloge de son adversaire. Privé de lolo et privé de vinaigre.

Un parallèle présentait deux contradicteurs également prodigieux et pourtant si différents! Vraiment, l'un et l'autre semblaient fabriqués avec soin, par décret spécial de la Providence ou par opération unique de la Nature, pour défendre la thèse qui lui était confiée.

Une sorte de murmure courut du fond de la scène vers le devant. Quelqu'un se levait, arrivait à Han Ryner, lui glissait un mot à l'oreille.

Le président avait un sourire — de soulagement peut-être — et annonçait :

— Les deux grands acteurs que je viens de louer trop faiblement étant prêts, la parade est finie dont le but principal était, Mesdames et Messieurs, de vous faire prendre patience.

En mots rapides, il expose « la règle du jeu ». Prêtre et laïque parleront trois quarts d'heure une première fois; ensuite chacun aura vingt minutes pour répliquer.

Selon « la règle du jeu », le président écrit les deux noms, met dans un chapeau les deux papiers pliés, en fait tirer un par une femme qui, on ne sait pourquoi, rougit.

L'abbé Marie-Joseph de Sourdoulaud est désigné pour parler le premier.

Grand, hautain, son corps et son visage ont le mérite que Han Ryner vient d'attribuer à son éloquence : « la beauté dogmatique. » Ses traits réguliers au dessin précis s'encadrent et se rehaussent du noir brillant des cheveux frisés,

du noir brillant de la barbe frisée. Nobles d'architecture, les yeux sont puissants de sombre éclat. Le geste, rare, impérieux, affirme ou nie sans nuance. La voix est forte et souple, toujours harmonieuse.

L'exposé de l'abbé est banal comme, sur un boulevard de petite ville, un défilé de séminaristes, mais l'accent reste séduisant même quand s'expriment des hardiesses de défi ou des mépris et des hauteurs dédaigneuses. Il débute par un mouvement des fortes épaules qui rejettent un fardeau inutile. Et il s'écrie : « Pas de philosophie ce soir. En philosophie, la victoire de l'Eglise est vraiment trop facile et elle est gagnée depuis trop de siècles. Du bon sens seulement. Car les humbles sont particulièrement appelés et notre Dieu, terrible aux grands, doux aux petits, fut toujours un Dieu populaire. » Puis l'abbé soutient que, sans la croyance en un Dieu rémunérateur et vengeur, les hommes seraient tous d'affreuses canailles, de vrais loups pour les autres hommes. Il confirme cet argument par des exemples variés et gradués, dramaturge qui fait rebondir plusieurs fois la grande scène. Tribun aussi qui, sous des formes de plus en plus véhémentes, répète l'appel qui doit porter. Et il multiplie les déclarations démocratiques savamment ardentes. « C'est le néant », songent dans la salle les douze personnes qui ne se laissent point piper aux apparences. Mais la foule admire, s'émeut, applaudit. Pas seulement les catholiques ou les déistes. De naïfs athées claquent des mains et disent à leur voisin : « Il n'y a pas de Dieu, mais l'abbé a raison pour tout le détail. » Et le naïf voisin, hochant la tête, répond : « Que de ressources d'esprit il faut pour mêler si habile-

ment le vrai et le faux et plaider si bien une si mauvaise cause. » Quand il s'assied, les applaudissements, salve qui monte, tombe et recommence, sont presque unanimes.

Dès que le silence devient possible, le président remarque, tout souriant :

— Ceux qui ne connaissaient par M. l'abbé Marie-Joseph de Sourdoulaud voient combien mes éloges, qui peut-être leur semblèrent d'abord trop enthousiastes, restaient au-dessous de la vérité. De même ceux d'entre vous qui vont entendre pour la première fois le camarade Lucien Troussillet me reprocheront tout à l'heure d'avoir loué en avare sa logique et son éloquence. La parole est au camarade Lucien Troussillet.

Le camarade Lucien Troussillet ne paye pas de mine. Rasé à l'américaine, son visage, singulièrement oblong et étriqué, est, au repos, laid pour tous les yeux. Le front haut, resserré, que prolonge encore une calvitie précoce; le menton, si mince dès la bouche et si descendant qu'il semble rapporté, ne sont pas encore ce qui déplaît le plus. Les petits yeux s'enfoncent profondément sous une broussaille roussâtre, comme honteux de leur couleur indécise et opaque; sur l'un d'eux tombe à demi une paupière veineuse; ils attristent, alourdissent, obscurcissent l'ensemble plus qu'ils ne l'éclairent. La bouche est trop grande, la lèvre supérieure trop haute : le visage semble coupé en deux. Parmi toutes ces longueurs, un nez minuscule, recourbé en bec de perroquet et légèrement tordu vers la droite, semble vouloir boucher par en bas l'œil dont le haut déjà est voilé. Le corps est petit, sec, noueux et anguleux. Ajoutez que Troussillet boite. Et il est de ceux qui dédaignent de savoir comment ils sont vêtus,

La parole publique anime ce visage mort et, pour les artistes qui placent la beauté dans le caractère, l'embellit. Mais cette vie, âpre et agressive, rend Troussillet plus odieusement laid aux yeux des femmes. L'attitude, la voix, le geste ont, comme le style, comme la démarche de la phrase et du raisonnement, quelque chose d'aigre, d'injurieusement assuré et de méprisant. Les certitudes généralement négatives et ce qu'on est bien obligé d'appeler le dogmatisme positiviste du camarade bousculent au lieu d'entraîner, ne persuadent jamais, blessent quand ils convainquent. L'accent tranchant n'irrite pas moins que la brutalité lourde, écrasante, militaire, de l'argumentation. Pour toutes les femmes, pour beaucoup d'hommes aussi, il devient, dès les premiers mots ricanants, l'ennemi. D'autant plus haïssable qu'il se manifeste redoutable. Parfois, en l'écoutant, une femme crispe, sans le savoir, son visage et porte la main à sa poitrine comme si le méchant Troussillet refusait son pauvre cœur et le tordait.

Aujourd'hui, avant même son premier mot, il a, qui choque et fait sursauter, un grand rire hennissant. Et l'âpreté hostile de son exorde solidarise maladroitement le public avec l'adversaire.

— Tout le raisonnement que vous venez d'applaudir, Mesdames et Messieurs, doit se résumer ainsi : « L'enfant qui croit à Croquemitaine et au Père Noël est plus docile que celui qui n'y croit pas. Donc le Père Noël et Croquemitaine existent, amalgamés en un seul Dieu et partagés en trois personnes. »

Une partie de la salle rit, joyeuse, et applaudit. Mais plusieurs protestent ; plusieurs marquent

leur gêne par des haussements d'épaules; plusieurs se révoltent en cris passionnés. L'un de ces cris parvient à se faire distinguer. Et il exige :

— Parlez sérieusement des choses sérieuses!

— Ne craignez rien, ricane l'orateur, ou plutôt n'espérez rien. Depuis que je réfute des paroles de prêtres, j'ai l'habitude de disperser les fantômes et je la discuterai plus sérieusement que vous ne voudriez, l'argumentation si peu sérieuse que je viens de résumer fidèlement. Je prouverai d'abord que la croyance en Dieu a fait commettre mille fois plus de crimes qu'elle ne nous en a épargnés. Mes amis savent que je suis comptable. Voici un compte imbalançable : crédit ridicule, écrasant débit; et leur affrontement manifeste la plus frauduleuse des banqueroutes. Banqueroute logique autant que banqueroute morale. Car je vous montrerai aussi que, par bonheur, la croyance en Dieu est trop absurde pour durer encore longtemps.

Hargneusement, Troussillet dit le sang dont les ordres de Dieu salissent tant de pages de la Bible. Puis voici les brutalités des moines et les chocs des Ariens contre les orthodoxes. Il dédaigne — « trop célèbres et que vous connaissez tous » — les guerres de religion à la suite de la Réforme; mais, du douzième au dix-huitième, sa parole allonge les siècles, interminable avenue qu'éclaire sinistrement et enfume la puanteur grésillante de deux rangs de bûchers.

— Après les crimes de la fiction Dieu le long de l'histoire humaine, examinons le crime universel, dans la Nature, d'un Dieu qui existerait.

Et Troussillet montre le problème du mal inso-

luble dans l'hypothèse d'un Dieu bon et tout-puissant. Sa péroraison n'est guère moins applaudie que celle de Sourdoulaud.

Le prêtre, dans sa réplique, réussit un ton plus dédaigneux encore que son adversaire. Mais, habile, il fait tomber tout le mépris sur l'ennemi, non sur les auditeurs. On a eu grand raison d'applaudir et il a applaudi lui-même tant d'ingéniosité dans l'argumentation, tant d'honnête et ardente conviction dans l'erreur. Mais M. Lucien Troussillet, si savant qu'il soit, exagère peut-être quand il traite comme des imbéciles tant d'hommes plus savants que lui, tant d'hommes de génie qui ont cru, depuis saint Paul — ou plutôt, puisqu'il s'agit seulement aujourd'hui de l'existence de Dieu, depuis Anaxagore et Socrate — jusqu'à Pasteur et M. Branly. Le même orgueil qui lui permet de mépriser les Bossuet et les Pascal, l'éloigne de Dieu. Pas même avec Dieu M. Troussillet ne consent à partager la gloire d'avoir raison. La gloire et le plaisir d'avoir raison c'est, pour M. Troussillet, le plaisir et la gloire de mépriser tous les êtres et d'injurier jusqu'aux choses. Ce problème du mal, où il s'embarrasse comme un enfant et croit nous embarrasser comme un loustic, est résolu depuis si longtemps et si parfaitement pour quiconque connaît son catéchisme. Mais nous ne renverrons pas l'érudit M. Troussillet au petit livre élémentaire, où il aurait vraiment trop à apprendre. Ménageons la lumière à ses yeux malades. Qu'il relise seulement, avec toute l'hostilité qu'il lui plaira mais aussi avec un minimum d'intelligence, les *Pensées* de Pascal. Il constatera que seul le christianisme explique le mystère de l'univers, le mystère de l'homme. Un Dieu qui a créé

l'homme parfaitement heureux, l'ingratitude et la désobéissance de la créature, sa rédemption par l'amour, le sacrifice et le supplice du Créateur, ce n'est pas seulement le plus beau et le plus émouvant des poèmes; c'est la seule vérité, c'est l'unique soleil qui éclaire nos replis, nos profondeurs, nos contradictions et qui harmonise la danse des mondes.

Mais Troussillet, répliquant, haussait les épaules presque à chaque phrase. Il n'avait pas là prétention d'être Pascal ou Pasteur. Mais, plus logique que le second, il vivait à une époque plus éclairée que le premier. Pasteur ne réussissait à rester chrétien qu'en dressant entre la foi et la science une cloison étanche. Il laissait Dieu à la porte du laboratoire. Ainsi tous ceux qui ont étudié ou agi sérieusement ont laissé Dieu de l'autre côté de leur étude ou de leur action. Pascal était un esprit trop probe pour se partager ainsi. Il pariait toute son âme; mais aujourd'hui il la jetterait entière sur l'autre tableau. La géologie lui aurait appris que, pendant des millénaires, le désordre de l'univers, les cataclysmes fous, la nécessité de tuer pour manger et pour n'être pas mangé ont précédé la faute de l'homme, ont précédé l'existence de l'homme. L'homme primitif n'a pu obéir ou désobéir à ses chimères dans un jardin idyllique où les tigres le caressaient et jouaient avec les agneaux, mais dans un monde hostile, parmi des carnassiers monstrueux, dans une existence plus abominable que celle que vous prétendez expliquer comme une punition. Pascal, devant les enseignements de la préhistoire, blasphémerait d'abord, mais bientôt il nierait froidement tous les dieux et tous les édens.

Une femme dit, derrière l'orateur :

— Il n'oublierait pas, comme toi, ces raisons du cœur que la raison ne connaît point.

Lucien Troussillet eut une grimace douloureuse et, inconsciemment, porta sa main gauche à sa poitrine : il avait reconnu la voix aigre de sa femme.

Un instant après, tandis qu'il s'asseyait parmi les applaudissements, la même voix cria :

— Que messieurs les athées nous expliquent donc l'ordre qui est dans le monde.

Il se tourna vers l'exigeante personne et, très haut, pour la salle autant que pour elle :

— Lis Darwin et n'exige pas que je dise en cinq minutes ce qui demande une heure pour être clair.

Puis, reculant légèrement sa chaise et se penchant à l'oreille de la contradictrice :

— Et toi, Suzanne, explique-moi si c'est Dieu qui met au cœur de la femme le besoin de trahir.

L'histoire ignore la réponse de Suzanne. Le président venait de déclarer :

— La séance est levée :

Et un mouvement inaccoutumé prenait toutes les attentions.

Les auditeurs s'étaient dressés, mais aucun n'avait fait un pas. Car quelques-uns, puis un grand nombre, enfin la salle entière protestaient étrangement :

— Non, non. Parlez, Han Ryner. Concluez, concluez.

Le président fit, des deux bras, le grand geste qui signifie : « Impossible ! »

Mais le public insistait avec un commencement d'irritation.

Han Ryner, secouant la tête et le buste, dit enfin :

— N'êtes-vous pas rassasiés d'éloquence et ne sentez-vous pas combien il serait discourtois envers les deux grands orateurs que?...

Or, l'abbé Sourdoulaud, se rasseyant :

— Parlez, M. Han Ryner; je vous en prie avec toute la salle.

Il aimait autant ne pas laisser le public sous l'impression produite par la vigoureuse et railleuse pèroraison de Troussillet.

Et Troussillet, pour d'autres raisons :

— Parlez, parlez, camarade. Ne nous refusez pas ce plaisir.

Han Ryner, lui semblait-il, ne pouvait que confirmer sa thèse et, par là, détourner du malheureux Lucien la fureur de Suzanne.

Les pieds maintenant frappaient le plancher. Toutes les mains étaient impératives ou suppliantes. Et toutes les voix :

— Concluez, Han Ryner, concluez!

Les bras du président eurent enfin un geste d'acquiescement résigné. Mais le buste et la barbe protestaient encore. Leur balancement disait : « Quelle chose absurde vous me faites faire! »

Il commença, avec dans l'accent quelque hésitation, presque de la mauvaise humeur. Mais bientôt le sourire triomphait :

— Puisque les controversistes eux-mêmes l'exigent, habiles gens qui veulent faire mesurer leur puissance à une faiblesse voisine, j'aurai la modestie de leur céder et de vous céder à tous jusqu'à parler. Mais, jusqu'à conclure, non.

« Eh! vous avez entendu deux grands orateurs conclure depuis le premier mot jusqu'au dernier. Ça ne vous suffit pas?... Je vous le dis à voix basse : Moi non plus, ça ne me suffit pas. Parce que, sur de telles questions, je souris non

seulement de toute conclusion, mais de la présomption même de conclure. Le *oui* et le *non* me paraissent naïvement voisins. Qui ose proclamer l'un aujourd'hui osera peut-être demain promulguer l'autre. Le chemin de Damas part de partout où l'on affirme, de partout où l'on nie. A être trop sûr que le christianisme est odieusement criminel et le judaïsme entièrement saint et véritable, Saul de Tarse prépare en lui le saint Paul certain que le judaïsme est l'abomination de la désolation et que hors du christianisme il n'y a point de salut. Je ne puis songer à n'importe lequel de vos absolus sans revoir l'aimable balançoire à un bout de laquelle jouait mon enfance. C'était une longue planche en équilibre sur un petit mur. Quand j'étais en haut, j'espérais descendre; dès que j'étais en bas, je comptais remonter. Et, si le camarade en face avait abandonné son poste à l'improviste, je serais tombé. Un contradicteur non contredit n'a plus d'existence. Le *oui* exige le contrepoids du *non*. Quand l'un disparaît, l'autre s'écroule. Supprimez la naïveté d'espérer le messie pour demain, la naïveté d'opposer qu'il s'est levé hier, que deviennent les sectarismes successifs et les apostolats contradictoires de Paul?... Un Renan, au contraire, a trouvé son équilibre. Sûr parce que en marche et, dans les limites de la vie, mouvant comme la vie. Loin de la légère négation et de la lourdeur affirmatrice, celui-ci a libéré son jugement jusqu'à la grâce du doute, jusqu'au sourire du rêve nuancé. Voyez comme la moire ou le tabis de sa pensée chante et change, glacé où jouent tous les registres de la lumière. Dès qu'on me demande de conclure, je souris avec lui et je me rappelle cette devise inscrite par Montaigne

sur un mur familier : « Ni comme ceci, ni comme cela, ni autrement. » Toute précision me paraît un peu ridicule. Le mystère n'est qu'irisation et glissement. Cet arc-en-ciel se moque de nous dès que nous voulons le saisir. Il nous raille davantage si notre simplicité lui donne un nom tout blanc ou tout noir, Dieu ou Néant. N'y a-t-il pas du vent dans cet étrange arc-en-ciel? Son frémissement, qui flotte et nous aveugle, semble ricaner : « Les couleurs ne se distinguent que pour s'épouser. Une nuance ne s'individualise que pour glisser, caresse et métamorphose, vers l'autre nuance. » Anaxagore souriant prétend que la neige est noire puisqu'elle est de l'eau. Ainsi les grands métaphysiciens mystiques — mais ils négligent de sourire — font monter leur Dieu au-dessus de l'existence, le libèrent de l'être en même temps que de toutes les relations, de toutes les conditions et de tous les mélanges qui rendent l'être possible; ils saluent respectueusement en lui le Vide primordial, l'Abîme éternel, le Néant sans bornes. Décidément les prêtres sont trop positivistes pour m'émouvoir, et pas assez religieux; mais les athées sont trop proches du mysticisme pour me convaincre. »

Peu sans doute comprenaient ces jeux irisés. Un immense étonnement écoutait. Ces paroles charmaient pourtant, non par leur contenu, trop subtil pour les oreilles qui étaient là, mais par leur sourire et leur musique, par l'apaisement qu'elles apportaient, brise et printemps, après les cinglements et le froid de l'hiver, après les violences torrides de l'été. Quelques esprits plus lourdement statiques, positifs jusqu'à être positivistes ou même jusqu'à être catholiques, s'énermaient de ne se sentir ni complètement approu-

vés ni exclusivement bousculés. L'un de ceux que le poème écœure s'il n'est pas « utile à la bonne cause » interrompt par un cri dans un rire :

— Prince des conteurs, conte-nous plutôt un de ces contes que tu contes si bien.

Han Ryner eut une demi-seconde d'hésitation. Fallait-il céder ironiquement à la demande ironique ou, n'entendant pas l'exigence, finir promptement sur une dernière phrase au bel équilibre incertain?...

Décision vite prise. Sourire fleurissant les lèvres.

— Un conte? Soit. Il sera dans la manière non des banalités que personne ne lit plus dans son journal, mais des poétiques inventions de Platon. Par exemple, pour vous punir de vos exigences renouvelées, je ne le nommerai point conte ni même parabole. Emphatiquement, je l'appelle un mythe. Que celui donc qui a des oreilles pour entendre entende *le mythe de la Vallée profonde*.

Puis le romancier décrivait des hommes enfermés en une combe si étroite et si creuse que jamais ils n'ont aperçu le soleil. En un repli si perdu de montagnes lointaines que nul voyageur ne les a visités qui eût pu leur dire la gloire de l'astre. Rien non plus ne leur permet de connaître l'Océan. Rien ne leur fait savoir que l'univers n'est point borné à leur trou, à leur petite cluse, à la sorte de puits où ils vivent. Dans le morceau de ciel qui recouvre comme un toit leur patrie étouffée, passent souvent des nuages. En des temps immémoriaux, d'anciens prêtres ont observé ces nuages; ils ont tracé la carte de leurs positions et de leurs formes d'une fois. Et ils ont décrété : « Voici la figure éternelle du ciel. »

Des dogmatiques répètent cette affirmation solennelle. Ils ajoutent que les nuages sont l'œuvre et l'image d'un Dieu tout-puissant qui habite, là-haut, les sommets abrupts et inabordables. D'autres s'irritent contre de telles paroles et, comme il convient de s'éloigner le plus possible de l'opinion ennemie, ils nient jusqu'à l'existence des nuages. Certains négateurs, moins hardis ou plus conciliants, les définissent : « De légères apparences capricieuses et sans cause. » Les gens qui se croient les plus raisonnables et les plus équilibrés, les positivistes de l'endroit, enseignent la prudence : « Ne perdons pas un temps précieux à étudier ce que nous ne pouvons saisir et manier. Occupons-nous de ce qui est à notre portée. Ne levons jamais la tête vers ces nuages dont on fait, nous ne savons pourquoi, tant de bruit. Et ne daignons ni les prétendre réels ni les déclarer imaginaires. Négligeons l'inconnaisable. » Mais affirmateurs, négateurs ou positivistes sont d'accord pour railler quelques malheureux poètes qui osent des paroles vraiment trop folles. Ecoutez les paroles vraiment trop folles des méprisables poètes. « Nous voyons les nuages, disent-ils, et qu'ils changent et glissent et qu'ils sont tantôt aussi noirs et menaçants que la nuit, quelquefois d'un gris blanc soyeux et joyeux comme la lumière, ou rouges comme le sang et l'étoffe teinte à la garance, ou verts comme l'espoir. Nos yeux et nos rêves jouissent des formes fuyantes, des volumes qui s'élargissent et se resserrent, des couleurs qui flottent, se diversifiant ou se mêlant et se mariant. Et nous imaginons, changeantes comme eux, des causes aux nuages. Certes, nous savons que nos imaginations n'atteignent point l'intangible, l'indevi-

nable vérité. Mais notre esprit s'amuse à des fantaisies fragiles et charmées. »

— Amis, demande enfin l'orateur, ne vous reconnaissez-vous point dans les hommes de la vallée profonde? Leurs nuages ne sont-ils point nos rêves?... N'oublions plus que nous ignorons quel soleil les sculpte, les soulève, et, si j'ose dire, les polychrome. Et nous n'ignorons pas moins l'océan, le marbre liquide, la matière peut-être lourde et tombante d'où s'envolent leurs figures légères.

Il leva la séance. Le public s'écoula, presque silencieux, dans un ahurissement moitié charmé, moitié inquiet. Beaucoup se hâtaient comme pour fuir un air et des pensées irrespirables. Quelques-uns, très rares, sentaient que les négations de Lucien Troussillet ne leur suffiraient plus jamais, et moins encore les affirmations aussi brutales et plus ridicules de tous nos abbés.

Le calcul conjugal de Lucien avait réussi. Suzanne se précipitait, l'air presque agressif, vers Han Ryner qui remettait son pardessus.

— Tout ce que vous avez dit, interrogea-t-elle aigrement, quel rapport ça peut-il bien avoir avec l'existence de Dieu?

Han Ryner regarda la dame, impérialement grande et blonde. Il sourit plus que jamais et, s'inclinant si bas que le salut devenait ironique :

— Quel rapport?... Mais, Madame, précisément et exactement celui qu'il vous plaira.

Elle insista :

— Enfin, Monsieur, pour vous, y a-t-il un Dieu ou n'y en a-t-il pas?

— J'aurais peur, si je répondais, que vous me trouviez trop généreux.

Ces mots étranges déclenchèrent chez elle un

mouvement presque de colère. De peur d'avancer comme sur son Lucien et de giffler, elle fit un pas en arrière. Puis un effort de volonté la calma. Même elle retrouva le pouvoir de sourire. Mais le sourire parut comme enlaidi de souvenirs de courtisane. Et elle dit :

— Rassurez-vous, Monsieur. Il est rare qu'une femme blâme un homme d'être trop généreux.

— Sachez donc, Madame, que, dans mes rêves...

— Ce ne sont pas vos rêves que je vous demande.

— Eh! Madame, où prendrais-je l'immodestie d'appeler autrement l'équivalent de ce que l'outrecuidance du théologien nomme des vérités révélées ou de ce que la naïveté du savant sorti de sa science proclame des certitudes logiques?

— De quelque nom qu'il vous plaise de l'éti-
queter, dites-moi votre foi.

— De quoi les apparences seraient-elles faites, sinon de réalités? Que pourrait-il y avoir jamais eu ou y avoir encore, si toute substance n'était éternelle? D'où viendrait ce qui passe et où irait-il, s'il n'était fait avec ce qui dure? En vérité, dans l'être le plus humble, dans l'objet le plus grossier, dans la fuite la plus rapide, je ne puis voir qu'un carrefour d'éternités, qu'une colonie, ou plutôt une cohue, un arrivage et une déroute de dieux. Permettez, Madame, que je salue avec gratitude les dieux bienveillants qui sourient par vos lèvres et que, transpercé d'admiration et de terreur, je fuie la puissance irritée des dieux qui m'apparaissent dans vos regards.

Suzanne Troussillet eut un rire inquietant.

— Vous avez peut-être raison, dit-elle, de n'être jamais sérieux ni avec les hommes ni avec

les femmes. Mais c'est un peu agaçant pour qui eut la naïveté de vous interroger.

— Que celui qui eut le tort de m'interroger pousse la raison jusqu'à s'interroger lui-même. Et qu'il s'interroge encore après sa première et après sa dixième réponse.

Maintenant c'est Suzanne qui avait envie de fuir. Ah! la barbe, la vieille barbe...

Et, sans essayer de comprendre ce que disait la barbe naïve :

— J'ai mieux à faire, déclara-t-elle superbement, en tournant le dos.

CHAPITRE II

Lucien Troussillet n'était pas heureux. Sa boiterie l'humiliait et l'enrageait. Aussi sa laideur, émouvante pourtant de caractère et de vie dès que, du dedans, la pensée l'éclairait. Ne souffrait-il pas davantage de ses facultés sans emploi et des vertus qui l'empêchaient de trouver un emploi à ses facultés? Fils de pauvres ouvriers agricoles, il avait eu un seul bonheur dans sa vie et il lui arrivait de maudire cette chance unique plus que tous ses échecs et toutes ses disgrâces. Il avait obtenu une bourse au lycée de Grenoble et y avait fait de fortes études scientifiques. Après deux années de mathématiques spéciales, il passait la licence et se présentait à Polytechnique et à Normale. A Normale, il avait échoué; à Polytechnique, ses compositions lui avaient valu un rang très honorable, mais le conseil de révision l'avait exclu pour sa jambe trop courte. Contraint de gagner sa vie sans délai, il était entré, comme répétiteur, au lycée Ampère, à Lyon. Ses disgrâces physiques et sa facilité à la colère l'avaient promptement « coulé ». D'autre part, les rires jeunes de ses

collègues lui semblaient stupides. Il trouvait plus ridicules encore Leurs Gravités M. le Proviseur et M. le Censeur. Et une sottise écœurante jusqu'au vomissement s'exhalait des marécageuses recommandations et des reproches fangeux du Surveillant Général, manière d'adjudant à peine civil. En une irritation à peu près continuelle, Troussillet avait tenu pourtant toute l'année scolaire. Aux vacances, il s'était précipité à Paris pour chercher n'importe quel autre gagne-pain. Longtemps il n'avait rien trouvé de stable et, si l'on peut dire, et comme on dit, s'était nourri de vache enragée. Il donnait, quand il en trouvait, des leçons de tout ce qu'il savait ou même, avec la joie de se jeter dans de nouvelles études, de tout ce qu'il ignorait. Malgré son zèle, il conservait peu des élèves blessés par sa façon hautaine de relever les fautes. Il avait fait quelques travaux de librairie et fabriqué un feuilleton pour un fournisseur ordinaire du *Petit Parisien*. Mais le malheureux se passionnait à n'importe quelle recherche ou même pour des combinaisons d'événements arbitrairement et savamment architecturées. Il soignait trop, trop longuement, des besognes qui nourrissent leur homme à condition qu'il les méprise. Le pauvre « nègre » ne tardait guère à fuir, en faisant claquer les portes, des patrons qui lui reprochaient ses retards et blaguaient ses scrupules.

A l'époque où nous avons fait sa connaissance aux Sociétés Savantes, Troussillet avait depuis deux ans une situation solide et suffisamment rémunérée. Mais combien fastidieuse et déprimante pour l'esprit. Il était comptable chez un grand commerçant. Instruit, ou plutôt découragé et amorti par trop de déconvenues, il se promet-

tait de rester toujours dans cette position ennuyeuse mais sûre. Pour une suggestion qui ne réussissait guère, il se répétait que toute habitude finit par être aimée, par faire partie en quelque sorte de notre être et de nos nécessités vitales. Deux fois chaque jour, en entrant dans sa cage, il redisait à mi-voix la parole fameuse : *Cella continuata dulcescit* (1). Hélas ! le sourire qui accompagnait l'incantation restait amer.

La sécheresse railleuse de Lucien Troussillet fut, sans doute, à l'origine, cuirasse et défense. Et l'armure meurtrissait son être. N'avait-elle pas fini — si on se plie à son goût pour les verbes énergiques et laids — par le durillonner ? Même quand il se voulait aimable et délaçait son corselet, ne révélait-il pas aujourd'hui une peau rugueuse et que sa hardiesse déplaisante appellerait pachydermique ?

Ce malheureux, extérieurement si sec et si railleur, avait de grands besoins sentimentaux. Naïvement, il s'était fait recevoir dans une loge maçonnique où il espérait, sans doute, trouver des frères. Il n'y trouva que des F. Mais — joie mêlée — il s'y révéla à lui-même et aux autres orateurs. Plusieurs admirèrent sa logique implacable et sa façon hargneuse de déchiqeter les dogmes. On lui parla d'avenir politique. Il repoussa brutalement les premières insinuations. Il déclarait que tout politicien est un malhonnête homme. S'il ne l'était pas naturellement, la corruption agit vite sur lui ou le met en fuite. Avec une conscience propre et scrupuleuse, il est difficile de se faire élire ; impossible de se faire réélire.

(1) « La cellule à quoi on est fidèle devient douce. »

L'éloquence de Troussillet, qui trouvait rarement un emploi digne d'elle, souffrait maintenant comme ses facultés mathématiques utilisées à de ridicules additions et à d'écœurantes balances de comptes. Cette éloquence, qui fut toujours indignée et dédaigneusement ironique, était devenue, d'être souffrante, brutale jusqu'à la maladresse, blessante pour l'auditeur méprisé presque autant que pour l'adversaire. A cet homme trop convaincu et qui allait aussi droit que s'il avait eu des œillères, le contradicteur paraissait toujours fou ou menteur. Et le public était composé de sots, qui écoutait, avec applaudissements parfois, les mensonges les plus grossiers, les sophismes les plus visibles, les folies les plus indéniables.

Plus encore que le comptable et que le camarade, Lucien souffrait. Il adorait sa Suzanne, cette Suzanne Béronde que tous maintenant appelaient Mme Troussillet.

Leur connaissance datait de loin : une dizaine d'années déjà. Pour fuir les mélancolies nauséuses d'un présent désenchanté, Lucien s'envoiait nostalgique vers ce passé. Comme vers un ciel noir et triste, mais, en un point, une lumière farouche perce sa densité, averse tamisée, victorieux faisceau de rayons étranges.

Il revivait avec une sorte de plaisir la période peut-être la plus misérable de son existence. Deux jours qu'il n'a pas mangé. Aujourd'hui encore, n'espérant guère avaler que l'eau de la Wallace, il promène sur le boulevard Saint-Michel sa boiterie et ses rêves maussades. Une toute jeune femme l'aborde, dont les grâces encore gamines semblent un bouillonnement de rires.

— Tu n'as pas l'air si gai que ça, mon petit.

Monte chez moi. Tu verras comme je suis rigolote.

Ainsi que sous un frôlement de mouche, le malheureux secoue tête et épaules. Presque inconsciemment, il laisse échapper :

— Je n'ai faim ni de femme ni de rire; j'ai faim d'un morceau de pain.

Rougissant et furieux d'entendre sortir de ses lèvres l'aveu non voulu, il tourne le dos.

Mais une main glisse un papier dans sa main. Et une voix pitoyable :

— Pauvre vieux! Voilà toujours un croûton. Ne dis pas merci : ça me portera bonheur.

Il tenait un billet de dix francs et la fille fuyait, qu'il avait à peine regardée, que pourtant il reconnaîtrait entre toutes.

Premier mouvement : la poursuivre et lui rendre un argent dégoûtant... Puis une hésitation causée par un choc et un emmêlement de trop d'émotions... Un haussement d'épaules :

— Trop tard! Je ne la retrouverais plus.

La coupure glissée dans la poche... Sur le visage, une rougeur qui n'est pas faite d'une seule honte... Une sorte de révolte... Enfin la joie étonnée de se sentir vaincu, lui, et sa honte, et sa révolte.

Et ces mots inattendus :

— Est-elle jolie, la petite garce!

Qu'est-ce que la joliesse de la petite garce pouvait signifier en l'occasion?

Lucien plongeait en lui-même un regard pénétrant. Il fut ensemble ravi et horrifié de ce qu'il distingua.

— Si j'avais le temps d'aimer, ricana-t-il à demi-voix, je crois, ma parole, que j'aurais des tendances masochistes.

Puis, dans un sourire où quelque lumière se mêlait à beaucoup d'ombre :

— Masochisme égale amour. Que serait un amour où l'on ne se reposerait point de ses fiertés même les plus justifiées et les moins apaisées?

Il était entré chez un boulanger. Sans patience, il mordait à même un taillon de pain.

Mais il le glissa bientôt sous son veston.

— Chez moi, chez moi seulement, s'imposa-t-il.

Pourquoi ce croûton grignoté lui semblait-il savoureux et honteux comme le geste d'amour?

— Pas en public, pas en public!

A quoi songeait-il? A son pain, certes. Mais que représentait son pain? Ah! les symboles vagues et flottants...

Il acheta un demi-quart de gruyère et se précipita chez lui. Etrangement, puisque sans hâte, notre affamé disposa sur la table le pain, le fromage et, pleine d'eau, la bouteille qui servait ensemble de carafe et de verre. Mais il ne mangea ni debout ni assis. A genoux. Et, bouche pleine, il murmurait, d'un ton parfois attendri, parfois exalté :

— Communion d'amour! Eucharistie de grâce et de beauté!

Rassasié de nourriture et de honte voluptueuse, il se coucha. Ses deux mains pressaient son cœur comme on presse et cache un trésor. Sous des formes diverses, parmi des arguments variés et des images, laides peut-être pour d'autres yeux, séduisantes aux siens, cette seule pensée inondait son esprit :

— Ce que les imbéciles condamnent sous le nom de masochisme, c'est l'amour, tout bonnement.

De plus en plus il avait senti de la sorte. Incapable de lire les différences humaines, négateur de tout ce qui ne s'imposait pas à lui, ses théories et ses rêves avaient de plus en plus jalousement réservé le nom d'amour à l'étrange besoin d'abaissement qui, chez certains orgueilleux, envahit les soirs de fatigue et les matins de plénitude. Certes, Lucien Troussillet n'osait dire à personne toute sa pensée sur le sujet délicat; mais il n'était pas difficile de deviner à ses paroles et à ses réticences que pour lui l'amour était, accompagnée des dures puissances et des glorieuses exigences de la chair, la volupté de se livrer, de s'humilier, de se vautrer, en se faisant fouler aux pieds d'une femme.

Dès qu'il toucha quelque monnaie, il chercha la fille qui, d'avilissement, avait dilaté son cœur. Depuis, chaque fois qu'il se trouvait en fonds, avant même de songer à nourrir la faim de son estomac, il courait passer avec elle une heure ou une nuit. Avec vergogne et crainte il avait dévoilé, aux premières fois, des désirs qui lui semblaient impossibles à accueillir. Ils gardaient encore d'ailleurs on ne sait quel branlement d'incertitude dans son cœur et, aux modalités réalisatrices, un tâtonnement inquiet. Ils le précipitaient seulement, sans bien connaître les routes, vers de l'humiliation implorée, vers des écœurements à savourer. Mais la fille avait dit dans un rire : « Je suis là pour ce qui fait plaisir au client. » Elle l'avait aidé à débrouiller ses aspirations, lui avait fait parcourir le cycle des ignominies classiques. Eclairés par les premiers choix de Lucien, ils avaient ajusté à sa fantaisie les saletés et les « bonnes souffrances ». Suzanne apportait à ces choses un zèle avisé et inventif. Elle avouait

dans un ravissement : « Moi, j'aime les passionnés. » Les passionnés, c'est le nom que les professionnelles donnent à tous ceux, sadiques, masochistes et autres demi-fous, qui recherchent l'anormal et raffinent sur la cruauté naturelle et la naturelle bassesse de l'amour.

Oui, décidément, il faut ici parler d'amour. Lucien se trompait à croire que l'amour n'a qu'un visage. Mais le sentiment qui le liait à Suzanne était bien une des espèces les plus complexes et garrotantes, les plus tyranniques et écrasantes, les plus tenaces, les plus multiplement et puissamment enracinées de cet abominable amour unique qui nous livre à un être et à ses caprices, nous écorche pour toutes les souffrances, nous irrite vers tous les crimes. Les nerfs de Lucien et les habitudes de Lucien exigeaient cette femme comme les branchies du poisson exigent l'eau; ses yeux, son esprit, ses mains qui touchaient ou qui rêvaient de loin la proclamaient seule désirable; son cœur l'adorait d'humiliation. Jamais il n'eût osé demander à une autre — mais pouvait-il rien désirer d'une autre? — ce que Suzy lui accordait au moindre signe ou — joie plus complète — lui imposait spontanément. Aux vertiges de la chair et aux songes mi-endormis, les images où il ruminait les jouissances passées et prélibait les plaisirs futurs lui présentaient toujours les yeux dominateurs de Suzanne, les lèvres prenantes de Suzanne, le corps vigoureux et souple de Suzanne, les beautés secrètes de Suzanne et il ne se sentait délicieusement supplicier qu'aux mains, aux ongles et aux dents de sa grande Suzy. Les grâces gamines aimées à la première rencontre avaient peu à peu fait place à quelque chose d'infini-

ment plus émouvant, à une très impérieuse beauté. La démarche était devenue imposante et le geste souverain. Il se réjouissait à la voir si sûre d'elle et de lui, à la sentir si profondément sa seule reine possible, à se sentir si profondément son esclave incurable.

Dès qu'il avait eu une situation stable, il avait demandé à sa grande Suzy de se mettre en ménage. Elle avait interrogé :

— Combien gagnes-tu ?

— Quinze cents par mois.

— Ça ne fait pas bézeff, en ces temps de vie chère, pour deux, dont une gourmande.

— Je trouverai quelques petits travaux en dehors. Un peu de casuel pour les gourmandises de la reine gourmande.

— Essayons toujours.

Longtemps il n'avait rien trouvé. Les premiers loisirs, il avait fallu les employer à faire radier Suzanne des registres de police. La chose avait exigé plus de démarches que n'en avait encore fait dans toute sa vie le malheureux Troussillet, plus d'humiliations que n'en avait encore subi l'heureux Lucien.

Maintenant il trouvait quelques besognes supplémentaires. Mais l'argent fondait, toujours insuffisant, aux doigts de Suzy. Elle reprochait âprement à Lucien leur peu d'aisance. Elle devenait atrocement méchante quand il avait le malheur d'accepter ce qu'elle appelait « une corvée sans compensation », une de ces conférences, par exemple, qui ne rapportaient pas un sou au conférencier. Lucien avait beau expliquer qu'elles le faisaient connaître, lui permettraient un jour de faire payer plus cher les travaux lucratifs. Suzy doutait que ce maladroit sût jamais exploi-

ter sa réputation. Et puis Suzy était affamée d'immédiat.

Autre cause de querelle : l'ancienne fille, maintenant, était affamée aussi d'honorabilité officielle et de régularité en décor. Se marier devant M. le Maire lui devenait idéal et ascension. Même parfois des rêves vagues — mais elle les chassait comme trop impossibles — l'agenouillaient avec Lucien aux pieds d'un prêtre pour l'échange de l'anneau.

A l'heure du plaisir, elle arrachait à Lucien haletant des manières de promesses. Calmé, il remettait à les tenir et il n'osait dire sa vérité, savoir que ces engagements faisaient partie du jeu, non de la vie. Suzanne devinait presque et son cœur s'emplissait de rancune. Parfois elle se refusait à son amant; plus souvent elle apportait une rage acharnée aux cruautés obscènes qui ravissaient le masochiste.

CHAPITRE III

L'abbé Marie-Joseph de Sourdoulaud n'était pas heureux. Simple prêtre attaché à la paroisse de la Sainte-Colonne (1), il avait une situation matérielle misérable et voyait, non certes avec envie, mais avec indignation, le luxe du curé ou même l'aisance des vicaires.

M'écrierai-je naïvement : « Mystères du cœur humain ! » Assurerais-je avec l'air important où se rejoignent le génie du prince des dogmatistes

(1) Ne cherchez pas. Ce livre n'est pas à clé. Comme je crée mes personnages, je bâtis mon église. Remerciez-moi de vous épargner une description qui peut-être n'intéresserait même pas les architectes. Il suffit de savoir que mon église est une des plus grandes de la Rive Droite. Pas une des plus belles. Curieuse seulement dans son inharmonie. Les chars-à-bancs farcis d'Anglais lui accordent un arrêt de trente secondes qui suffit au *speaker* pour enrichir ma chère église de, tout simplement, trois moitiés.

Un peu avant l'arrêt, l'homme se prépare, se dresse, et il utilise la demi-minute pour proclamer, avec un geste aussi admiratif que démonstratif :

— *The most famous Holy-Column church, the of wich is half a romanesque, half a gothic, half a rococo style.*

et la sottise de l'académicien moyen, Aristote et M. Paul Bourget : « Attirance des contraires »?... Le premier vicaire, vieillard rougeaud, joufflu, bedonnant, aurait dû, semble-t-il, déplaire particulièrement à l'ascétique Marie-Joseph de Sourdoulaud. Mais le jeune abbé trouvait à son vieux confrère tant de bonhomie sourieuse et de bienveillance... Il estimait et aimait Raoul Lelièvre; et il l'avait choisi pour son confesseur.

Parce qu'il était tout animé de zèle, Marie-Joseph acceptait sa pauvreté avec une sorte de joie. Mais il s'étonnait que tous « les soldats du Christ » ne fussent pas, comme lui, des modèles d'abnégation. Chaque jour, son bréviaire dit, il répétait à genoux le Secret de la Salette que, malgré sa longueur, il savait tout entier de mémoire. Il se réjouissait à entendre la Vierge (2) maudire ses supérieurs et la plupart de ses confrères. « Malheur aux princes de l'Eglise qui ne seront occupés qu'à entasser richesses sur richesses, à sauvegarder leur autorité et à dominer avec orgueil. » Il prononçait, ivre d'un dégoût presque vomissant : « Les prêtres sont devenus des cloaques d'impureté. » Il constatait, écrasé de désespoir : « Il n'y a plus personne digne d'offrir la victime sans tache à l'Eternel en faveur du monde. »

En 1923, le pape Pie XI, que Marie-Joseph appelait déjà, dans ses soliloques, « l'élu de la franc-maçonnerie », poussa audace et inconscience jusqu'à mettre à l'index les paroles de la Vierge reconnues authentiques et honorées

(2) Mais si nous en croyons la dernière exégèse du docteur Grémillon, la « Belle Dame » en pleurs serait un personnage encore plus haut perché dans la hiérarchie triomphante, le très lui-même Saint-Esprit.

soixante-dix-sept ans par les pontifes précédents. A cette nouvelle, l'abbé de Sourdoulaud s'enfuit comme un fou dans sa chambre. Enfermé chez lui, il eut des rires déchirés : « Ah ! ces infailibles ! ces infailibles !... Le fond du cloaque ! »

Cette condamnation des paroles sacrées par le Défenseur officiel des choses sacrées n'était-ce point le commencement de la fin, la réalisation de la plus terrible entre les prophéties promulguées sur la Sainte Montagne : « Rome perdra la foi et deviendra le siège de l'Antéchrist. » Menace et promesse du châtiment qui sauve et rétablit l'équilibre, Sourdoulaud se répétait, en une volupté de vengeance et de justice, d'autres prédictions d'après lesquelles le Saint-Père aurait beaucoup à souffrir, verrait même, à plusieurs reprises, attenter à ses jours.

L'Eglise actuelle décevait Marie-Joseph de Sourdoulaud plus encore que la Société ne décevait Lucien Troussillet. Aux profondeurs, l'abbé était, sans doute, le plus aigri des deux. Mais le séminaire et la vie sacerdotale l'avaient doué de prudence, de respect pas seulement apparent et de mille timidités inquiètes. D'ailleurs, hors de l'Eglise point de salut et, si l'atmosphère y est devenue poison, que reste-t-il au bon prêtre qu'à l'assainir par le rayonnement solaire de sa vertu ? Sourdoulaud, dans ses visions hypnagogiques, devenait parfois un tas énorme de papier d'Arménie, plus souvent un riche encensoir dont le balancement fumeux bouscule les odeurs méphitiques et remplit le sanctuaire d'un parfum d'adoration et de sainteté. Ses confrères reconnaissent en riant non seulement ses naïves et héroïques vertus, mais encore ses mérites oratoires. Ils disaient volontiers, à la fin des plantureux

repas dont ils réjouissent leurs renoncements :
« L'abbé Sourdoulaud est un saint qui parle bien
et qui n'a rien à dire. »

Quoi qu'il fût étrangement vide, même pour de l'éloquence, même pour de l'éloquence sacrée, n'était-on pas jaloux du lyrisme de sa parole? Il semblait bien qu'on l'écartât soigneusement de la chaire. Seul un évêque du Midi, qui passait pour un peu hérétique, lui avait confié la prédication d'un carême; encore ne l'avait-il pas rappelé les années suivantes. On tolérait qu'il parlât dans les réunions publiques où il n'y a rien à gagner et où, malgré la faiblesse de l'argumentation, son courage, l'ardeur de sa foi et la belle exaltation de sa parole avaient quelque utilité. L'effet immédiat n'était pas toujours fameux. Détail sans importance. L'intéressant c'est que, grâce à lui et à deux ou trois braves de sa sorte, les prêtres parisiens pouvaient plastronner :
« Nous ne reculons devant aucune discussion, devant aucun adversaire, devant aucun public. »
Mais ils conseillaient fréquemment aux fidèles de fuir les lieux de controverse, de se réserver pour le seul enseignement pur et noble, celui qui est sereinement dispensé dans les églises.

CHAPITRE IV

Par les soins de *L'Idée Libre* et de son directeur André Lorulot, la controverse des Sociétés Savantes avait été sténographiée et paraissait en brochure. Quelques exemplaires étaient arrivés chez Troussillet pendant que le comptable s'ennuyait à sa trop mécaniquement quotidienne besogne. Quand il rentra pour le dîner, Suzanne lisait auprès de la table mise. Dès la porte, sur la couverture de la plaquette largement ouverte, il distingua le titre en gros caractères : Y A-T-IL UN DIEU ?

Le visage de Lucien s'épanouit presque aussi voluptueux que sous des sévices obscènes ; et, embrassant sa femme :

— Pas fort, hein, le curancemard?...

Suzanne eut, qui se pouvaient interpréter de plus d'une façon, un haussement d'épaules et un léger sourire.

Troussillet continuait :

— Et encore, avec la bonne foi qui accompagne la foi, l'animal a tout chahuté à cinq reprises. Après qu'il eut remanié la mise au clair de la sténographie, il ne restait déjà plus deux phrases qu'il eût prononcées. Ensuite, il a exigé quatre épreuves. A la dernière encore, les marges ne suffisaient pas à ses additions et à ses amendements. Laissez venir à moi les petits béquets!...

Si le camarade Lorulot ignorait ce que coûtent les corrections d'auteur, le Sourdoulaud se sera chargé de le lui apprendre. Moi, j'ai eu la coquetterie de redresser les seules erreurs sténographiques ou typographiques, sans changer un mot à mon improvisation. Han Ryner n'a pas été moins loyal, de sorte que ses balancements, que quelques-uns admirent, son roulis et son tangage, me redonnent, à le lire, le même mal de mer qu'à l'entendre... Quelquefois, mais je m'en fiche, j'ai l'air de répondre à d'autres croassements que ceux du corbeau remplumé. C'est la faute à Lorulot. Pourquoi a-t-il permis des remaniements qui ne sont pas purement formels?...

Maintenant, en avalant son potage, Troussillet constatait que, sous prétexte de courtoisie, on se laisse toujours plus ou moins rouler par ces roublards de curés. Ah! il était bien guéri, lui, de cette naïveté!

Suzanne mangeait sans prononcer une parole.

Décidément, quoiqu'il répêât qu'il s'en fichait, les remaniements que l'abbé s'était permis pesaient lourd sur le cœur du controversiste.

— Un honnête homme, déclarait-il, ne modifie pas ses discours après coup. Tout au plus se permet-il d'effacer quelque trop lourde incorrection comme il en échappe dans la fatigue et l'emballement d'une fin d'improvisation. Moi, d'ailleurs, je parle une langue sûre, dont les hardieses sont des brusqueries de lumière et il est rare...

Suzanne enfin fit entendre sa voix. Elle posa sa cuillère auprès de son assiette et, du ton d'une marâtre qui gronde :

— Fais-moi le plaisir de te taire quand tu manges ta soupe. Tu as inondé ta serviette comme

un bébé de trois ans. Me voilà encore obligée de te la changer demain. Et sais-tu ce que coûte le blanchissage, comptable incapable de compter chez toi?

Lucien regarda sa serviette : elle était aussi propre qu'au sortir de l'armoire. Il eut un sourire heureux, vint s'agenouiller devant Suzy.

— Pardon, ma grande chérie.

D'ordinaire, elle consentait, en de telles occasions, un jeu d'une minute, donnait le ravissement d'une gifle, puis feignait de vouloir retirer sa main aussitôt saisie et couverte de baisers.

Ce soir, elle n'était pas inclinée aux complaisances même brutales. Elle se détourna comme d'une puanteur.

— Cesse tes plaisanteries stupides. C'est bien assez de subir, dans le lit, tes fantaisies ridicules. S'il faut encore qu'elles envahissent la journée et ne me permettent plus de manger un morceau en paix, je donne ma démission.

A insister une seconde, Lucien savait qu'il verrait la grande Suzy se lever, jeter sa serviette sur la table, courir s'enfermer dans la chambre. Docile, il revint s'asseoir à sa place. Il se retenait pour ne pas pleurer. Malgré son cœur gros et la révolte de son estomac, il s'appliquait à manger. L'abstention aurait suffi pour déclencher la scène odieuse et la séparation jusqu'à demain. Il se taisait et ses regards, tristes infiniment, rampaient vers l'adorée.

Cinq minutes de silence.

Puis, la voix aigre de Suzanne :

— Tu as renversé sur toi la moitié de ta soupe pour le plaisir absurde de te vanter devant une femme qui te connaît trop et pour la perfidie inutile de calomnier un absent.

— Calomnier!... répéta le douloureux Troussillet.

— Oui, tu le calomnies, cet adversaire dix fois plus fort que toi.

Lucien trouva l'estimation si folle que, malgré ses efforts, il ne put contenir un pouffement.

Suzanne le regarda avec pitié. Puis :

— Quelle est la première qualité de l'orateur?... Réponds, mais réponds donc...

— Les avis sont partagés.

— Dis toujours le tien.

— J'exige avant tout une logique serrée.

— Pourquoi pas d'être comptable ou géomètre?... Un discours n'est ni une addition, ni un théorème, ni un syllogisme.

Mais Troussillet, léchant des lèvres comme onctueuses de quelque friandise :

— Hum! c'est beau, un syllogisme bien développé.

— C'est laid, c'est gauche, c'est ennuyeux, c'est bête. Et ça ne prouve rien. La logique est ce qu'il y a au monde de plus illogique.

Lucien ne répond que par une grimace éberluée.

Tant de mauvaise foi chez un être trop aimé et à qui il craint de déplaire le plonge dans un mutisme d'écrasement.

— Tu n'as guère plus de conversation dans le tête-à-tête que d'éloquence en public, remarque bientôt Suzanne.

Et elle enchaîne :

— Je vais te dire, moi, la première qualité de l'orateur. C'est d'être beau... Pousses-tu encore la prétention jusqu'à te croire plus orateur que l'abbé Marie-Joseph de Sourdoulaud ? Avec ta gueule de massacre, ta taille en bois mesquin,

ta boiterie de hyène, je n'oserais pas me montrer en public, même seule. A plus forte raison en face de cet orateur merveilleux. Il n'a même pas besoin de parler pour t'écraser.

— La langue t'a fourché, ma chérie. Tu veux dire : Il a besoin de ne pas parler.

— Sa façon dédaigneuse de t'écouter est déjà d'une éloquence...

— Un peu facile, tu l'avoueras.

— Facile, dis-tu? Pas à la portée de tout le monde, mon petit. Essaie, pour voir, de l'imiter... Tu serais grotesque.

— Crois-tu qu'il ne le soit pas aux yeux raisonnables?

Malgré sa volonté, Lucien ricanait quelques-unes de ses répliques.

Suzanne ricasse aussi :

— Quelle couleur et quelle forme ça peut-il avoir, des yeux raisonnables? Moi, je connais des yeux qui sont beaux et qui attirent, des yeux qui sont laids et mettent en appétit de fuir. Les tiens, sans couleur, sans lumière, sans flamme... Et si mal placés. Plus enfoncés encore que ceux de ce farceur de Han Ryner... Mais l'abbé de Sourdoulaud, ses grands yeux magnifiques d'architecture, de rayonnement et d'expression...

— Le garçon coiffeur qui ne rase que mon visage en a de plus splendides.

— Connais-tu rien d'aussi éloquent que de beaux yeux?

— Si tu appelles éloquent tout ce qui te plaît...

— Naturellement... Mais toi, tu crois que l'éloquence, c'est de déplaire et d'irriter. Pour être éloquent, selon toi, il faut d'abord être laid et moqueur.

— Ou, mon amour, être belle et émouvante

comme toi. Tu as raison : rien n'égale l'éloquence d'un regard de Suzanne, si ce n'est un geste de ma grande Suzy.

— Mais, dès qu'un homme est beau comme ta Suzanne, ta jalousie fait semblant de le mépriser. Je dis : fait semblant. Parce que, chez toi, la parole est plus injuste encore et plus folle que le jugement.

— Je ne m'occupe jamais de la beauté d'un homme. La beauté, pour un homme, détail sans importance. Ou ridicule, si le bellâtre porte, comme il arrive, sa tête en ostensorio satisfait.

— Opinion d'homme, et d'homme laid, et d'homme qui ne sait pas observer.

Au dessert, elle critiquait la voix de Lucien, vantait l'organe de Sourdoulaud.

— Quoi que dise une telle voix, elle suffit à le rendre vrai. Une telle voix est un chant de sincérité et de vérité.

Puis :

— Tu prétends qu'il a remanié son discours. Alors explique-moi pourquoi, en le lisant, je l'entendais; et sa voix retrouvée me persuadait comme aux Sociétés Savantes. Toi aussi, je t'entends dès que j'essaie de te lire. C'est même ce qui me rend impossible de te lire. A persister, j'aurais une crise de nerfs.

Comédienne, elle crispait un visage amer, se tordait les mains, rejetait buste et tête en arrière. Lucien regardait, consterné. Pousserait-elle le jeu jusqu'à la réalisation? A feindre la crise, obtiendrait-elle la crise?

Heureusement, on frappe à la porte. Or, seule la concierge cognait au lieu de sonner.

— Va prendre le courrier, ordonne Suzanne. Lucien obéit avec empressement. Parmi quel-

ques imprimés sans intérêt probable, une lettre, qu'il ouvre en chemin. La tribune libre *Fructidor*, organisée sur le modèle du fameux *Club du Faubourg*, mais qui préfère les « matches oratoires » aux débats ordinaires, lui demandait de venir à Puteaux discuter avec l'abbé Marie-Joseph de Sourdoulaud sur *le Véritable Jésus*.

Lucien passe le papier à Suzanne. Elle lit, puis demande :

— Que vas-tu répondre ?

— Tu le devines, mon adorée. Puisque ces controverses déplaisent à ma grande Suzy, je vais m'excuser.

Mais elle le regarde sévèrement, hausse les épaules :

— Alors, tu reculerais devant ce Sourdoulaud?... Ah! si je n'étais pas là pour prendre soin de ta réputation... Tu pouvais décliner la première offre de ce genre; ayant accepté d'autres fois, tu as perdu le droit de refuser.

Si habitué qu'il fût aux contradictions et aux caprices de sa grande Suzy, Lucien la regarde avec étonnement.

— Comme tu voudras, accorde-t-il. Mais la nuit porte conseil et tu me diras demain matin ta décision définitive.

Elle, très offusquée :

— Qu'est-ce encore que cette injure et où prends-tu le droit de me traiter comme une femme capricieuse ou changeante?...

Suzanne connaissait-elle la raison profonde de ses paroles? Se jetait-elle sur une occasion de revoir le beau prêtre? Était-elle mue uniquement par le besoin de contredire son homme et de lui imposer le contraire de ce qu'il suggéra d'abord?

CHAPITRE V

Au cinquième étage d'une vieille maison qui ignore l'ascenseur et toutes autres modernités, l'abbé Marie-Joseph de Sourdoulaud occupait une étroite chambre mansardée. La lumière et l'air n'entraient chez lui que par une lucarne à tabatière. Un lit de fer où le grand corps du prêtre tenait bien juste encombrait la moitié de la pièce. Contre le lit, une planche de bois blanc montée sur quatre pieds grossièrement équarris servait alternativement de table de nuit, de table de toilette, de table de travail; et l'abbé y prenait la plupart de ses sommaires repas. Devant un enfoncement rectangulaire un rideau tombait du plafond jusqu'à terre. Il cachait : sur une étagère, un peu de linge; au dessous, quelques vêtements pendus; à même le dallage, un broc et une cuvette. Peigne et brosses occupaient la partie droite du tiroir de la table; sur la gauche, dormaient un couteau à plusieurs lames et un stylo, cadeau de l'oncle Adalbert au premier janvier dernier. Vers le milieu du lit, assez haut, presque sous le toit rampant, appliquée au mur par quatre punaises, une Sainte Famille qui a dû coûter, dans quelque bazar, quatre-vingt-quinze centimes. Une image qui représente Notre-Dame de la Salette devant les petits bergers lui fait face.

Un luxe! Près de l'entrée, au-dessus de bas rayons qui portent des livres, une glace haute d'un mètre cinquante, large d'un mètre vingt. Mais peu de place, et coupée en quatre, où l'on puisse se voir. Une grande croix en papier rouge est collée sur le verre. Marie-Joseph la contemple presque toujours durant ses méditations et devant elle il agenouille la plupart de ses prières. Plus encore que l'image de Notre-Dame, cette croix lui est généreuse. Quand le jour se lève mal et hésite à débrouiller la confusion des choses, quand la nuit commence à faire flotter leur mystère changeant, les faveurs divines accordées au saint prêtre par la croix de papier rouge sur fond miroitant et fuyant vont parfois jusqu'à l'hallucination. Les yeux de Marie-Joseph, agrandis d'émerveillement, accueillent des spectacles surnaturels que de moins dévots voient paupières fermées.

Ce matin, Sourdoulaud a répondu à *Fructidor* qu'il accepte sur *le Véritable Jésus* la controverse avec M. Troussillet « dont je plains l'âme et admire l'éloquence ». Après avoir payé le timbre de la lettre, il se trouve, autant dire, sans argent. Un jeton d'un franc et deux gros sous de nickel composent sa fortune. Il offre à Dieu sa pauvreté orgueilleuse et s'impose jusqu'à demain un jeûne absolu. Il se refusera les soulagements gratuits aussi pieusement que les autres, ne s'accordera pas plus une goutte d'eau qu'une miette de pain. Ce soir, peut-être, à l'heure profonde qui précède les heures noires, la croix rouge prendra une vie consolatrice. A genoux devant elle, Marie-Joseph demande une grâce spéciale. Il désire, pour mieux défendre Jésus, parler le dernier dans la rencontre qu'il vient d'accepter. « Toutefois, Seigneur,

que votre volonté soit faite, non la mienne. »

C'est une belle journée d'hiver. L'abbé décide d'aller lire son bréviaire aux Tuileries. A son passage devant la loge, la concierge ouvre la porte et lui remet une lettre « qui arrive à l'instant ». Sur l'enveloppe, le cachet de l'archevêché. Un vague commencement d'inquiétude et un sentiment respectueux, comme pudique, engagent l'abbé à remonter chez lui. Même, avant d'ouvrir le paquet, il s'enferme à double tour.

La lettre est un simple imprimé. Mais cet imprimé est d'une rare importance. A Monsieur l'abbé Marie-Joseph de Sourdoulaud, prêtre attaché à la paroisse de la Sainte-Colonne, Sa Grandeur (1) accorde la faveur d'une audience particulière le jeudi 7 décembre, à trois heures vingt.

Surprise presque tremblante. L'abbé n'a rien

(1) Les derniers archevêques de Paris étant cardinaux, leur humilité, je le sais, ne se satisfait point à la Grandeur et exige l'Eminence. Mais ce n'est ni feu Richard, ni feu Amette, ni feu Dubois, ni M. Verdier, qui paraîtra ici. Je répète que ce livre n'est pas roman à clé et collection de portraits peints d'après un seul modèle. Mes personnages, créations, sont mes enfants. Je tâche de les tirer de moi plus profonds, plus vrais et même plus vivants que ce qu'on rencontre par les rues et les boulevards, dans les églises et les sacristies, dans les mansardes ou dans les palais. Quand les besoins de ma fable ou de ma fantaisie réclament un monsieur que vous pouvez rencontrer ou un décor que les yeux voient sans se fermer, on a constaté, dès le premier chapitre, avec quel manque de vergogne j'avoue les noms véritables. L'archevêque qu'on verra et surtout entendra tout à l'heure est un type, non un caractère : je trouverais une manière de mensonge à lui donner prénom et patronyme. Cet être officialisé et artificialisé, ce quelque chose non quelqu'un, cette banalité chez qui la fonction a dévoré, s'il y eut jamais un homme, l'homme, se contentera de s'appeler l'Archevêque, de s'appeler Monseigneur, de s'appeler Sa Grandeur.

demandé. Et le 7 décembre, c'est après-demain. Marie-Joseph se remet en prières, s'abandonne humblement à toutes les volontés divines, fait vœu de continuer le jeûne, même si quelque argent lui arrivait, jusqu'après l'entrevue avec Sa Grandeur. Toutefois il se privera de boire aujourd'hui seulement.

Le matin du 7 décembre, M. le premier vicaire Raoul Lelièvre passe quelques messes à Sourdoulaud et lui verse cinquante francs. L'événement se produit, régulier, dans la première dizaine de chaque mois. Le famélique prêtre attaché l'espère depuis quelques jours en s'appliquant, non sans mérite, à la patience. Mais rien ne l'empêche de s'étonner joyeux devant l'attention de la Providence et d'y voir, à la fois, un bon augure pour la redoutable visite de l'après-midi. Son cœur n'est qu'un hosanna; sa jeunesse retrouvée va-t-elle point jaillir comme l'eau souterraine descendue des monts à qui on vient de creuser un passage?

Comment remercier Dieu de ses bontés et de leur opportunité? Marie-Joseph invente deux actions de grâce : il rendra son jeûne plus rigoureux et, comme avant-hier, refusera à ses lèvres fiévreuses la fraîcheur de l'eau; il passera dans l'église, à genoux et en prières, les heures qui restent avant l'audience.

Ces deux dernières nuits, son estomac vide ne lui a permis aucun sommeil. Aujourd'hui une étrange lassitude et qu'il affirme heureuse, loin de l'écraser sous une lourdeur, le soulève et le porte comme la pompe flottante d'un nuage. Il sent à peine les sollicitations de la faim. Il lui semble qu'il ne sent plus son corps et le poids de son corps.

Il se réjouit : n'est-il pas dans l'état le plus spirituel, le plus aimé de Dieu, le plus favorable aux extases, aux visions, aux illuminations prophétiques? Il prie par instants avec des paroles précises. Plus souvent il s'affirme qu'il médite, mais il rêve. Sans interruption, en s'imposant sévèrement de ne jamais baisser ou détourner les yeux, il fixe ses regards d'amour sur une statue de la Madone qui porte l'Enfant. De plus en plus sa fatigue creuse, en sa légèreté presque lévitante, une sorte de vide très accueillant aux visitations célestes.

Il se croyait parfaitement éveillé lorsque, comme d'autres fois déjà mais plus magnifiquement, il fut récompensé de son jeûne prolongé et de ce que ses yeux émus ou fatigués jusqu'aux larmes ne quittaient point « Notre Mère Marie ». Voici que, sur un rayon de soleil bleui par la verrière, la Vierge descend harmonieuse. O joie, que prolonge son lent glissement, elle vient à lui. Rêve de Paradis! contre les lèvres de son dévot, elle presse un sein purement beau et si tièdement humain mais divinisé par d'autres lèvres. Ah! il savoure la douceur enivrante du même lait que boit son frère Jésus. Ah! la bouchette du Bambin se marie à ses lèvres humides. Ne va-t-il pas mourir en une assumption de douceur, continuer au Ciel une béatitude et un vertige qui le dilatent et l'emportent...

Un nuage, sans doute miraculeux, cache le soleil, éteint les verrières, assombrit et matérialise l'église. La statue est revenue sur l'autel, mais la Vierge et l'Enfant sourient toujours vers Marie-Joseph un sourire que ne leur a point donné le sculpteur.

Ce nuage sans doute miraculeux n'est-il pas avertissement, et, si l'on ose dire, coup de cloche visuel? Marie-Joseph regarde la montre en or que lui donna son oncle Adalbert. L'heure est venue de se diriger vers l'archevêché. Car, si léger et montant dans l'immobilité, on se sent, à la seule pensée d'un mouvement, trop lourd de bonheur pour que toute hâte ne fût point affreusement douloureuse. O ma marche, reste lente et recueillie pour ne point disperser le merveilleux trésor que j'ai reçu. Marie-Joseph, d'ailleurs, ne va point seul. A son oreille, une voix puérile ensemble et divine recommande : « Sois humble, ô le plus glorieux et le plus aimé de mes frères. Redeviens un enfant devant ceux que, sur la terre, j'ai établis tes supérieurs. Par leur bouche je te fais connaître mes volontés concernant ta vie extérieure. Quand je te parle par leur bouche, écoute-moi avec la même componction que si jamais je ne te parlais autrement. Tous doivent ignorer de quelles faveurs te comble ma mère, de quelles faveurs j'enivre tes lèvres et ton cœur. Que ton humilité devant les hommes ne soit pas seulement l'humilité chrétienne. Tu me dois et à notre mère Marie, la discrétion qui enveloppe les grands secrets d'amour. »

Ces avertissements sont-ils indispensables? L'abbé de Sourdoulaud qui, dans la méditation solitaire, méprise ses supérieurs, éprouve, dès qu'il est en présence de l'un d'eux, les plus étonnants sentiments de respect. Sa piété exigeante condamne la plupart de leurs actes et de leurs paroles; si leurs actes le visent personnellement ou si leurs paroles s'adressent à lui, il subit et écoute d'un cœur docile et humble. Ne sont-ils pas, entre Dieu et lui, les intermédiaires légiti-

mes? Dans leurs conseils et dans leurs ordres, n'entend-il pas la voix souveraine du Ciel?

Si l'un d'eux eût blâmé ses dévotions ou raillé ses visions, quel combat, alors, se fût livré dans l'âme déchirée de Marie-Joseph? Contre cette attaque directe il se fût révolté sans doute, aussi tenace hérétique et pugnace schismatique que Jeanne d'Arc elle-même et ne se fût soumis à l'Eglise militante que « Dieu premier servi ». Il eût, lui aussi, accordé tout, excepté l'impossible et proclamé que la plus impossible des choses c'est de ne point croire aux voix et aux visions que nous octroie la miséricorde divine. Mais son humilité, sa prudence, les conseils répétés de ses voix lui faisaient garder, même en confession, un silence absolu sur les singulières faveurs dont l'honoraient Jésus et Marie. De sorte que les instructions reçues de la terre ne touchaient jamais qu'à sa conduite extérieure. Or les mystiques profonds aiment, comme les autres introvertis, à se sentir dirigés et maniés pour ce qui concerne le dehors. L'obéissance leur est douce; leur faiblesse, leur détachement des choses et leur Dieu exigent le renoncement à toute volonté propre.

L'abbé de Sourdoulaud avait accoutumé, comme d'autres hommes de son âge, de compter les heures jusqu'à vingt-quatre, d'un minuit à l'autre minuit. Aujourd'hui, par une délicatesse d'obéissance faite pour étonner tout autre qu'un prêtre, il a soin de penser, dans le même style ancien qu'on le lui a écrit, que l'audience est fixée à trois heures vingt. Dire, même intérieurement, à sa manière non à celle de l'archevêché, quinze heures vingt, lui paraîtrait surnoise et coupable révolte.

Comme il convient, il arriva dix minutes en avance. On l'introduisit dans un immense salon dallé que meublaient seulement quelques chaises et une bruyante pendule comtoise. Le tout brillait comme usé de frottements. Un grand crucifix et quelques tableaux, religieux jusqu'à être funèbres, semblaient, de leur sévérité, repousser, nudifier et agrandir les murs. A trois coins de la vaste pièce, aussi écartés que possible les uns des autres, trois prêtres inconnus. Chacun, peut-être pour affranchir son temps, peut-être par prudence et pour écarter l'indiscrétion de troubler son silence, tenait son bréviaire ouvert et remuait des lèvres muettes. Sourdoulaud s'inclina, mais l'office du jour était sans doute trop passionnant et nul ne parut apercevoir le nouveau venu. Il s'assit au quatrième angle, imita le maintien de ceux qui étaient là et commença à réciter le Secret de la Salette. Dès les premiers mots, si durs pour le clergé, le jeune mystique rougit et se taxa d'hypocrisie. « Quand je tiens mon bréviaire ouvert devant des yeux étrangers, je dois lire mon bréviaire. » Pourtant, selon sa vieille coutume, il ponctuait chaque arrêt logique d'un *Ave Maria*, joyeux et montant comme une flamme. Et il regrettait de ne pouvoir s'agenouiller. Chaque fois qu'il saluait « Marie pleine de grâce », il courbait un peu le dos comme l'ange des Annonciations.

Il eut souvent cette occasion de s'incliner. Au moment où fut appelé le dernier des autres prêtres, l'horloge comtoise sonnait quatre coups doux et lointains. Déjà les jeunes yeux de Marie-Joseph avaient renoncé à lire et le bréviaire fermé reposait dans sa poche. A écouter le pendule qui rythmait le silence, il revit dans la

lumière crue de tout à l'heure — et il croyait ne l'avoir point vu — le vaste salon presque nu, vague et solennel comme décor de tragédie. Le triste décor semblait, au tic-tac balancé, reculer derrière l'obscurité qui s'épaississait, reculer derrière les siècles, dans on ne sait quel songe de glace et quel passé de lenteur. Une paix enveloppa le mystique, en dehors des temps et des lieux. Puis son attente, que n'incantaient plus la lecture et la monotonie des répétitions pieuses, reprit conscience et peu à peu s'énerma. Presque sans le savoir, il commença à marmonner ce Secret de La Salette qui le poursuivait partout. Vent qui précède l'orage, râcle les nerfs et invite à fuir, il sentit l'approche des malédictions aux « princes de l'Eglise » et se détourna vivement. « Les paroles divines sont diverses pour répondre à la diversité de nos besoins. La nourriture spirituelle et les directions convenables à maintenant je les trouverai dans l'Evangile, non dans le Mégangile (1). Et il se mit à répéter sans interruption : « Je suis doux et humble de cœur. Je suis doux et humble de cœur. »

Enfin, on l'appela. Pour la première fois il allait voir Sa Grandeur en dehors des cérémonies.

Au fond d'une longue salle qu'un éclairage discret pacifiait et solennisait, sur une estrade dont les deux marches faisaient une ombre comme agenouillée, Sa Grandeur était roidement assis dans une roide cathèdre à larges bras plats. Sa Grandeur regardait venir l'abbé. Sur l'un des

(1) Mégangile (Grande Nouvelle), nom que les Salettistes donnent volontiers au fameux secret.

bras de la cathèdre, dressée, titre bien visible dans un rayon de lumière, une brochure, la controverse de l'abbé avec Troussillet.

La marche de Sourdoulaud était lente, un peu titubante de jeûne et de faiblesse, un peu hésitante d'incertitude et de gêne. Il ignorait à quelle distance la sévère étiquette ordonnait de s'arrêter.

Mais une voix l'encourage, dont l'onction corrige la hauteur :

— Approchez, mon fils, approchez. Vous êtes de ceux que Nous aimons et que Nous désirons voir de près.

Un sourire soulagé aux lèvres, l'abbé avance rapidement et, se jetant à genoux sur la marche haute, baise pieux l'améthyste qu'on lui tend.

Ordre léger comme une prière, l'autre main de l'archevêque pose sur l'épaule de Sourdoulaud, de sorte que Sourdoulaud reste agenouillé.

— Prions ensemble, mon fils... *Veni creator spiritus...*

L'oraison achevée, la main ne libère point l'épaule; le jeune prêtre écoute, toujours à genoux :

— Nous connaissons, mon fils, vos vertus chrétiennes, vos mérites intellectuels et la vaillance de vos combats. Nous vous aimons comme un des meilleurs de notre clergé. Vous êtes des rares qui peuvent dire : « Le zèle de la maison du Seigneur me dévore. »

L'abbé commence une protestation modeste. Mais la main de Sa Grandeur s'élève pour exiger le silence, puis retombe, alourdie d'autorité. Cependant la tête se recule, comme offensée :

— Nous ne croyions pas, mon fils, avoir à vous apprendre qu'on n'interrompt pas un supérieur.

Nous exigeons aussi que vous vous absteniez, tout à l'heure, de la moindre réponse. Quand Nous aurons dit ce que Nous inspire l'Esprit Saint, Nous vous donnerons Notre paternelle bénédiction et vous Nous quitterez sans prononcer un mot.

De plus en plus, l'abbé se sent « doux et humble de cœur ». Il jouit d'un écrasement délicieux. Pourtant un souvenir profane le visite : il songe à l'empereur Auguste imposant, dans Corneille, silence à Cinna.

Sa Grandeur reprend, accent à peine apaisé :
— Oui, Nous le constatons avec joie, le zèle de la maison du Seigneur vous dévore, mais parfois, hélas ! ce zèle vous rend imprudent. Quand avez-vous demandé conseil ou autorisation avant de parler devant les publics profanes ou hostiles, avant d'abaisser votre caractère sacré jusqu'à discuter d'égal à égal avec des impies et des blasphémateurs ? Vous n'ignorez pourtant pas que les saints canons interdisent de telles rencontres. Si le malheur des temps Nous contraint à les tolérer, peut-être même à les encourager, Nous ne pouvons permettre en aucun cas que vos paroles de circonstance ne s'envolent point avec l'occasion qui les dicta. La doctrine de l'Eglise est lourde à la faiblesse des cerveaux modernes. Si vous la présentiez à ces vils auditoires dans sa hautaine intégrité, vous seriez l'homme par qui le scandale arrive et pour qui il vaudrait mieux être au fond de la mer, une meule de moulin au cou. Mais les concessions où vous êtes entraîné pour vous faire écouter et pour risquer de réaliser un peu de bien, il est inadmissible qu'elles soient enregistrées et publiées. Parfois, mon fils, non seulement vous

abandonnez la thèse d'une façon qui semble définitive, mais vous tombez au-dessous même de l'hypothèse provisoirement tolérée. Ne pourriez-vous du moins obtenir de parler toujours le dernier?... Non, ne répondez pas. Nous ne vous interrogeons point. Nous exprimons un souhait ou plutôt, le sachant irréalisable, un regret. Il est scandaleux de laisser à l'avocat du diable le dernier mot. Vous n'avez pu répondre à ce Troussouillon... Troussouillaud...

Sa Grandeur prend, de sa main libre, la brochure, jette un regard négligent et nomme presque correctement ce Troussouillet.

— Il est abominable que ce que le président de séance, Van... comment s'appelle-t-il encore, ce Néerlandais?...

Nouveau coup d'œil sur la couverture de la plaquette.

— Il est abominable que ce que cet odieux Van Ryner — plus odieux, ne vous y trompez pas, et plus dangereux encore que votre Troussouillard — il est abominable que ce qu'il appelle, raillant les orateurs et les problèmes, « la règle du jeu », vous ait empêché de répondre à l'objection sur le péché originel. Abominable et peut-être heureux. Qu'auriez-vous répondu?... Non, ce n'est pas une question que Nous vous posons... Votre réponse aurait soulevé les rires sacrilèges ou elle aurait été hérétique, aurait oublié que Notre Saint-Père Pie X a condamné quiconque n'accepte pas au sens littéral et comme histoire concrète tout ce qui est révélé aux trois premiers chapitres de la *Genèse*.

« Vraiment, Nous ne savons pourquoi... ou plutôt seul Notre amour paternel Nous y engage... Nous nous perdons en un tel détail. *De minimis*

non curat prætor, mais pour l'amour, rien n'est petit... Mon fils, il est une règle toujours salutaire, toujours absolue et indispensable, que Nous ne pourrions vous pardonner d'enfreindre une seconde fois. Nul prêtre de notre clergé ne publiera, sans être frappé sévèrement, une page non revêtue de notre *imprimatur*. Vous êtes la première exception et jouissez du premier pardon. Vous êtes la dernière exception et jouissez du dernier pardon. Supposez, mon fils, que l'infâme brochure où votre nom se souille au contact du Troussouillard soit connue à Rome. Elle serait, vous n'en doutez pas, condamnée par la Sacrée Congrégation de l'Index. Et comment Rome jugerait-Elle votre complicité et Notre indulgence?... *Benedicat vos Deus...*

La main archiépiscopale avait quitté la sacerdotale épaule et faisait le geste qui bénit.

L'abbé se releva, disant :

— Sa Grandeur permettra...

— Sa Grandeur ne permet rien.

L'abbé, retombant sur ses deux genoux, continua, malgré la défense :

— ...que je lui dise merci d'un cœur plus que filial.

Un sourire sur le visage du Monseigneur. Puis ces paroles :

— Vous réjouissez, mon fils, Notre cœur paternel. Soyez certain que Nous ne vous oublierons pas. Le premier vicariat vacant à Paris sera pour vous.

La main se tendait qui porte l'anneau. L'améthyste semblait rayonner de douceur et de promesse; elle fut baisée plus dévotement encore qu'à l'entrée.

CHAPITRE VI

Sorti de l'archevêché, Sourdoulaud multipliait les actions de grâces. Il les prononçait à demi-voix. Spontanément d'abord. Ensuite pour détourner sa pensée de la faim qui, maintenant, le torturait. Quelquefois, l'esprit vague, comme endormi, il s'arrêtait. En revenant à la conscience, il constatait qu'il regardait l'étalage d'un charcutier ou d'un pâtissier. Une fois, il dit à demi-voix, dans un sourire et un soulagement :

— J'avais fait vœu de jeûner jusqu'après la visite à Sa Grandeur.

Mais il se traita de lâche, éclaira l'équivoque, bouscula la tentation. Sans prononcer des paroles formelles, son cœur, comblé aux grâces de ce matin, avait promis l'abstention de tout aliment liquide ou solide jusqu'après sa messe de demain. Que de faveurs nouvelles lui avait ensuite octroyées le ciel. Ne devrait-il pas les reconnaître par un sacrifice supplémentaire? Mais son estomac criait trop fort et il écarta cette dernière suggestion.

Faim, sommeil, émotions successives l'avaient épuisé. Il soufflait avant d'atteindre son cin-

quième. Une lettre l'attendait sous la porte; il n'eut pas le courage de la lire, pas même celui de faire de la lumière. Il jeta l'enveloppe sur la table, s'enferma à clé, se dévêtit comme en somnambulisme, tomba, dormant déjà, dans son lit.

Et des songes grossiers furent sur lui. Il venait d'être nommé vicaire à la Sainte-Colonne et célébrait sa promotion par un festin solitaire. Il mangeait un jambon entier, puis un second, puis un troisième. A même la bouteille il buvait un vin délicieux étiqueté Clos de la Vierge.

Au grand jour seulement il s'éveilla; et il sourit encore à des empiffrements. Mais il se secoua et, avant même de se vêtir, se jeta à genoux.

— Seigneur, Seigneur, vous savez que mon cœur est à vous tout entier; et ma volonté, dès qu'elle veille, méprise, petits et grands, les biens de ce monde. Pourquoi n'ordonnez-vous pas à mon ange de garder mon sommeil? Pourquoi ses ailes étendues ne remplacent-elles point mon vouloir tombé en je ne sais quel abîme? Seigneur, sitôt éveillé, je me précipite vers vous comme Pierre sur le Lac et je vous appelle à mon secours. Sans votre appui, Seigneur, la lourdeur de mes instincts m'enfoncerait et me noierait.

Hier soir, il avait négligé de remonter la belle montre en or que lui offrit l'oncle Adalbert. Elle s'était arrêtée.

— Est-il encore temps de dire ma messe?

Toilette rapide. Descente précipitée. Malgré ses efforts pour rester sur le plan spirituel, les nourritures envahissent son esprit et le besoin de manger dirige son corps. La tentation de vanité le persécute aussi : « Bientôt, je serai vicaire. Ne serai-je pas le plus jeune vicaire de Paris? »

Il entre dans la première crèmerie rencontrée,

commande « un grand chocolat », trempe plusieurs croissants dans la tasse comme pompée. Et il se disait, pour ne point regretter sa messe :

— Je n'étais pas en état de ferveur. Il vaut mieux ne pas offrir aujourd'hui le sublime sacrifice.

Son estomac apaisé, un souvenir embrumé arrive comme sur des ailes de ouate. Sourdoulaud croit revoir, dans la nuit, sous sa porte, la lueur vague d'une enveloppe blanche; son geste ensommeillé la ramasse, la jette sur la table. Il n'est pas certain que ce papier appartienne au monde de la veille. Il a fait, cette nuit, tant de rêves et si bizarres. Il remonte ses cinq étages. Il voudrait courir vers la solution du problème. Il s'impose — petite mortification et petit exercice de volonté — de marcher lentement. La lettre est bien là. Elle est de *L'Idée Libre*, contient, en un mandat sur la poste, les maigres droits d'auteur de la brochure.

L'abbé considère épanoui ce papier qu'on lui échangera contre cent francs. Décidément, la générosité de la Providence est inépuisable.

— Me voilà riche, dit-il à mi-voix. Je vais pouvoir m'acheter une paire de souliers, puis faire ressemeler les seuls que je possédais et qui prenaient l'eau comme mon curé prend le bon vin.

La lettre est plus longue qu'il ne conviendrait à un simple envoi d'argent. Sourdoulaud lit. On lui demande de laisser sténographe et publier aux mêmes conditions la nouvelle controverse qu'il donnera prochainement à *Fructidor* avec Lucien Troussillet.

L'abbé rougit et son cœur est un vase d'amertume. Jusqu'à son palais montent le flot et le goût de l'amertume.

— Cet archevêque qui limite et paralyse mon combat pour Jésus!

Les paroles onctueuses qui, hier, l'ont touché, lui font maintenant hausser les épaules :

— Politicien!

Pour sanctifier son indignation, l'exprimer en paroles descendues du ciel, il se jette à genoux, récite le Secret de la Salette.

Mais ses yeux sont noyés à l'abondance des larmes. Il ne pleure pas seulement sur l'Eglise devenue pour ses princes un simoniaque moyen de fortune et de domination. Il pleure sur lui-même, sur ce misérable pécheur qu'est l'abbé Marie-Joseph de Sourdoulaud. Parce que, après trois jours de jeûne rigoureux, les rêves de son sommeil furent envahis par la mangeaille; parce qu'il a souri promettant à ses pieds des souliers qui ne prendraient plus l'eau; parce qu'il s'est réjoui d'un futur vicariat, il s'applique à lui-même, coups de discipline, les paroles terribles : « Par l'amour de l'argent, l'amour de l'honneur et des plaisirs, les prêtres sont devenus des cloaques d'impureté. » Le sentiment de sa propre indignité le prive de toute joie vengeresse quand il répète la malédiction contre « les princes de l'Eglise ». Ecrasé, se jugeant exclu par ses vices de la petite troupe sainte, il reedit — qui si souvent l'a comblé d'ardeur et de bonheur — l'appel aux « apôtres des derniers temps », aux « fidèles disciples de Jésus-Christ qui ont vécu dans le mépris du monde et d'eux-mêmes, dans l'oraison et dans la mortification, dans la chasteté et dans l'union avec Dieu, dans la souffrance et inconnus du monde ».

Ecœuré de lui-même et de l'humanité, il se relève.

— Ayons le courage de lui répondre, à cette *Idée Libre*.

Une nausée envahit sa gorge parce qu'il ne peut avouer la vérité, parce qu'il est obligé menteusement de prendre sur lui la faute et la reculade du « prince de l'Eglise ».

Les brouillons se succèdent, qu'il déchire avec une colère grandissante.

— Il faut pourtant en finir, en finir...

Parce qu'il faut en finir, il expédie, avec l'accusé de réception des cent francs, ces mots embarrassés :

« J'ai le regret de vous adresser mes excuses pour votre offre nouvelle, dont j'apprécie toute la bienveillance. Mais vous reconnaîtrez vous-même, monsieur, que le sujet sur lequel nous discuterons, M. Troussillet et moi, le dimanche 7 janvier, est vraiment trop délicat pour que je puisse permettre de fixer et de publier l'insuffisante improvisation que je lui consacrerai. »

CHAPITRE VII

Lucien Troussillet et Marie-Joseph de Sourdoulaud préparaient différemment leur prochaine rencontre. L'abbé relisait ses cahiers du Grand Séminaire et quelques notes prises dans une vieille réfutation de Renan. Renan avait, à ses yeux, atteint les extrêmes limites de l'impiété et de la hardiesse. Pourtant, de façon vague, il savait que, depuis quelques années, « de prétendus savants » nient jusqu'à l'historicité de Jésus. Même il avait parcouru dédaigneusement dans *Les Etudes* une dédaigneuse critique de Paul-Louis Couchoud. Mais la position hypercritique lui paraissait prodigieusement folle. Un logicien de la valeur de M. Troussillet ne pouvait que hausser les épaules à la seule idée du christianisme, cet immense effet, expliqué sans sa cause. D'ailleurs, puisqu'il acceptait une controverse sur « le véritable Jésus », c'est qu'il croyait à un Jésus différent de celui de l'Eglise, c'est-à-dire, car Marie-Joseph n'en connaissait point d'autre, au Jésus de Renan.

Le vénérable de sa loge avait prêté à Lucien

Troussillet *Le Cinquième Evangile* de Han Ryner et le *Jésus* d'Henri Barbusse. Haussant les épaules presque à chaque phrase et ricanant : « Oh ! ces poètes, ces poètes... », notre logicien lut une dizaine de pages de chacun des volumes. Il les rapporta le lendemain en réclamant « des livres sérieux ». On lui passa alors un manuel de Guignebert et *le Mystère de Jésus* de Paul-Louis Couchoud. Il faut être aussi peu psychologue que ce pauvre Sourdoulaud pour ne pas deviner immédiatement que notre logicien-mathématicien, avec son goût très vif pour les opinions extrêmes et « les passages à la limite », fut séduit par la thèse de la non-historicité.

Pourtant, si l'analyse destructive de Couchoud le ravissait, sa construction lui paraissait branlante. Troussillet se promettait donc, à ce moment de ses études, de ne pas reconstruire. Il se contenterait joyeux de démontrer que Jésus n'a pas existé et que, la prophétie ayant créé, non l'événement, mais le mythe, toute la légende est fabriquée sur des textes de l'Ancien Testament.

Quinze jours avant la controverse, Troussillet, comme il lui arrivait, partait en avance pour son travail et s'arrêtait sous les Galeries de l'Odéon. Le titre d'un in-octavo le frappa : *Le Dieu Jésus, essai sur les origines et la formation de la légende évangélique*. Mais c'était signé Edouard Dujardin et Troussillet connaissait le nom comme appartenant à un de ces poètes qu'il méprisait. Avec une sorte de haussement d'épaules intérieur, il entr'ouvrit le volume, jeta vers les dernières pages un coup d'œil nonchalant. Bientôt il lut passionnément. Ce poète était un érudit, était un spécialiste, connaissait aussi bien que Guignebert ou Couchoud les textes et leurs exégèses.

Sans nul besoin d'un Jésus homme, il reconstruisait le christianisme d'une façon qui brusquement paraissait à Troussillet la véritable et dont — peut-être parce qu'il ignorait John Robertson, Bolland, William Benjamin Smith, Sadler et Arthur Drews — il s'exagérait l'originalité. Illumination singulièrement émouvante. Mais, hélas, par éclairs vite éteints. Sans couper les pages, impossible de suivre la passionnante démonstration.

Malheureux et déchiré, Troussillet poussa une sorte de grognement étouffé. Acheter un livre — trop d'expériences, toutes concordantes, le lui rappelaient — c'était acheter une scène. Suzy, qui « se privait de tout » et, selon les heures, s'en vantait ou s'en lamentait, ne pardonnait pas une dépense aussi déraisonnable. Passion et désir de lumière furent enfin les plus forts. Lucien, gémissant sur les conséquences de son audace, tira quinze francs de son portefeuille, glissa le paquet heureux dans une poche intérieure, s'enfuit furtif comme après un vol. Vers le milieu de la rue Racine, il n'y tint plus. Il défit l'emballage, jeta ficelle et papier, puis, impatient, avec le tranchant d'une carte de visite, coupa les pages finales. Pressé par l'heure, il reprit sa besogne sans avoir pu lire tout ce qui concerne Jésus petit dieu palestinien mis en croix dans une cérémonie. L'idée du rite créant le mythe lui était la plus victorieuse des lumières. Le livre encore mystérieux, séduisant de clair-obscur, de promesse et de fuite, posait sur son cœur et lui donnait des palpitations : ainsi Malebranche à la première rencontre d'un ouvrage de Descartes.

*
**

La grande salle de la mairie de Puteaux est d'une longueur exagérée. Entre les sièges destinés au public et la vaste table derrière laquelle les orateurs sont assis, un vide large. Tout au fond, là-bas, le nombreux public debout visiblement n'entend pas un mot du speech présidentiel. Les deux adversaires s'en rendent compte et chacun résout la difficulté selon son tempérament. « Il va falloir en mettre », murmure Troussillet. « Je ne resterai pas exilé derrière cette table », songe Sourdoulaud.

Marie-Joseph a une joie. La grâce particulière pour laquelle il a tant prié lui est accordée ; c'est lui qui parlera le dernier.

Troussillet débute sur un ton trop élevé. La voix porte au fond de la salle, mais elle déplaît plus que jamais, criard raclement sur les nerfs. Les premiers mots arrachent à l'abbé une grimace, tels des ongles soudains qui grifferaient une vitre et un grincement. Puis il sourit : il sait la beauté puissante et souple de la voix que Dieu lui a donnée et il n'aura nul besoin, lui, de la forcer.

Mais voici qu'il fronce les sourcils. Nerveusement il saisit le crayon qui est devant lui et il prend des notes. L'attaque a de l'imprévu pour son ignorance et sa naïveté.

Troussillet démontre (le mot *démontrer* revient à ses lèvres toutes les trois phrases) que Jésus n'a jamais existé. La thèse est nouvelle au public plus encore qu'à Sourdoulaud. Posée en termes d'une netteté brusque, elle effare et effarouche. Quelques-uns regardent Troussillet

comme on regarde un fou; d'autres haussent les épaules; on entend çà et là un pouffement mal étouffé ou un rire volontairement insolent.

La voix déplaisante s'irrite et crie :

— Seuls des ignorants, des imbéciles et des hommes de mauvaise foi affirment encore l'existence historique de Jésus.

Plusieurs auditeurs protestent :

— Oh! oh!...

Et un, qui se croit au courant — mais il dirait plutôt : à la page — interroge, triomphal :

— Renan est-il un imbécile?

L'orateur relève d'abord l'objection assez adroitement :

— Archimède est-il à vos yeux un imbécile parce qu'il ignore l'aviation et la téléphonie même avec fils?...

Comme Archimède, comme tous ceux que glorifie l'histoire de l'esprit humain, Renan est « un savant de son époque ». Un peu retardataire, d'ailleurs, et réactionnaire. Les manies poétiques et dramatiques de l'écrivain, ce qu'on a bien le droit d'appeler chez lui comme chez son père Montaigne « le pédantisme à la cavalière », son imagination de mythomane ou d'artiste qui ordonne volontiers des tableaux fantaisistes et des scènes théâtrales, son besoin d'enrober ses lentes périodes de grâces sucrées ont souvent nui au critique. Renan, venu après Strauss, mais songeant à l'architecture du livre et de la phrase plus qu'à la solidité des matériaux, paraît, dans son exégèse, un branlant aïeul de Strauss?

Voici que l'accent de Troussillet devient singulièrement hargneux :

— Si vous avez encore la grossièreté de m'in-

terrompre, ma sagesse annulera l'effet de votre manque de conscience et je ne daignerai plus vous entendre. Depuis cinq minutes, je vous parle de ce frivole Renan. Sans aucune utilité. Et j'ai bien juste le temps de résumer les innombrables preuves de l'inexistence de Jésus.

— Prenez le temps qu'il vous faudra, accorde la belle voix du prêtre.

Un geste ostentatoire de Sourdoulaud saisit la montre qui est sous les yeux du président, la retourne, cadran désormais invisible, contre la table.

On rit dans une détente et, pour la première fois, on applaudit.

Troussillet est furieux. Assez bas pour qu'on puisse croire qu'il se parle à lui-même; assez haut pour que l'abbé entende et, comme sous un soufflet, rougisse, il grogne :

— Cabotin!...

Puis, grinçante poulie qui se déraille :

— Je ne demande aucune grâce et je n'accorde aucune grâce. Malgré le temps que me font perdre, monsieur l'abbé, vos gestes si élégants et qui veulent les applaudissements d'un auditoire puéril comme les chatouillements veulent le rire d'un enfant, je saurai concentrer l'essentiel dans les trois quarts d'heure qui me sont donnés par nos conventions.

La salle sent qu'à ce moment les deux hommes se haïssent. Elle entre en un silence frémissant. Curiosité tendue, haletante, inquiète d'on ne sait quel brutal espoir. Attention proprement sportive. Pour un auditoire à peine supérieur à un public américain et qui, dans une controverse, aime un combat, ça devient *exciting* comme les rares matches où les deux boxeurs s'irritent jus-

qu'à oublier le chiqué convenu et, retombant aux plus grossiers instincts, cessent d'être deux camarades, deux complices qui font semblant d'en donner pour leur argent, deux rôles dans un spectacle, mais deviennent, dans la vie âpre, deux ennemis et deux aveugles qui cognent.

Bientôt, d'ailleurs, ce que dit Troussillet passionne, de nouveauté, ces ignorants. Il insiste sur l'argument *e silentio*. Les auditeurs apprennent, tous avec étonnement, la plupart avec une ricaneuse satisfaction, que la littérature profane du premier siècle est muette sur Jésus. Il faut attendre le second siècle pour rencontrer, si vagues encore et négligentes, les notules de Pline le jeune, de Suétone et de Tacite. L'orateur les analyse ou plutôt les dépiaute, avec une science étonnante aux oreilles qui sont là. On n'applaudit pas, mais on écoute, respirant à peine, poses attentives et qui attendent. Les libres-penseurs sont ravis. Jésus n'ayant pas existé, c'est ça qui est embêtant pour les curés. Ils se représentent toute la légende comme un mensonge volontaire et une machination mercantile. Ils échangent des coups de coude, clignent de l'œil les uns vers les autres, se sourient de bonheur complice, secouent des têtes joyeusement approbatives. Maintenant Troussillet souligne le silence, vraiment bien extraordinaire, de la littérature juive. Ni Juste de Tibériade ni Flavius Josèphe ne connaissent ce Jésus devenu depuis si encombrant. L'abbé ne peut retenir une protestation indignée.

— Josèphe en parle deux fois!

— Ah! ah! respirent et accusent quelques catholiques.

— Deux fois! ricane Troussillet. Vous êtes

vraiment modeste, monsieur l'abbé. C'est dix fois que Jésus est signalé dans Flavius Josèphe revu et augmenté par les chrétiens.

L'abbé lève des bras qui maudissent.

— Soupçon abominable, s'écrie-t-il, et que je vous défie de justifier.

— Je n'ai rien à vous refuser et vous exigez, d'ailleurs, monsieur l'abbé, ce que j'allais vous donner spontanément.

Troussillet lit huit longs passages sur Jésus qui ne se trouvent plus dans nos textes, mais qu'une vieille traduction en russe archaïque nous a conservés. Pour sept d'entre eux, son analyse montre rapidement à quel point ils sont « imprégnés de théologie et de stupidité chrétiennes ». Mais il insiste sur le récit, ridicule, en effet, de la passion. Jésus, sur le mont des Oliviers, refuse à l'indignation des disciples d'anéantir Pilate et les autres autorités romaines. Le procureur, après un interrogatoire, obtient de lui la guérison de Mme Pilate et le relâche. Mais les Juifs donnent au procureur trente deniers en échange desquels il leur permet de crucifier Jésus. « Les deux interpolations qu'on prétend nous imposer et auxquelles M. l'abbé Sourdoulaud met sa confiance sont peut-être un peu moins comiques, mais ne sont pas moins naïvement visibles que celles par quoi jurent les papes. » La plus longue détruit la ligne logique, très simple, du texte de Flavius Josèphe. Troussillet, qui aime les familiarités brutales, prétend qu'elle arrive comme des cheveux sur de la soupe. Et les cheveux ne sont pas du cuisinier qui a trempé la soupe. Seul un chrétien ébloui et idiot a pu prêter au juif Josèphe des paroles chrétiennes, lui faire dire que Jésus fut le messie,

qu'il est ressuscité le troisième jour et qu'il a accompli mille autres merveilles annoncées par les prophètes divins.

Sourdoulaud se repliant :

— L'autre passage, « Jacques, parent de Jésus dit le Christ », est trop simple et indifférent pour n'être pas authentique, et il suffit à démontrer l'historicité de Jésus.

— Peut-être pour des naïfs, réplique Troussillet, dans un texte où l'on n'aurait pas tenté d'autres interpolations. Même alors une analyse un peu fine ferait écarter cette parenthèse par les gens un peu fins et qui ne cherchent que la vérité. Avant que je me livre à cette analyse, permettez, monsieur l'abbé, que je corrige votre traduction infidèle. Pour les premiers chrétiens, Jacques n'est pas vaguement parent de Jésus : il est son frère. Peu m'importe, d'ailleurs. Mais l'examen que je vais aborder doit porter sur le texte même. Voulez-vous, monsieur l'abbé, citer les quelques mots grecs ?

Sourdoulaud a oublié le peu de grec qu'on lui enseigna au Petit Séminaire et il hausse les épaules.

Troussillet cite donc lui-même. Puis il exige :

— Avec l'aide que je viens de vous apporter, vous pourrez, monsieur l'abbé, me répéter quatre mots que nous trouvons fréquemment dans les Evangiles et qui, par exemple, concluent l'étrange généalogie où Mathieu nous prouve que Jésus, n'étant pas fils de Joseph, descend de David par Joseph.

L'abbé :

— Je vous répondrai tout à l'heure.

— Vous ne voulez pas répéter, monsieur l'abbé, les mots grecs que je viens de dire ? Car

ce sont les mêmes, *'Iésoûs ó legomenos kristos*, dans vos Evangiles et dans votre Josèphe remanié dont les manuscrits ne remontent qu'au onzième siècle. « Jésus dit le Christ » constitue — vous le voyez maintenant si vous ne fermez pas les yeux avec obstination — un cliché chrétien. Le fidèle qui a inscrit ces mots en marge de son Josèphe pour indiquer de quel personnage il s'agit ici entre les innombrables Jacques ou Jacobs, venait de les lire dans sa Bonne Nouvelle.

Avant de rassembler en un faisceau rieur et triomphant les innombrables preuves de l'inexistence de Jésus (elles se réduisaient, ces innombrables preuves, au silence des contemporains) après avoir appuyé malicieusement sur la disparition, attribuée aux chrétiens, du livre de Juste de Tibériade et sur les dix interpolations infligées par eux au texte de Flavius Josèphe, Troussillet s'accorde une diversion et un combat supplémentaire. Il signale quelques passages où saint Jérôme, justifiant et glorifiant le mensonge religieux, donne, comme on dit, l'exemple en même temps que le précepte. A plusieurs reprises, Jérôme se félicite d'avoir traduit Origène « en retranchant ce qu'il s'y rencontre de dangereux » et « d'avoir fait part aux Latins des bonnes choses qui se trouvent dans cet auteur en leur cachant les mauvaises » (1). Le mensonge d'omission n'est pas le seul qui

(1) L'érudition de Troussillet est superficielle. Il ignore que Jérôme a traité parfois les Saintes Ecritures aussi irrespectueusement qu'Origène; il supprime, par exemple, le verset, sans doute scandaleux à son chaste avis, où Judith dit expressément que le grand-prêtre l'envoie à la tente d'Holopherne.

paraisse noble à ce brave Père de l'Eglise. Rien de plus saint que les paroles volontairement fausses, si elles servent à tuer des infidèles. Jéhu, roi d'Israël, aurait moins réussi le pieux massacre des prêtres de Baal s'il ne les avait réunis par cette fallacieuse promesse : « Rassemblez-moi tous les prêtres de Baal, car, si Achab a rendu quelque honneur à leur dieu, mon dessein est de l'honorer bien davantage. » Ce mensonge utile à un nombreux assassinat, vous le trouverez magnifiquement loué dans les commentaires de saint Jérôme sur l'Épître aux Galates. Le deuxième chapitre de cette épître de Paul est bien curieux et nous fait connaître la première querelle historique entre les chrétiens. Paul « résiste en face à Pierre », l'anathématise, lui reproche véhémentement sa duplicité. Mais, par un mensonge hardi, Jérôme met d'accord les deux ennemis, affirme que, pour le bien des fidèles, « ils eurent besoin d'entrer dans une sainte querelle qui n'était que feinte ». Et notre comédien applaudit cette comédie inventée par lui.

Puis Troussillet résume avec verve et vigueur tout ce qui peut faire douter de l'historicité de Jésus. Et il conclut :

— Une religion qui se prétend révélée est nécessairement un vaste mensonge et un merveilleux appât pour les Jérômes. Mais, chez les chrétiens, la révélation n'est pas la seule invention impudente; le révélateur même est une folle création.

Quand il s'assit, les applaudissements dépassèrent sa vaniteuse espérance. Et des cris s'y mêlaient : « Bravo! Bravo! » Et des rires joyeux.

Les acclamations apaisées, le président se leva à demi pour donner la parole à l'abbé Sourdou-

laud. Celui-ci, prenant la montre retournée tout à l'heure, montrait le cadran à la salle dont la curiosité s'éveillait. Quelques-uns tirèrent leur propre montre, comprirent et sourirent.

Le prêtre ne resta pas retranché derrière la grande table. Il s'en dégagea, traversa l'espace vide, se rapprocha des auditeurs jusqu'à presque toucher le premier rang. La sûreté comme souriante de ses mouvements avait déjà une manière d'éloquence apaisante, apportait aux quelques catholiques épars dans la salle réconfort et confiance.

Il débuta :

— M. Lucien Troussillet, qui n'accepte pas plus de grâce qu'il n'en accorde, a dépassé d'un grand quart d'heure le temps auquel il avait droit.

Le président :

— Vous pourrez aussi...

Or le prêtre, se tournant à demi :

— Merci, monsieur le président, pour vos bonnes intentions. Mais vous me permettrez de négliger une justice dont je n'ai aucun besoin. Il faut beaucoup d'espace à l'erreur pour manœuvrer, sans les briser, ses fragiles subtilités. La vérité, qui est simple, s'exprime simplement et peu de temps suffit à montrer sa naïve lumière.

Il y a une telle assurance dans le geste et dans la voix qu'une partie de l'auditoire applaudit. Un libre-penseur, souriant à l'heureuse allitération qui tintinnabule en son esprit et la soulignant d'un joli bégaiement volontaire, chuchote à son voisin :

— Epatant, le cu-culot du cu-curé.

Epatant, le curé continua de l'être. Et il devint

difficile de mépriser du mot « culot » ce qu'on hésite à appeler souplesse dominatrice ou grâce tyrannique. Mais le discours fut d'un vide... Ce vide et cette aisance charmaient d'ailleurs, reposaient après les raisonnements serrés et les minutieuses discussions de Troussillet.

D'abord Sourdoulaud prétendait trouver des preuves de l'historicité de Jésus et de sa divinité dans les difficultés mêmes qu'on oppose à des vérités trop nobles pour que tous en soient dignes. Il signalait comme Pascal un profond dessein providentiel dans ce mélange peu discernable, sans la grâce, de clartés et d'obscurités. Il récitait, emphatique : « Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire. Il y a assez de clarté pour éclairer les élus, et assez d'obscurité pour les humilier. Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés, et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables. » Puis il clamait avec orgueil une autre phrase de Pascal : « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger » et il contait pathétiquement quelques beaux martyres.

Après l'émotion, l'humour et le rire. Sourdoulaud exposait en détail la fameuse plaisanterie du malicieux bibliothécaire d'Agen, Jean-Baptiste Pérès, qui, précurseur de M. Troussillet, démontrait, lui aussi, dès 1827, que Napoléon n'est qu'un mythe solaire. Et il exigeait qu'on lui expliquât, au moins aussi bien que le napoléonisme sans Napoléon, le christianisme sans Christ, le mahométisme sans Mahomet, le calvinisme sans Calvin, le molinisme sans Molina, le jansénisme sans Jansénius. Tout cela, dit avec

fougue et verve, se faisait applaudir. Mais le prêtre, redevenant grave, finissait par une élévation vers Jésus, une sorte de prière lyrique d'une onction pénétrante et d'un grand éclat littéraire.

Troussillet, dominant son caractère, applaudit ostensiblement la beauté formelle de la péroration. Son tour de parole revenu, il rougit parce qu'il n'osait, pour se rapprocher du public, montrer ce que Suzanne appelait souvent — et il avait ce mot sur le cœur — sa boiterie de hyène. Il recommença à crier, derrière la table :

— Nous venons d'applaudir joyeusement un poète. Deux fois joyeusement. Pour la beauté planante de ses dernières paroles. Et parce que son talent même nous montre que les thèses catholiques ne peuvent affronter, sur un terrain solide, les thèses contraires. Quelle merveilleuse habileté, monsieur l'abbé, mais quel épouvantable aveu de faiblesse dans ce que je suis bien obligé d'appeler votre double fuite. Tantôt vous vous êtes réfugié dans la haute poésie et derrière l'écran des nuages; tantôt dans l'humour, derrière le papillotement, le bruit et l'étourdissement des marottes agitées. Ainsi vous vous êtes dispensé de discuter les preuves — trop indiscutables — que j'ai apportées. Vous n'avez répondu à rien de ce que j'ai dit. Je constate votre carence et je réponds — trop facilement — à tout ce que vous avez soutenu.

Il railla cette foi qui est un mérite parce qu'elle néglige les obscurités et fait taire la raison. Quant aux témoins qui donnent leur vie, ne sont-ils pas les plus passionnés, les plus aveugles, les moins croyables? Entre 1914 et 1918, combien de morts allemands ont témoigné de l'innocence de la Germanie et que les Alliés en

voulaient sans raison à son existence et à la culture; combien de Français ont proclamé, par leur mort, que la France était attaquée et la civilisation menacée. L'historien qui cherchera de sang-froid les responsabilités de la dernière guerre sera-t-il naïf jusqu'à peser tous ces sacrifices parmi ses arguments? L'Eglise a d'ailleurs tué beaucoup plus de martyrs qu'elle n'en compte chez elle. Si les quelques hommes livrés aux lions étaient une preuve, quelle réfutation en flamme seraient donc les bûchers des hérétiques et des libres esprits. Vous voulez faire, monsieur l'abbé, des persécutions portées sans défaillance le critère de la vérité : alors convertissons-nous l'un et l'autre au Judaïsme. Que comptent vos quelques « témoins » pendant deux ou trois siècles au prix des innombrables juifs massacrés depuis plus de deux millénaires? Votre comparaison entre la thèse fantaisiste de la non-existence de Napoléon et notre doctrine puissamment étudiée de la non-historicité de Jésus est excellente pour amuser les gosses du catéchisme. Je daignerai discuter le ridicule rapprochement quand vous m'aurez montré, du vivant de Napoléon et après sa mort, un siècle de silence absolu sur l'homme et ses gestes. Logiquement, monsieur l'abbé, vous avez dit pourtant une chose intéressante. Quand vous avez demandé qu'on vous explique le christianisme sans un Christ physique. Cette explication, je la dois, et je vais la donner. Mais ne répétez plus que le cas serait unique. Moins plaisant que vous, je ne vous défie pas d'expliquer le paganisme sans le moindre Paganus, le gnosticisme sans aucun Gnosticus, le catholicisme sans nul Catholicus; et, si les protestants anglais préfèrent appeler votre secte

papisme, nous ne supposerons pas qu'ils en attribuent la fondation à l'occultiste Papus. Mais voici précisément un prétendu créateur de secte auquel l'histoire ecclésiastique a cru longtemps, auquel elle a dû enfin renoncer, comme elle devra renoncer demain à l'homme Christ : plus personne n'admet que l'ébionisme soit l'œuvre de l'Ebion qu'il fit inventer. Eh ! ne serait-ce pas à vous de nous expliquer le cas — unique, en effet, celui-là — d'un fondateur de secte devenant un dieu. Pour reprendre vos propres exemples, qui a jamais défié Jansénius, Molina, Calvin ou même Mahomet ? A étudier l'histoire des religions on constate partout que l'évhémérisme matérialise des dieux en hommes mais que nulle part il ne réussit, nulle part même il n'essaie l'opération contraire. Une seule exception, à en croire les chrétiens, en faveur des chrétiens. Si j'oublie un instant toutes les preuves précises, cette anomalie suffit déjà non seulement à réfuter mais à ridiculiser une doctrine qui réclame des privilèges parce qu'elle se sent impuissante à résister aux méthodes communes.

Puis Troussillet expliquait comment la crucifixion rituelle d'un petit dieu palestinien avait créé le mythe de Jésus. Il montrait les prophéties déterminant et fournissant tout le détail de la légende. Parfois même les prophéties mal comprises. La stupide virginité de la mère, par exemple, vient d'un contre-sens des Septante ; les mains et les pieds cloués sur la croix ont la même origine. La simplicité belliqueuse, la clarté comme malicieuse et la belle plénitude de la thèse obtinrent un grand succès.

L'abbé, d'abord, ne sut que se récrier contre sa nouveauté. Jamais on n'avait rien entendu de

pareil. Il tira de là une manière d'argument qui porta sur quelques esprits paresseux et statiques. Les impies sont obligés de changer d'hypothèse bien souvent. L'invention du petit dieu palestinien ne prouve qu'une chose, à savoir que toutes les fantaisies précédentes de l'exégèse antichrétienne ont été reconnues insoutenables. Demain vous vous apercevrez qu'il est aussi fragile et vous le remplacerez par une autre explication d'un jour.

Mais voici qu'une manière de pensée vint à Sourdoulaud. Il s'étonna de cette rage à supprimer l'existence de Jésus en un temps où la mode cherche âprement dans les faits la source des romans et des poèmes. On nous enseigne quel fut l'original de Don Quichotte. Les revues nous assomment de détails sur la pauvre hystérique quelconque qui servit de modèle à Flaubert pour sa *Madame Bovary*. A écouter M. Francis Bauman, Molière eût été incapable de créer Tartuffe s'il n'avait connu à Lyon un certain Jacques Crétenet, barbier, fondateur de la Compagnie du Saint-Sacrement, charlatan et grand coureur de testaments. Les partisans de la non-historicité de Jésus vont donc contre le courant du siècle, contre ce que partout ailleurs ils saluent glorieusement du nom de progrès. Comment expliquer la contradiction, sinon de façon passionnelle? Et l'abbé finit par une tirade magnifique sur Jésus le plus aimé et le plus haï des enfants des hommes.

On applaudit. Mais la plupart des auditeurs ne croyaient plus à l'existence historique de Jésus.

Peut-être déjà mécontent de lui-même, l'abbé se glissa par une porte de côté, disparut. Trou-

sillet s'attardait, très entouré, très complimenté. Mais Suzanne l'appela peu aimablement :

— Lucien, dépêche-toi donc. Tu as été d'un long... Et nous n'avons rien de prêt pour notre dîner.

Il vint, docile. Il rayonnait en passant son manteau à sa grande Suzy. Et il s'efforçait au ton modeste pour demander :

— Ça n'a pas été trop mal, n'est-ce pas ?

Mais elle :

— Idiot! Complètement idiot! L'Évangile est plein de paroles contre les prêtres et de conseils qu'ils se gardent de suivre. Si tous les libres-penseurs n'étaient pas de parfaits idiots, avec quel soin ils conserveraient en Jésus le plus puissant ennemi des curés.

CHAPITRE VIII

Dans les tramways qui le ramenaient du combat, l'abbé se sentait très malheureux. Il se reprochait comme un crime de n'avoir pas étudié la thèse de la non-historicité de Jésus et les arguments victorieux que, sans doute, l'exégèse chrétienne a trouvés contre elle. Quoiqu'il possédât, à ce moment, une quarantaine de francs, il s'infligea, comme pénitence, trois jours de jeûne. Aussitôt chez lui, il s'agenouilla dans l'obscurité devant la grande croix rouge qui allait, sans doute, pour le fortifier, prendre une vie émouvante. Jamais Marie-Joseph n'avait eu un tel besoin du miracle.

Depuis sa visite à l'archevêché, il n'avait pas obtenu la moindre vision. Il traversait une période de sécheresse et, de plus en plus, se sentait abandonné. Ses nerfs étaient d'ailleurs trop inquiets pour lui permettre, seuls appels efficaces aux faveurs extraordinaires, les longues patientes immobiles et le vide appliqué de la pensée. Il s'imposait de ne pas prier moins qu'en ses jours de ferveur; mais il ne parvenait pas à con-

templer longtemps la même image. Toutes les cinq minutes, il changeait de place, tantôt devant la croix, tantôt aux pieds de la Sainte-Famille, tantôt contemplant, aussi naïf que Maximin et Mélanie, « la Belle Dame de La Salette ». A l'église même, il portait ses oraisons et son énervement de chapelle en chapelle.

Il savait trop qu'il effarouchait ainsi les grâces exceptionnelles. Cette certitude même le troublait. Jésus et Marie avaient-ils besoin, pour lui apparaître, des procédés qui favorisent les plus grossières hypnoses? N'ayant plus eu de visions depuis un mois, l'abandonné sentait, malgré lui, un doute l'envahir sur le caractère surnaturel des phénomènes anciens.

Il espéra et craignit à la fois que le jeûne les ramènerait. Devrait-il alors les attribuer à son propre état ou à une intervention étrangère?

Avec quelle ferveur il demanda un miracle qui fût bien indéniable, un miracle qui ne fût plus, regardé d'un certain côté, occasion d'inquiétude et de doute.

— Ma mère Marie, venez à moi sans attendre ma fatigue, et le demi-sommeil, et l'affaissement de mon être.

Il alluma, avant de continuer sa prière éperdue.

— Ma mère Marie, en grande clarté et dans la plénitude de ma conscience, votre lait, votre lait, et le baiser de mon frère Jésus. Ma mère Marie, par pitié, la faveur qui apporte l'inébranlable certitude.

Mais quelqu'un ricanait en lui l'odieusement de Troussillet.

Il se releva, secoua son grand corps. Puis, en un découragement, il se laissa tomber assis sur

son lit de fer qui gémit et grinça. La main contre le front, il médita douloureusement.

Par trop de complaisance pour ses tendances mystiques, il était devenu un serviteur inutile et qui peut-être se dirigeait vers la folie. Croire que Marie était vraiment venue répandre sur ses lèvres de pécheur un lait presque divin et que la bouchette tout à fait divine de Jésus avait touché sa misérable bouche, n'était-ce pas folie d'orgueil, manie des grandeurs, prodrome peut-être de la paralysie générale?

Dans un tel doute, avait-il le droit de jeûner? Ne devrait-il pas s'imposer la plus sévère et régulière des hygiènes? Il décida qu'il tiendrait sa promesse, mais, dorénavant, se garderait de tout vœu imprudent. Il se bornerait aux jeûnes prescrits par l'Eglise et ne les rendrait pas plus rigoureux que ne l'exigent l'indulgence et la pratique d'aujourd'hui.

— La véritable humilité suit la voie commune. Humilité et conformisme : premiers remèdes contre l'orgueil qui cause tes folies. Et, si tu ne veux pas rester un serviteur inutile, étudie, au lieu de te livrer à la paresse de tant prier, de tant méditer à vide, de tant appeler le miracle dangereux créé sans doute par tes seuls appels et ton seul déséquilibre mental.

Sourdoulaud n'est pas de ceux qui diffèrent et remettent. Le lendemain, il regretta que les bibliothèques publiques restent fermées le lundi, et, dès le mardi, il y passa plus de temps qu'à l'église.

Sans s'inquiéter des méthodes — elles se feraient d'elles-mêmes, filles de l'usage — il se jeta sur plusieurs sortes de livres. Bientôt, en effet, son temps se distribua : les matinées furent em-

ployées à étudier, dans des ouvrages de médecins, l'hypnose et le mysticisme; l'après-midi et le soir furent consacrés à l'histoire des origines du christianisme.

Le matin de ce jeudi 11 janvier où Sourdoulaud allait recommencer à manger, il eut deux joies dont l'une d'ailleurs était en retard. Raoul Lelièvre lui passa plus de messes et d'argent que les autres mois : quatre-vingts francs, s'il vous plaît. En même temps, il l'avertit :

— Le premier vicaire de Notre-Dame du Couchant est nommé curé à Rueil. Les autres vicaires de son ancienne paroisse vont, naturellement, monter d'un rang et laisser vide la dernière place. Posez donc, cher ami, votre candidature. Vous êtes jeune, mais votre talent et vos vertus...

Humble et prudent, Sourdoulaud répondit qu'il ne poserait pas sa candidature.

— Vous avez tort, mon ami. Même si vous ne devez pas réussir cette fois, il ne serait pas mauvais de faire penser que vous êtes là et que vous êtes une force, et que peut-être vous méritez une récompense.

Raoul Lelièvre quitta le pauvre prêtre attaché en lui répétant, tout souriant, le mot de l'Evangile :

— Demandez et l'on vous donnera.

Mais Sourdoulaud remerciait Dieu dont la bonté adorable lui épargnait même de demander.

Aujourd'hui et les jours qui suivirent, il fut moins assidu aux bibliothèques et pria davantage. Ses oraisons étaient joie et remerciement éperdu.

Dieu ne lui accordait-il pas un vrai miracle? Oui, la coïncidence était providentielle qui lui faisait annoncer sa promotion prochaine exacte-

ment après les trois jours de jeûne. Le Seigneur pouvait-il souligner de façon plus éclatante la récompense et l'approbation?

Sourdoulaud retrouvait sa ferveur. Mais assa-gie, comme mûrie, et qui ne recherchait plus les visions. Peut-être même tremblait-il à l'idée de leur retour possible.

— Seigneur, traitez-moi comme un serviteur de bon vouloir mais qui ne pousse plus orgueil et naïveté jusqu'à se croire digne de faveurs extraordinaires et qui peut-être n'a pas la force et le sûr équilibre de les porter. Seigneur, vous êtes partout, vous et votre volonté toute-puis-sante. Seigneur, tout est miracle puisque tout est votre œuvre; je le sais maintenant et je retrouve en tout événement votre main adorable.

Trois semaines plus tard, le premier vicaire, lui passant de nouveau quelques messes et quel-que monnaie, lui reprocha doucement :

— Vous avez eu tort de vous abstenir. L'abbé Ambirol, qui est nommé, a, si je ne me trompe, le même âge que vous.

— A peu près. Angelin Ambirol est un cama-rade de Séminaire et je me réjouis de son avan-cement.

— Décidément, vous êtes un saint, mon pauvre Sourdoulaud.

Le pauvre Sourdoulaud était-il encore un saint? Il avait répondu selon la prudence sacer-dotale, non selon son cœur. Il méprisait chez l'abbé Ambirol l'inintelligence des idées généra-les, une ignorance plus épaisse que celle dont maintenant il s'accusait lui-même, des mœurs peu sévères et un rampant esprit d'intrigue. Au grand comme au petit séminaire, il s'en souve-nait, cet écœurant Angelin obtenait faveurs et

passe-droits par des flagorneries éhontées à tous les supérieurs et par de sournois mouchardages.

Marie-Joseph se hâta vers sa mansarde. Il avait besoin d'être seul pour se soulager par des larmes de dépit et de désespoir. Après tant d'actions de grâces au Seigneur et à « notre mère Marie », le manque de parole de Sa Grandeur lui paraissait une banqueroute du ciel.

Son âme criait : *Eli, Eli, lamma sabâcthani*. Une voix qui ressemblait à celle de Troussillet ricanait en lui : « Incurable orphelin, ton désir créait ton père et ta mère, comme ton honnêteté fabriquait l'honnêteté de l'archevêque. » Il chassait, ou plutôt renfonçait la parole trop sacrilège et trop désespérante; mais elle rongea en lui, insecte inaperçu et qui continue sa besogne.

Il ne pouvait, en cette période, trouver diversion et consolation que dans le travail. Il abandonna les recherches médicales sur le mysticisme et l'hypnose. « Je n'en ai plus besoin. Je ne suis peut-être devenu que trop raisonnable. » Il se donna entier à la passionnante question de l'historicité de Jésus. Couramment et avec plaisir il lisait l'allemand. Il consacra ses matinées à étudier dans le texte les livres d'Arthur Drews. Il résumait tout et parfois traduisait intégralement une page. L'après-midi et le soir, il se livrait aux livres français. D'abord deux manuels de Guignebert, puis *le Mystère de Jésus*. Le style clair et vivant de Paul-Louis Couchoud le ravissait et il ne luttait pas avec une continuité suffisante contre la subtile persuasion qui en émane. Pour équilibrer cette poussée un peu forte, il se jeta avec ardeur dans le *Jésus de Nazareth* de Maurice Goguel. Celui-ci est un chrétien, un docte et minutieux professeur de théologie. Protestant,

il est vrai, mais qu'importe lorsqu'il s'agit du Christ ? Sourdoulaud l'aborda en pleine confiance, lui demanda de restaurer sa foi légèrement ébranlée.

La science de Maurice Goguel lui parut remarquablement sûre et il trouva dans son ouvrage de solides réponses à l'argumentation de Troussillet. Maurice Goguel explique de façon naturelle le silence de la littérature du premier siècle et comment, en dehors d'un petit cercle, Jésus put passer inaperçu. Mais, si les éclaircissements semblent acceptables au sujet d'un agitateur pacifique et d'allure humaine, ils deviendraient absurdes appliqués à l'émouvant thaumaturge des Evangiles. Le Jésus qui a pu vivre et mourir ignoré n'est point Celui dont une étoile annonce la naissance, qu'Hérode essaye de comprendre dans un massacre peu oubliable, que les anges lumineux proclament sur les collines; Celui qui fait voir les aveugles, marcher les boiteux, entendre les sourds; Celui que Jérusalem acclame et dont, quelques jours plus tard, tout un peuple allouvi exige le supplice; Celui qui réveille les morts, arrache à la tombe Lazare, cadavre déjà puant, ressuscite lui-même et monte au ciel; Celui qui multiplie les merveilles inoubliables au point que, à en croire le quatrième Evangile et le découragemnet de son mot de la fin, « si elles étaient écrites en détail, le monde ne pourrait contenir les livres qu'on en écrirait ». De tels gestes en tel nombre ne passent pas inaperçus des contemporains. Le Jésus qui échappe sagement à l'argument *e silentio* et glisse sans attirer l'attention n'est pas le Messie de l'Evangile. Et, en effet, tandis que l'obstination orthodoxe de Marie-Joseph conserve à la moindre péricope un

caractère sacré et historique, Maurice Goguel est souvent contraint de constater « la présence dans les récits évangéliques de thèmes empruntés au mythe ou au folk-lore », de signaler aux quatre Evangiles plus d'un « anachronisme manifeste », d'accorder que parfois « les rites ont influencé les récits », d'avouer en termes aussi respectueux qu'il le peut que le plus souvent « l'élément mythique et surnaturel paraît être intervenu non à l'origine de la tradition mais au cours de son développement littéraire ».

— J'ai la foi, répétait désespérément le jeune prêtre, j'ai la foi!

Mais, pour répondre aux incrédules, ne fallait-il pas se mettre un instant dans leur état d'esprit?

— Examinons ce que penserait, après étude sérieuse, un homme de bonne foi privé de la foi. En dehors de toute grâce, par des méthodes purement humaines, où l'exégèse conduirait-elle un homme arrivé à mon âge sans religion et cherchant sincèrement la vérité?

Il semblait à Marie-Joseph que le chercheur supposé admettrait un Jésus historique mais dont on sait peu de chose, dont on sait presque uniquement qu'il a été mis en croix sous Ponce Pilate. Les conclusions assez voisines de Guignebert, de Loisy, de Maurice Goguel paraissaient celles où, sans secours divin, conduit la raison.

— Equilibrons par beaucoup de prière des études dangereuses et indispensables.

Et Sourdoulaud remerciait Dieu avec effusion de lui avoir donné la foi, faveur gratuite, qui ne peut venir que de Lui non de la raison, dont même la raison éloignerait si on ne lui imposait pour guide l'amour.

CHAPITRE IX

L'abbé de Sourdoulaud et Lucien Troussillet se rencontraient souvent sur les estrades. Dès qu'un groupe désirait une controverse sur un sujet religieux, on pensait presque nécessairement à ces deux hommes.

Des discussions fréquentes entre champions sincères et courtois amènent d'ordinaire une sorte de rapprochement, une estime réciproque et jusqu'à une manière d'affection. Ici rien de tel. La courtoisie, même lorsqu'aucune brusquerie ne la faisait disparaître était trop superficielle; trop profonds et incurables, le mépris et la répulsion qu'éprouvaient l'une pour l'autre deux natures trop contraires, dirigées par deux intelligences également absolues et dogmatiques.

Leurs succès se compensaient. L'effet si différent produit par leurs deux manières était parfois sensiblement égal et les deux puissances contrastées se faisaient valoir mutuellement. Quand la question exigeait une logique serrée, Troussillet, malgré les magnifiques fuites lyriques de Sourdoulaud, paraissait l'étreindre et le terrasser. Si le sujet demandait poésie, sourire,

sentiment ou imagination, Troussillet faisait médiocre figure.

L'abbé fut particulièrement applaudi à une controverse sur *Union libre et mariage chrétien*.

Au retour, Suzanne, serrant terriblement le bras de Lucien et secouant une tête émue, répétait à chaque instant :

— Sublime, il a été sublime!

Le pauvre Troussillet se rongait le cœur. Il sentait que ses ricanements n'avaient guère réussi ce jour-là. Et la malencontreuse discussion avait nécessairement réveillé chez Suzanne cette ancienne manie de mariage oubliée, semblait-il, depuis un temps. Maintenant que la ridicule fantaisie revenait, combien durerait et quelles formes prendrait la persécution?

Ah! finissons-en! Accordons-lui ce dont elle a faim... Il se tourna vers elle avec son plus amoureux sourire.

— Tu sais, ma grande Suzy, tes désirs me torturent jusqu'à ce que je les aie satisfaits et on ira devant M. le maire, nous deux, quand tu voudras.

Mais elle lâcha son bras, s'écarta, brusque, comme d'un danger et d'un dégoût.

— Qui parle de ça? demanda-t-elle.

— Ma grande Suzy en parlait souvent autrefois.

— Autrefois n'est pas aujourd'hui.

Il dit, blessé :

— C'est une offre que je te fais; ce n'est pas une prière que je t'adresse.

— Offre ou prière vient trop tard.

Et ce fut entre eux, jusqu'au difficile sommeil, le silence.

Lucien n'osait pas hausser les épaules.

Mais il se répétait mentalement :

— On ne comprendra jamais rien à ces garces de femelles.

*
**

Le lendemain, le vieux vicaire Raoul Lelièvre, apercevant Sourdoulaud agenouillé dans l'église, vint à lui, frappa légèrement sur son épaule, lui fit signe de le suivre. Dans la sacristie déserte, il eut le geste qui exige le secret.

— Chut! chut! personne ne le sait et personne ne doit encore le savoir. Vous n'en parlerez à personne, n'est-ce pas?...

— Je n'en parlerai à personne, promet, souriant, le jeune prêtre.

— Je suis nommé curé de Nières.

— Mes félicitations, cher grand ami. Vous méritiez bien...

— Ne parlons pas de mon mérite. Le diable m'en parle assez. Parlons de vous. J'espère que vous n'allez pas négliger cette nouvelle occasion.

Sourdoulaud semblait perplexe et Lelièvre respectait son silence.

— Vous avez raison, dit enfin Sourdoulaud.

— Demandez une audience à Sa Grandeur. J'ai parlé de vous au Coadjuteur, qui m'a paru favorable. Mais, dans cinq ou six jours, dès que ma nomination sera publique, vous devinez que de brigues et d'intrigues... Agissez dès maintenant. Je vous autorise à dire à Sa Grandeur que je me suis permis de vous informer et que je vous ai conseillé, pour la seconde fois, de poser votre candidature.

Marie-Joseph remercia avec effusion. Pour un prêtre d'aujourd'hui, Lelièvre, il le sentait, venait de dépasser les limites du courage et de l'amitié.

CHAPITRE X

L'abbé est un peu agacé aujourd'hui. Deux semaines qu'il a demandé une audience. Nulle réponse. Et nombre de ses confrères — il le sent trop — se démènent dans l'ombre. Lui enlèveront-ils une seconde fois ce vicariat qu'on lui a promis et que, malgré ses efforts d'humilité, il se croit dû?...

Il se décide à écrire de nouveau. Difficile à faire, cette lettre-là. Enfin, on réussit, sur le ton le plus filialement soumis, à rappeler à Sa Grandeur sa promesse spontanée. Maintenant, on n'a plus qu'à attendre.

Marie-Joseph se reproche de n'avoir pas écrit il y a trois mois, lors de la première vacance. Avec plus de remords que de regret, il se blâme : « Par ma faute, j'ai accusé intérieurement Sa Grandeur. Au secret de mon cœur, j'ai eu la bassesse d'appeler manque de parole un oubli si naturel et dont ma négligence présomptueuse est seule responsable. »

C'est jour de confession pour l'abbé de Sourdoulaud. Il reste préoccupé, ne parvient pas à s'intéresser aux ridicules péchés des vieilles

dévotes. Parfois même, à se trop détourner de leur haleine incommodante, il cesse un instant de les entendre.

Mais voici qu'une bouffée de parfums le réjouit brusquement et une voix jeune dit :

— Mon père, je suis Mme Troussillet.

Parce que ce parfum l'a surpris d'un plaisir; parce que cette voix est, dans le chuchotis, émouvante comme un roucoulement de tourterelle; parce qu'il revoit, en un sourire aussitôt àprement fermé, la triomphale beauté blonde; parce que quelqu'un murmure en ses profondeurs : « Si tu avais le droit d'aimer une femme, voilà celle que tu aimerais », l'abbé s'irrite contre lui-même et contre la nouvelle pénitente. Brusque, il semonce :

— Je ne vous demande pas votre nom. Un nom n'est pas un péché.

Plus touchant de devenir douloureux, le roucoulis gémit longuement une plainte indistincte.

Puis la blessée se tait.

L'abbé ordonne :

— Dites la première partie du *Je confesse*.

La pénitente a un étrange petit rire chatouillé. Comment les mots jouent-ils dans son esprit instable?

— Je confesse, soupire-t-elle, que je ne sais pas le *Je confesse*. Je n'ai jamais su aucune prière et je viens pour la première fois à ce que vous appelez, je crois, le tribunal de la Pénitence. J'ai cédé brusquement à un désir que je combattais depuis quelques jours. Parce que je luttais contre lui et que la grâce de Dieu m'a jetée à vos pieds d'une poussée presque brutale, je ne me suis pas préparée. Je comprends maintenant que j'aurais dû chercher dans un livre.

Elle ajoute, vulgaire :

— Les livres de messe ne sont pas faits pour les chiens.

L'abbé est très étonné :

— C'est vraiment la première fois que vous vous confessez!... Etes-vous baptisée, au moins?

— Je suis baptisée.

— Et vous n'avez pas fait votre première communion?

— Pas encore, monsieur l'abbé.

— Appelez-moi : Mon Père.

— Quand ma mère est morte, j'avais cinq ans, mon Père, et mon père était franc-maçon.

A la rencontre, soudaine, des deux « mon père », elle a peine à ne point pouffer.

L'abbé croit nécessaire de conter la parabole de l'Enfant Prodigue. Mais elle l'interrompt :

— Je sais, mon Père. J'ai lu l'Évangile et j'aime beaucoup Jésus quoique, par malheur, il n'ait peut-être pas existé.

— Que dites-vous, ma fille? Comment conciliez-vous un tel doute et ce que vous faites en ce moment?

— Mon Père, je ne concilie pas. Et, je vous en supplie, ne me demandez jamais d'être logique. On m'a tellement persécutée avec la logique; on m'a donné une telle haine pour la logique.

Malgré lui, l'abbé sourit, un peu comme dans une vengeance.

— Mais, ma fille, avant que je reçoive vos aveux, le rituel exige que je vous fasse répéter ce *Confiteor* qui, affirmant « la bienheureuse Marie toujours vierge », serait absurde sans la croyance au fils de Marie.

— Je répéterai ce que vous voudrez, mon Père.

— Des lèvres. Mais le cœur n'y est pas.

— Ah! vous ne pouvez deviner combien le cœur y est! C'est l'esprit qui n'y est peut-être pas encore tout à fait. Mais mon cœur veut que vous dirigiez mon esprit comme ma conduite.

L'abbé se rappelle les recommandations de Pascal sur les pratiques vides qui plient l'esprit par la machine pliée et conduisent, yeux clos, à la foi. Pourquoi la méthode lui inspire-t-elle en cet instant une sorte de dégoût?

Pourtant il n'a pas le droit de refuser de l'appliquer. Il fait donc répéter, quelques mots après quelques mots : « Je confesse à Dieu le Père tout-puissant... »

Après ce préambule imposé par les rites :

— Maintenant, confessez, ma fille, ceux de vos péchés dont vous vous souviendrez spontanément. Quand vous ne trouverez plus rien par vous-même, je vous poserai des questions méthodiques : je vous interrogerai successivement sur chacun des commandements de Dieu, sur chacun des commandements de l'Eglise, sur chacun des péchés capitaux.

— Je vous répondrai en toute sincérité, mon Père.

— Faute d'une sincérité absolue, vous commettriez le plus grave de tous les péchés, un sacrilège. Si vous n'êtes pas décidée à tout avouer, retirez-vous sans commencer une confession incomplète et par conséquent criminelle.

— J'ai tant de confiance en vous, mon Père.

— C'est en Dieu seul, ma fille, qu'il faut mettre votre confiance.

— Dieu défend-il que j'aie confiance au meilleur de ses prêtres et que j'éprouve pour lui une grande affection?

— Peut-être, ma fille, eût-il été plus prudent

de vous adresser à une autre confesseur. Quelle est votre paroisse?

— Je n'en sais rien. Mais ce que je sais c'est que je me confesserai à M. l'abbé Marie-Joseph de Sourdoulaud ou à personne.

— Je ne dois être auprès de vous qu'un ministre, comme un autre, du Dieu de miséricorde.

— Je ne livre pas mon corps à soigner au premier médecin venu. Pourquoi voulez-vous que je méprise mon âme jusqu'à la confier au hasard à n'importe quel prêtre?

— Comparaison absurde, ma fille. La vertu du sacrement ne dépend en rien de la science ou même de la moralité du prêtre.

— Ça, c'est drôle.

— Tout est drôle, comme vous dites; tout est étonnant, merveilleux, surnaturel, dans notre sainte religion. Mais je n'ai pas la prétention de vous instruire au confessionnal. Commencez vos aveux.

— Excepté tuer, voler et tromper mon mari, j'ai commis, sans doute, à peu près tous les péchés. Mais il serait peut-être plus simple que je vous raconte ma vie.

— Non, non... Non, ma fille. Vous prendriez à parler de vous un plaisir profane. Je vous interroge. Mais, quand vous reviendrez, interrogez-vous d'abord vous-même selon la méthode que nous allons suivre. Cela s'appelle un examen de conscience et constitue la préparation indispensable à toute bonne confession.

L'interrogatoire alla d'abord plus rapidement qu'on ne le supposerait. A entendre ses réponses presque toutes négatives, Suzanne était un modèle. Il ne lui manquait que les vertus chrétiennes. Elle n'avait jamais fait à personne un tort

volontaire; elle était toute bonté et douceur; quoi qu'on lui en donnât souvent l'occasion, elle ne se mettait jamais en colère. Avait-elle menti? Oui, quelquefois, par charité, quand la vérité eût été blessante pour le prochain. Si le confesseur n'eût interrompu hâtivement certaines explications, elle eût confessé les fautes de Troussillet plus que les siennes. Vraiment, cette Pauline avait trop de vertus pour n'être pas chrétienne. Maintenant qu'elle ferait sa prière, irait à la messe, se régalerait le vendredi de truite ou de gibier d'eau, elle serait parfaite.

C'est l'idée qu'elle s'appliquait à donner d'elle. Mais voici que l'abbé la trouve affreusement coupable parce qu'elle vit avec un homme sans s'être mariée à l'église.

— A la mairie non plus, avoue-t-elle.

Elle regrette que le confessionnal soit obscur : la honte et la rougeur doivent la faire, en ce moment, si jolie.

— La mairie n'a aucune importance, déclare froidement le confesseur.

— Troussillet, si je le veux, m'épousera demain devant M. le maire. Mais, pour le sacrement, impossible d'y songer.

— Vous marier à la mairie avec l'intention d'éviter le sacrement rendrait votre péché plus abominable.

— Alors, mon Père, que dois-je faire?

— Quand vous désirerez vraiment vous réconcilier avec Dieu, quand vous voudrez qu'un prêtre puisse vous donner l'absolution, vous cesserez de vivre en état de concubinage.

— C'est facile à dire...

— Dieu exige quelquefois des choses difficiles.

Le plus souvent, d'ailleurs, ces choses sont devenues difficiles par notre faute.

— Votre Dieu, mon Père, me paraît ici exiger, tout simplement, plusieurs crimes.

— Repentez-vous, ma fille, de cette parole sacrilège et expliquez respectueusement ce que vous voulez dire.

— Ne trouveriez-vous donc pas criminel d'abandonner un homme qui m'aime, que mon départ jetterait au désespoir et peut-être au suicide?

— S'il vous aime tant que cela, il sera complaisant à votre désir.

— Complaisant jusqu'au mariage à la mairie, je vous l'ai dit déjà, demain, si je veux. Même, je n'ai qu'à manœuvrer pour, et c'est lui qui me le demandera. Mais vous le connaissez trop pour croire possible de le conduire à l'église.

— Si votre abandon peut le pousser au suicide, votre menace d'abandon le poussera à l'église. Même pour le pire sectaire, l'église reste moins odieuse que la mort.

— Vous me conseillez un joli chantage, monsieur l'abbé.

— Eh! madame, je ne vous conseille rien. Je vous dis les conditions en dehors desquelles tout prêtre vous refusera l'absolution.

— Supposons que je quitte Lucien et qu'il n'en arrive pas malheur de son côté, que je n'aie sur la conscience ni son suicide ni sa chute dans la folie, vous êtes-vous demandé, mon Père, ce que je deviendrais moi-même? Je n'ai ni métier ni ressources.

— Je n'ai pas à examiner cette question.

— Bravo, monsieur de Sourdoulaud! Délibé-

rément ou aveuglement, vous me recrutez pour la prostitution.

— Vous me faites frémir, madame. Pourtant ma religion et mon caractère ne me permettent point de parler autrement que...

— Avouez que votre religion et votre caractère ont quelque chose d'inhumain.

— De surhumain, madame.

— Surhumaine, la prostitution?...

Volontaire ou échappé, son ricanement sembla imité de celui de Troussillet. L'esprit inquiet, le cœur percé, l'abbé garda le silence, un instant. Puis :

— Je crois que le mieux, madame, est de cesser un dialogue qui, étant données vos dispositions, ne saurait aboutir.

Mais elle ne se releva point.

— Depuis quelques instants, dit-elle, vous m'appelez madame et je vous appelle monsieur. Malgré le lieu et les attitudes qu'il impose, nous ne sommes plus un confesseur et une pénitente; nous sommes un homme et une femme. Que cet homme interroge sa conscience d'homme non ses préjugés de chrétien et de prêtre et qu'il donne le conseil salutaire à la pauvre femme déchirée.

— Je ne puis accepter, madame, de telles distinctions. Penser et parler en oubliant que je suis prêtre serait un crime.

— Et me pousser à la prostitution n'est pas un crime! Et la mort de Lucien, si elle suivait vos conseils exécutés, ne serait pas un crime! Ah! Troussillet dit trop vrai : ni cœur ni raison, vous n'avez plus rien d'humain. Pour faire l'ange, selon le mot de votre Pascal, vous faites la bête. La plus sale et la plus féroce des bêtes. Pour rester prêtre dans toutes vos pensées et dans toutes

vos paroles, vous deviendriez froidement assassin et pourvoyeur de bordel.

Elle partit sur ce mot.

Cette pénitente avait été longue. Les autres s'étaient découragées. Ou peut-être le bedeau les avait averties qu'elles n'auraient plus le temps de se confesser. Ou la soupe à tremper les avait rappelées impérieusement. Plus personne dans l'église. Marie-Joseph, sorti du confessionnal, se jeta à genoux. Ses yeux débordaient de larmes; des sanglots contenus l'étouffaient; son esprit était un chaos de pensées qu'il chassait comme à grands coups de balai, qui s'obstinaient à revenir en un tournoiement fou.

Le bedeau s'approcha et, voix chuchotante :

— Je suis désolé, monsieur l'abbé, de vous déranger dans vos prières, mais, d'après la règle fixée par M. le curé, il y a un bon quart d'heure que j'aurais dû fermer l'église.

— Bien, mon ami. Excusez-moi pour ce retard. Il y a des moments où notre âme oublie l'heure.

— M. l'abbé de Sourdoulaud est un saint. C'est reconnu de tout le monde.

— Chut! mon ami. Ne disons pas de bêtises.

Les grands yeux étaient encore humides, mais les lèvres souriaient, aimables.

Ah! comme Marie-Joseph aurait eu besoin pourtant de l'atmosphère de l'église, de la longue immobilité agenouillée, de l'endormement d'âme que produit peu à peu l'alternance des prières et des méditations. Devoir marcher aggravait sa déroute intérieure. Il heurtait des hommes qui l'injuriaient, des filles qui l'invitaient à les suivre. Mais il ne voyait rien, n'entendait rien. A traverser la chaussée, il frôla deux autos.

— On reste chez soi quand on est soûl, cria le second chauffeur.

Cette fois, le malheureux prêtre entendit, se réveilla, réussit à marcher normalement.

— Hélas! songeait-il, je la retrouverai plus lourde et assommante chez moi, mon ivresse d'amertume.

Pourtant il avait hâte de rentrer, d'être dans une solitude fermée.

CHAPITRE XI

Chez lui, oubliant le repas du soir, l'abbé s'enferme à double tour. Sans lumière, il s'agenouille devant la croix rouge qui, dans le clair obscur, prend un singulier relief. Il la contemple fixement et il s'efforce de n'être qu'amour pour son Dieu.

Mais voici qu'il détourne la tête. Et, à demi-voix :

— J'ai renoncé pour toujours à ces équivoques procédés d'hypnose.

Il allume. Il trempe dans une eau abondante l'éponge qui sert à sa toilette et se met à nettoyer la glace. L'hypnose a-t-elle déjà commencé? Ses gestes ont quelque chose de somnambulique.

Le travail fini, il se laisse tomber assis sur son lit. Et il reste songeur. Lourde et douloureuse, sa tête lui semble encombrée de choses imprécises qui fuient et qui reviennent, qui montent et qui retombent.

— Je ferais mieux de dormir. Je suis écrasé de fatigue, abruti de rêves brumeux et mouvants.

Dans l'état singulier où il se trouve, mélange d'abattement et d'irritation, le sommeil ne serait-il pas encore plus difficile à obtenir que la veille lucide?

Cédant à une lassitude comme dégoûtée, il se déshabille et se couche.

Le contact froid des draps le réveille un peu et il s'adresse un reproche :

— Eh bien! et ta prière du soir?...

Quelqu'un dit en lui :

— Des réflexions sérieuses sur les problèmes que tu fuis vaudraient mieux qu'une prière.

Il fait taire ce quelqu'un et il récite les oraisons banales. Quand il a fini, il recommence. Pour couvrir les discordantes voix intérieures ou dans l'espoir que la monotonie amènera le sommeil?...

Ni sommeil ni veille. Un moment vient où la parole pieuse bafouille, s'éteint. Tout vouloir tombe et toute censure disparaît. Les images sont maîtresses de Marie-Joseph, et leurs caprices.

Ses yeux sont-ils fermés, sont-ils ouverts, clignent-ils? La glace nettoyée leur apparaît tantôt plus grande, tantôt plus petite que dans la réalité. Voici que sans cesser d'être un miroir, elle devient un accordéon; ses mouvements donnent à la fois éblouissement et musique. La croix rouge s'y recolle. Elle gémit de lugubres *Dies iræ* quand la glace-accordéon la froisse et la plie. Elle chante un *Magnificat* ou un *Te Deum* dès que le mouvement la développe comme une victoire.

La glace, maintenant, reste grande et déployée; la croix s'y est enfoncée, noyée et disparue dans un étrange lac vertical. Suzanne Troussillet s'y regarde : on la voit de dos directement, de face dans le miroir.

Elle se déshabille. Nue et belle, si adorablement belle. Elle étend les bras, devient une croix, puis une femme en croix, puis redevient simplement une femme qui approche d'un lit, va se

coucher auprès d'un homme. Et cet homme est tantôt Lucien, tantôt Marie-Joseph.

Des lambeaux d'idées se mêlent aux images. « Suzanne Troussillet? D'abord, elle ne s'appelle pas Troussillet, puisqu'elle n'est pas mariée. Comment s'appelle-t-elle?... Suzanne, Suzanne... Suzanne de Sourdoulaud. »

Des émotions physiques accompagnent images et vagues pensées. Les hallucinations ont amené le sommeil. Ce ne sont plus des visions hypnagogiques qui habitent l'abbé; c'est un rêve. Et le rêve devient érotique.

Les vieilles habitudes s'insurgent, appellent et secouent la volonté. L'abbé sent qu'il est dans un songe, dans un songe dangereux. « J'aime mieux m'éveiller! »

Cette formule est le coup de pied qui fait remonter le plongeur. Sourdoulaud s'éveille, en effet. Sans allumer, il se lève, se jette à genoux. Il prie, tout larmes et sanglots : « Seigneur, Seigneur, vous qui avez soutenu Pierre sur la pureté ouverte et bientôt mortelle du lac, soutenez, sur la fange enlisante, votre malheureux serviteur, Seigneur, Seigneur, telle est ma détresse que j'ai peur de voir en moi. Jamais pécheur n'a eu si grand besoin de toutes vos grâces. La force, Seigneur, envoyez-moi d'abord la force. La force avant la lumière! »

A genoux sur les dalles, il tremble de peur et de froid. Ses dents claquent. Il s'obstine à ne se point recoucher. Il accueille joyeusement le froid qui calme ses sens. Enfin les grelottements lui donnent quelque inquiétude. « Ça deviendrait un suicide. » Il se relève, fait quelques pas. Il hésite : se recoucher? se rhabiller? Il se rappelle saint Jérôme qui, paraît-il, matait les tentations

de la chair en se roulant dans la neige. S'y roulaient-il longtemps? Oui, sans doute, et, comme ses travaux étaient nécessaires à l'Eglise, Dieu ne permettait point qu'il tombât malade là où, sans protection spéciale, il serait mort. Et Sourdoulaud cède une fois de plus à la tentation d'orgueil. Il s'allonge sur les dalles. Il invoque le jugement de Dieu. « Seigneur, si je ne suis pas un serviteur inutile, vous protégerez ma vie et ce signe me donnera courage. Mais, si je dois succomber au siècle, laissez mourir votre serviteur avant qu'il soit tout à fait impur. » Il répétait en latin, avec une ardeur nouvelle, le finale du *Pater* : « Délivre-nous du mal. Ainsi soit-il. » Le mal dont il demandait à être délivré était ondoyant et divers : c'était tantôt Suzanne, tantôt la perte de la foi, tantôt la perte du respect des supérieurs. Le mal dont il demandait à être délivré, n'était-ce jamais la lourde, la douloureuse vie?

Un engourdissement très doux descendait sur Marie-Joseph, auquel succéderait bientôt le sommeil. Le sommeil de mort, peut-être. Mais les images revinrent, où Suzanne triomphait. Alors il se leva, craignant la mort qu'accompagneraient impureté et impénitence finale. Il dit, à voix haute : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. » Il rentra dans son lit. Longtemps, il lui fallut longtemps pour se réchauffer. Il ne s'endormit que sur le matin, tellement épuisé que nulle volonté ne pouvait se soulever en lui. Il subit passif les songes et les baisers. Il faisait grand jour lorsque, dans un réveil incertain, il porta sa main vers le bas de son ventre, y sentit, encore tiède, un liquide gluant. Il se leva, affolé. Et il se disait à lui-même, dents serrées :

— Salaud! Salaud! Misérable salaud!

CHAPITRE XII

Ecœuré, honteux, furieux contre lui-même, Sourdoulaud se précipita vers un établissement de bains, puis prit le tramway pour Nières. Il avait hâte de se purifier par la confession.

Il assista à la fin de la messe de Lelièvre et voulut l'entraîner dans le confessionnal. Mais le vieux curé :

— Mon enfant, je suis fier de votre fidélité et que vous veniez si loin chercher le confesseur que vous trouveriez sans peine à chaque cannelure de la Sainte-Colonne. Mais je suis aussi très heureux de vous voir. Mon absolution ne sera pas moins efficace au presbytère et mon vieux gros corps sera mieux au large dans un fauteuil. Avant la confession, vous me ferez le plaisir de partager mon chocolat. Après l'absolution, si vous le voulez bien, nous bavarderons en amis... N'auriez-vous pas besoin de l'ami plus que du confesseur?...

Le chocolat était, sans doute, excellent. Sourdoulaud se rappelle seulement combien il était chaud : à boire à l'étourdie, parmi ses graves préoccupations, il se brûla cruellement.

— Avez-vous suivi mon conseil et demandé une audience à Monseigneur?

— J'ai écrit en vous quittant. Mais je n'ai reçu

aucune réponse. De sorte que, hier, j'ai écrit une seconde fois.

Les rides de Lelièvre se composent en grimace mécontente et inquiète.

— Vous n'auriez pas mal fait, mon petit, de consulter votre vieil ami avant d'envoyer cette nouvelle lettre.

— Je crois que vous m'approuverez quand vous saurez. Puisque je n'obtiens pas l'audience demandée, c'est, je l'espère, qu'elle est inutile. En décembre dernier, Sa Grandeur, après m'avoir lavé un peu durement la tonsure, voulut bien me promettre lui-même le premier vicariat vacant. J'ai cru pouvoir lui rafraîchir humblement la mémoire.

Lelièvre a le sourire lumineux du mathématicien qui rencontre brusquement une solution difficile, longtemps cherchée en vain.

— Je comprends maintenant pourquoi vous jugiez inutile de solliciter le vicariat de Notre-Dame du Couchant... Mais vous ne m'aviez jamais parlé de cette promesse.

— Vous étiez toujours si pressé à la Sainte-Colonne.

— Mais en confession?...

— J'avais l'impression que vous ne m'écoutez pas.

— Je vous ai écouté les premières fois, et étudié, et guetté. Ensuite, mon Dieu... Vos péchés, mon enfant, sont ceux dont s'accusent les enfants de huit ans. Pendant que vous les chuchotez, malgré moi, une ritournelle m'abrutit. Je me répète mécaniquement : « J'ai mon Eliacin! Il a mon Eliacin!... »

— Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé? pleure presque Marie-Joseph.

Il ajoute, amer :

— Puisque vous aimez les graves aveux, ma confession d'aujourd'hui vous comblera.

Les deux bols sont vides depuis un instant. Le curé se lève joyeux en se frottant les mains.

— Allons entendre cette passionnante confession.

Mais il voit des larmes crever les yeux de son jeune ami.

— Voulez-vous bien ne pas pleurer ! Ignorez-vous encore que Dieu a un faible pour les grands pécheurs et me forcerez-vous à vous réciter cette parabole de l'Enfant Prodigue que sûrement vous répétez chaque semaine à plusieurs de vos pénitentes?...

Le curé Lelièvre était si cordial et si allègre que Sourdoulaud sourit parmi ses larmes.

Les deux hommes passèrent dans un vaste salon. Malgré ses dispositions ordinaires et son émotion d'aujourd'hui, le jeune mystique fut forcé de remarquer quel mélange de sévérité et de confort donnait à cette pièce son caractère. Des tableaux de sainteté ornaient les murs et une austère bibliothèque de chêne. Au milieu d'un guéridon, un vieux livre ouvert, un volume de Bossuet, *les Elévations sur les mystères*. Les fauteuils offraient au regard un cuir vert plutôt triste mais on les devinait élastiques et qui épousent voluptueusement la forme du corps. Lelièvre s'enfonça dans l'un d'eux, entre le guéridon et un prie-dieu sur lequel il fit s'agenouiller le pénitent. Ce prie-dieu est d'une douceur exquise. Marie-Joseph ne s'en aperçoit point qui, après la prière rituelle, commence en sanglotant :

— Il me semblait que j'aurais commis un crime en me l'avouant à moi-même, mais, à vous

le cacher, je ferais une confession sacrilège. Mon Père, mon Père, il y a des moments où je sens que Dieu m'abandonne et je tombe en je ne sais quel abîme où il n'y a plus la foi.

— Quel âge avez-vous, mon fils?

— Trente-cinq ans dans deux mois. Mais pourquoi cette question?

— A votre âge, peu de prêtres, mon fils, peuvent dire : « Il y a des moments où j'ai encore la foi. »

Sur le visage, soudain rouge, de Sourdoulaud, les larmes semblent séchées par une fournaise d'indignation.

— Alors, demande-t-il âprement, pourquoi restent-ils dans l'Eglise?

— M. de Sourdoulaud, voulez-vous quitter votre position incommode et vous asseoir dans ce fauteuil, là, de l'autre côté du guéridon? Délicieux à un vieux corps usé comme le mien, j'espère qu'il restera agréable à votre force et à votre jeunesse.

Marie-Joseph regarde son confesseur avec égarment et se demande s'il veille ou s'il est de nouveau plongé dans quelque rêve diabolique.

Mais le vieux curé, souriant doucement à son air étonné :

— Tout à l'heure, vous vous agenouillerez de nouveau et nous reprendrons la confession interrompue. Mais vous venez de poser un problème qui ne vous est pas personnel, pas encore personnel. Causons donc un instant comme deux bons amis. Sourdoulaud, je vous aime plus que vous ne croyez.

Le jeune prêtre proteste qu'il connaît bien et apprécie à sa valeur unique l'affection de Lelièvre. Et il obéit.

Le curé reprend :

— Avez-vous à faire aujourd'hui quelque chose d'urgent?

— Rien de particulièrement urgent.

— Alors, comme je soupçonne que nous avons beaucoup de choses, vraiment beaucoup de choses à nous dire, vous me ferez le grand plaisir de déjeuner avec moi.

En même temps, il appuyait sur un bouton.

Marie-Joseph, dans un geste inquiet et embarrassé :

— Je suis très touché, mais je ne sais...

— C'est la pénitence que je vous impose pour la première partie de votre confession. Et je ne pourrais plus écouter le pénitent rebelle qui repousserait sa pénitence.

C'est dit si joyeusement que Sourdoulaud, malgré ses inquiétudes, ne peut répondre que par un rire.

On frappe à la porte.

— Entrez... Marianne, M. de Sourdoulaud me fait l'honneur et le plaisir de déjeuner avec moi. Montrez tout votre talent et cherchez, à la cave, derrière les fagots.

La servante, avant de sortir, s'incline en baisant à demi les paupières et en ouvrant largement, dans son large visage, une large bouche riieuse.

— Elle aime à montrer ses talents, dit le curé, et vous lui faites presque autant de plaisir qu'à moi-même.

Il enchaîne :

— Il y a des questions que je ne saurais traiter sans boire un peu.

Sourdoulaud ne comprend pas. Le problème

pour lequel on a interrompu la confession ne sera-t-il donc examiné qu'au déjeuner?

Lelièvre se lève. Il jette négligemment Bosuet aux profondeurs d'un fauteuil lointain. D'une poche intérieure il sort une clé, ouvre la bibliothèque, écarte, tout en bas, deux in-folios renfrognés, tire de là derrière deux verres et une bouteille de porto à peine entamée.

Il pose le tout sur le guéridon débarrassé. Puis, mine amusée, il fait son geste le plus familier, met un doigt sur ses lèvres. Il dit, et ses rides semblent rayonner de malice :

— Symbole! Qu'il y ait toujours un secret dans l'âme et dans la maison du prêtre. Que, dans l'âme et dans la maison du prêtre, il y ait toujours, derrière la poussière théologique des vieux bouquins, un peu de liqueur généreuse flanquée d'un verre égoïste et d'un verre amical.

Les deux verres sont pleins. On les lève en les rapprochant; on les heurte presque; et on boit une gorgée. Lelièvre ferme à demi les yeux sur une volupté savamment goûtée. Sourdoulaud sent reculer à l'arrière-plan ses soucis qui vacillent.

— Je ne vous connaissais pas, monsieur le curé, avoue-t-il.

— Est-ce que je perds à être connu?... Bon! vous rougissez. Je répondrai donc pour vous. Le prêtre, l'animal qui vit du respect d'autrui et de paraître un peu dans une brume d'au-delà, y perd sans doute. Aussi je ne me fais pas connaître à beaucoup de gens. Pour ceux dont le cœur n'est pas, si j'ose dire, idiot, il me semble qu'à me faire connaître, l'homme gagne dix fois ce que perd le prêtre.

— L'homme?... le prêtre?...

— Vous avez l'air tout ébaubi. Est-ce la première fois que vous entendez cette nécessaire distinction ?

— C'est la seconde fois que je l'entends, du moins en la remarquant. Et dans des circonstances si différentes...

— Vous me raconterez tout à l'heure les circonstances qui accompagnèrent la première fois. Pour le moment, revenons à la question que vous me posiez. Vous vous étonniez et vous indigniez qu'un prêtre qui a perdu la foi puisse rester dans l'Eglise.

— Pensée et vie en contradiction à ce point...

— La vie vous a-t-elle souvent paru logique ? La pensée même ne reste pas logique sans quelque contrainte et quelques opérations chirurgicales. Mais la vie, à l'étage sévère et superficiel où se maintient désespérément agriffé votre jugement, est l'illogisme même. A des profondeurs dont vous êtes capable, mais où vos scrupules vous interdisent de pénétrer, la vie reprend une manière de logique souple bien délicate à observer, et bien amusante.

Sourdoulaud ne hausse pas trop les sourcils : il fait semblant de comprendre.

— Mon cher enfant, continue Lelièvre, ne portons jamais de jugements téméraires. N'accusons pas de contradiction, surtout de contradiction criminelle, ceux qui ne raisonnent pas et n'agissent pas comme nous. Savons-nous si leurs raisonnements et leurs actions ne sont pas plus méritoires que les nôtres ?

— Vous avez raison, monsieur le curé, d'une façon générale. Mais à condition que j'oublie la question particulière que vous sembliez vouloir traiter.

— Ne l'oubliez pas, au contraire, mon cher enfant. Tout ce qui arrive a une raison. Et même une raison suffisante. Si j'en crois ce Leibniz dont la *Monadologie* m'a tellement embêté quand je préparais mon bachot, mais que j'aime aujourd'hui, sans trop chercher à le connaître, parce que je crois savoir, et ça me suffit, qu'il était optimiste.

— Alors il n'y a plus de péchés, monsieur le curé?...

— Mais si, il y a des péchés. Il faut bien qu'il y en ait, puisque le juste a le devoir, pour ne point faire mentir l'Esprit-Saint, de pécher sept fois par jour.

— *Cum grano salis?*... interroge naïvement celui qui mérite bien, en effet, d'avoir nom Eliacin.

Lelièvre se contient pour ne pas hausser les épaules et incline son sourire.

— Puisque vous avez distingué tout à l'heure entre l'homme et le prêtre, reprend Sourdoulaud, ne dirons-nous pas que le prêtre qui ne croit plus est un misérable damné, mais l'homme qui enseigne ce qu'il ne croit plus a perdu tout sentiment d'honneur.

— Jugement téméraire, comme tout jugement général. Il n'y a que des espèces, dirait un avocat, et tout dépend des motifs du prêtre ou de l'homme.

— Quels motifs pourraient justifier?... Ah! je sais, on nous a rendus incapables de gagner normalement notre vie. Mais, pour ses convictions quelles qu'elles soient, depuis quand l'honnête homme n'affronte-t-il plus toutes les difficultés, la pire misère au besoin et même, s'il le faut, la mort?

— Vous dites, ami, la forme classique du martyre. Il en est, je crois, de plus difficiles et de plus méritoires.

— Je ne vois pas.

— Supposez un prêtre qui a perdu la foi mais qui aime l'Eglise comme certains athées, comme M. Charles Maurras, par exemple, l'aimait avant qu'un pape trop dur... Mais ne jugeons pas, même ceux qui oublient l'Evangile et qui jugent... Le prêtre dont je parle aime toujours l'utilité sociale de la religion. Elle apaise un peu les conflits si âpres dès aujourd'hui, si menaçants pour demain. En échange d'espérances que seule elle peut dispenser et qui ne paraissent point vaines à mon noble incrédule puisqu'elles améliorent le présent, le prêtre dont je parle obtient de quelques malheureux une résignation qui les soulage et qui purifie l'atmosphère; de quelques riches, un peu de charité.

— Si peu...

— C'est toujours ça... Au-dessus du prêtre de bonne volonté mais d'intelligence quelconque dont je viens de parler, ne mettrons-nous pas tels admirables esprits qui ont le sens scientifique et sociologique?... Sourdoulaud, avez-vous lu Durkheim?...

— C'est la première fois que j'ai connaissance de ce nom rébarbatif.

— Ainsi vous condamnez les gens avant même de songer à instruire les affaires.

— Je ne vois pas ce que ce Dur... Comment dites-vous déjà?

— Durkheim. Retenez-le, mon ami, ce nom rébarbatif, et étudiez l'œuvre. Elle vous apprendra, entre autres choses, que le sacré, c'est le social; que toutes les religions sont bonnes puis-

que la société est indispensable; que l'homme en serait encore à l'animalité s'il n'était doué du sens mystique; que la connaissance mystique, toujours fausse jusqu'au ridicule pour la naïveté de l'intelligence banalement critique et individuelle, est toujours vraie, puisque utile à la société, pour l'intelligence collective. A plusieurs de ceux qui ont perdu la foi ingénue — ce que vous appelez trop exclusivement la foi — Durkheim a peut-être enseigné une croyance plus désintéressée et plus profonde. Intérieurement ils traduisent notre théologie en sociologie, mais, pour le public, ils retraduisent leur sociologie en dogmes et en disciplines. Leur intelligence individuelle se révolte en vain; ils la domptent aussi durement que vous domptez certains de vos instincts. Plus que vous peut-être, ils échappent à l'ordre de la nature égoïste pour plonger entièrement dans l'ordre de la grâce et du bienfait. Ces pierres, mal à l'aise dans le mur, immolent les aises mêmes de leur pensée et les soulèvements de leur parole à la nécessité du mur et à sa solidité. Saluons-les très bas, ami. Ils sacrifient ce que vous sacrifiez et autre chose avec. Et ils ne placent pas leurs sacrifices à gros intérêts pour en acheter le paradis. Ces sublimes martyrs du pragmatisme...

— Ils ont, en effet, leur douloureux mérite. Mais vous n'ignorez pas, monsieur le curé, que le pragmatisme a été condamné.

— Eh! qu'est-ce qui, un jour ou l'autre, n'a pas été condamné? Votre Secret de la Salette, M. le Salettiste, n'est-il pas à l'index?... Seule la bonne femme qui routine son chapelet et n'a jamais réfléchi jusqu'à lui donner un sens à aucun article du *Credo* échappe aux anathèmes

successifs et contradictoires des infailibles, conciles ou papes. Tout ce qu'on peut nous demander, c'est de nous soumettre et de nous conformer dans nos paroles publiques. Vos pensées restent à vous, et les chuchotements dont vous vous soulagez dans le sein d'un ami. Mais attention et prudence! Les cafards sont nombreux chez nous et les vrais amis, rares partout, sont, dans le clergé, si exceptionnels... Sourdoulaud, vous avez la chance d'en avoir un; j'ai la joie de m'en créer un. N'en cherchons pas d'autres.

Autour de sa tête et de son vertige, le jeune prêtre sentait crouler l'univers. Combien, en effet, il lui était nécessaire d'appuyer sa faiblesse contre un ami. Son besoin n'était-il pas plus anxieux encore de soutenir son chancellement à une foi solide, de se livrer à une direction sûre et sévère?

Il affirma, voix qui tremble :

— Mais vous, monsieur le curé, vous croyez.

Lelièvre le regardait en souriant. Puis son geste familier mettait un doigt sur ses lèvres ambiguës. Et il disait :

— Chut! Ce n'est pas moi qui suis venu me confesser.

Mais il se lève. Cherche-t-il un prétexte pour tourner le dos et cacher un sourire élargi? Il va regarder à la fenêtre.

— Temps magnifique, constate-t-il. Libérons notre après-midi pour une jolie promenade le long de la Seine.

Il se rassied, montre le prie-dieu.

— Si vous voulez bien continuer votre confession... L'entr'acte est fini.

Rouge comme pucelle embrassée par surprise,

Sourdoulaud conte son rêve érotique et quelle pollution a écœuré son réveil.

— Voilà, dit le confesseur, un crime qui, multiplié par mille, ne coûterait pas une seconde de purgatoire. Quelle aberration vous fait vous accuser de vos rêves? La divine Providence vous aura envoyé celui-là pour rabattre un peu votre orgueil de pureté.

Sourdoulaud semble hésiter, il marmonne des paroles indistinctes, se tait quelques secondes rougissantes. Enfin il déclare :

— Je ne trouve plus rien sur ma conscience.

— Mon fils, vous m'avez révélé des douleurs, non point des fautes. Mais la douleur vaut presque la faute. Elle suffit à vous faire humain, et je vous en aime mieux.

Marie-Joseph répète, éberlué :

— La douleur vaut presque la faute?... Vous voulez dire, sans doute, le contraire. La faute vaut presque la douleur lorsqu'elle creuse un lit au prochain repentir. Alors on peut dire, du dehors ou de ce lointain avenir qui est une manière de dehors : *Felix culpa*. Mais la faute qu'on déclarerait heureuse avant d'en avoir tiré une sainteté nouvelle...

Lelièvre interrompt :

— Vous me prêtez, homme éloquent, des pensées dont l'éloquence me gêne. Mettons plutôt que je n'ai rien dit. Ce n'est pas ce qui sort des lèvres qui est dit; c'est ce qui est entendu par l'esprit.

Orateur, banalisateur. Sourdoulaud éprouve le besoin de murmurer, dans le latin de saint Jérôme : « La lettre tue, l'esprit vivifie. »

Le curé, pour en finir, lui donne l'absolution. Mais, quand il veut se lever, son pénitent le retient.

— Eh! mon père, vous oubliez...

— Quoi donc?

— Ma pénitence.

— Elle est déjà donnée. Déjeuner avec moi.

Ignorez-vous que les Espagnols du dix-septième siècle, pour inviter un ami, disaient en formule courante : « Faites-moi donc l'honneur de faire pénitence avec moi? » Mais votre seigneurie désire, homme scrupuleux, un supplément de peine...

Il feignit d'être embarrassé.

— Je cherche une punition à la mesure de vos crimes... Pas facile à trouver... Voyons. Vous êtes, je crois, grand buveur d'eau?

— En dehors du Saint Sacrifice, il est rare que je boive autre chose.

— Privé d'eau toute la journée.

Enfant trop chatouillé, Marie-Joseph ne peut retenir un rire léger. Puis :

— Merci du fond du cœur. Vous prenez un moyen aussi charmant que piquant pour rassurer ma conscience...

— Ça avait-il besoin d'être dit, incompressible orateur?

— Je voudrais pourtant une vraie pénitence.

— Vous insistez? Tant pis pour vous. Vous allez être servi. Je vous interdis, huit jours entiers, toute prière en dehors de celles qui sont d'obligation... Si ces huit jours créaient chez vous une habitude définitive, vous seriez peut-être sauvé.

L'austère pendule de marbre noir que surmonte une Vierge d'argent sonne douze coups.

— A table, dit vivement le curé. Les plats de Marianne n'attendent pas.

CHAPITRE XIII

Lelièvre espérait-il en avoir fini pour aujourd'hui avec les questions épineuses? Tout en récitant le *Benedicite*, ses yeux donnaient à son palais déjà humide les plus délicates et les plus paisibles promesses de jouissance. Or il est de ces heureux pour qui la promesse certaine d'un plaisir est une première volupté non négligeable. Un goinfre eût précipité la courte prière. Ce raffiné la détaillait lentement, visage qui rayonne.

Pendant que les deux prêtres s'asseoient, le curé promulgue :

— Secondons l'action de la Providence. Bénissons, comme nous avons demandé à Dieu de les bénir, ses dons adorables. Ne lui faisons pas l'injure d'en jouir médiocrement. Mieux que par les *Grâces* prononcées à la fin du repas, le Seigneur se sent remercié par l'innocente volupté prise au repas.

La table était chargée de hors-d'œuvre exquis.

Raoul Lelièvre dit encore, en remplissant l'assiette de Sourdoulaud, puis sa propre assiette :

— Ne soyons pas ingrats. Honorons les œuvres du Seigneur. Honorons-les par un usage large et charmé.

Marie-Joseph souriait de plus en plus librement. Pourtant il objecta :

— Je doute que le foie gras soit une création de Dieu.

Mais Lelièvre, bouche joyeusement pleine :

— C'est, du moins, une invention divine. Vous ne méprisez pas tel dogme que le Saint-Esprit a défini tardivement et indirectement par l'organe d'un concile ou d'un pape. Anathème aussi l'homme qui dédaigne les illuminations envoyées par le Ciel aux cuisiniers, les sauces paradisiaques qu'il leur inspire et le génie qu'il leur donne.

Sourdoulaud riait franchement.

— Le génie culinaire, continuait le curé, n'est-il pas le plus noble et le plus consolant entre ceux qui fleurissent cette vallée de larmes? Un Pascal purgé de tout jansénisme et de toute hérésie constaterait joyeusement que le grand art de la cuisine appartient ensemble à l'ordre de l'intelligence et à l'ordre de la charité. Il suppose l'amour de l'œuvre — amour singulièrement méritoire puisque l'œuvre sera éphémère — et quelle délicate tendresse envers ce prochain qui détruira l'œuvre d'autant mieux qu'il l'appréciera davantage. Chrétiennement, le cuisinier est supérieur au poète. Il évite l'orgueil d'élever un monument plus durable que l'airain et d'exiger l'admiration des siècles. Il ne veut que réjouir un instant quelques-uns de ses frères, les rendre heureux et bons (qui donc serait méchant au sortir d'un repas agréable?) et les mettre, en somme, en état de grâce.

Sourdoulaud riait, esprit amusé et cœur débordant. Pourtant, malgré la coutume si admirablement sacerdotale de mêler la religion à toutes les

plaisanteries, de renouveler, si l'on ose dire, en détail la messe de l'âne et de se payer en petite monnaie la fête des fous, il se renfrogna quand Lelièvre chuchota :

— Entre tous les hommes, le cuisinier est le plus digne de répéter, tandis que nous mangeons : « Ceci est mon corps. »

Le curé aperçut quel nuage commençait à obscurcir la belle tête de son hôte.

Il ouvrit donc une parenthèse :

— Pour des yeux qui regardent assez profond et des esprits assez pieusement émus, tout devient symbole. Je ne veux priver de mes hommages nul élément de l'eucharistie universelle. C'est un des points par où je rejoins le mysticisme franciscain.

L'idée du gros et gras Raoul Lelièvre mystique, et franciscain, et mendiant un croûton parmi des éloges à sa dame Pauvreté, des sourires à sa sœur l'eau, des prédications à ses frères les oiseaux, des traités de paix avec ses frères les loups, parut si comique à Sourdoulaud que, cette fois, son rire éclata.

Lelièvre se dilata aussi. Sa large gaité secouait drôlement triple menton et ventripotence. Dès que la cachinnation ne fit plus trembler sa main, il prit la bouteille de vieux chablis (clos de Vaudésir), remplit deux verres dont l'un, celui de Sourdoulaud, n'était encore vide qu'à demi.

Marianne apportait le poisson : une magnifique sole couverte, par moitiés, d'une épaisse sauce blanche, d'une épaisse sauce rouge.

Tout en servant son hôte, Lelièvre l'instruisait :

— Voici une invention vraiment digne d'un prince de l'Eglise et d'un homme de génie. Aussi

la légende respectueuse ou la véridique histoire l'attribue au cardinal de Richelieu.

Et, après une première bouchée :

— Quelles délices ! Savourez-moi ça religieusement. Il faut que vous puissiez en toute sincérité féliciter Marianne quand elle reparaitra. Votre silence ou même des louanges modérées contristeraient cette artiste. Connaissez-vous péché plus grave que de contrister le cœur des humbles ?

Après la seconde bouchée et tout en buvant un verre de Vaudésir :

— Il ne sera pas exagéré que vous parliez à Marianne de son génie.

Presque aussi étonné que rieur, Sourdoulaud regarda Lelièvre qui expliquait :

— Rien ne demande des soins plus minutieux et plus patients que la bonne cuisine ; et n'est-il pas écrit : « Le génie est une longue patience » ?

Cette fois encore le rire de Marie-Joseph éclata. Même il entra dans le jeu.

— La référence, exigea-t-il. Quel évangile, quel chapitre, quel verset ?

— Vous chercherez, mon ami, dans les œuvres complètes de mon compatriote le révérend père Georges-Louis Leclerc Bouffon de Montbard.

Quand la servante reparut, Sourdoulaud la complimenta :

— Je salue en vous, Marianne, l'ange de la cuisine. Jamais je n'ai mangé meilleur poisson dans sauce plus délicate.

Elle rougit de joie. Et, avec une liberté qu'elle devait à son mérite autant qu'à la bienveillance de son maître :

— Je dois rapporter toute ma gloire à mon admirable professeur, M. le curé Lelièvre.

Mais le curé, avec la plus rieuse gravité.

— Toute gloire, Marianne, doit être rapportée à Dieu.

Et, citant un autre de ses compatriotes, plus solennel encore et guindé que celui qu'il nommait le Bouffon de Montbard :

— ...Celui à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance.

Le repas continua, toujours aussi exquis, parmi des propos toujours plus gais.

A l'entremets — la plus réussie des « îles flottantes », — Lelièvre dit, et il espérait rendre son hôte tout à fait heureux :

— Si je venais à l'oublier, rappelez-moi, au moment de la séparation, que j'ai des messes, des tas de messes, à vous passer.

Le calcul du curé se trouva presque mauvais. Sourdoulaud sourit, mais de naïve malice et qui triomphe.

— Un prêtre qui ne croirait plus — dit-il — ne s'inquiéterait pas des messes qu'on lui confierait. Célébrées ou non, quelle importance cela peut-il avoir dès que?...

Le sourire de Lelièvre devint presque grave.

— Sourdoulaud, pourquoi ne voulez-vous pas qu'un prêtre soit un honnête homme?

— Celui qui n'a plus la foi aux vertus du sacrifice...

— J'entends. Il ne ferait aucun tort au client, pensez-vous, en négligeant de remplir ou de faire remplir ce qui n'est à ses yeux que la plus vaine et peut-être la plus ridicule des formalités?

— C'est bien cela.

— Mais pourquoi imaginez-vous qu'il volera ses confrères?

Il y eut un silence. Puis Sourdoulaud :

— Vous êtes, mon cher curé, la générosité même. Parmi tous ceux que je connais, vous seul ne retenez aucune commission sur les messes que vous cédez.

— C'est que, Sourdoulaud, la perte de la foi me paraîtrait moins grave que la perte de la délicatesse.

Et, remplissant de nouveau l'assiette de son jeune ami :

— Ainsi, à la rigueur, j'aimerais mieux me priver de rôti que d'entremets.

Les propos redevinrent légers; les palais, heureux; les bouches, rieuses.

Le café et les liqueurs, pris dans le salon, animèrent encore la conversation.

— Maintenant — dit Lelièvre, — une jolie promenade sur les bords de la Seine me semble indiquée.

Trop troublé dans ses habitudes, le buveur d'eau se levait péniblement. Le curé le regarda, indulgent et amusé.

— Rasseyez-vous, mon ami. Vous n'êtes pas accoutumé aux bonnes choses et le grand air, en ce moment, risquerait de vous griser.

Sourdoulaud, soulagé, se laisse retomber dans le confortable fauteuil. Il veut parler : sa langue s'embarrasse dans sa bouche fiévreuse.

Lelièvre sonne, demande les journaux. Il passe *La Croix* à son confrère devant qui les lettres se mêlent, dansantes comme les poussières, là, dans ce rais de soleil. Lui-même parcourt *L'Echo de Paris*, puis lit, dans *Les Etudes*, un article sur *Les conversions d'hommes de lettres*.

Par instants, son sourire devient étrange, lèvres rapprochées, pommettes relevées, rides creusées, et il a comme un léger pouffement du nez.

Un petit bruit voltigeant. Sourdoulaud, dont la tête balance, laisse tomber *La Croix*. Sans bruit, Lelièvre la ramasse et, pour que le dormeur ait à son réveil une contenance, la pose doucement sur les genoux dont le poids écarté élargit la soutane.

L'article des *Etudes* fini, Lelièvre hausse trois fois les épaules. Les gens de lettres qui y sont vantés lui paraissent s'être vendus, non éclairés. Aucun d'eux n'est revenu à la Religion par le seul chemin qui semblerait naturel au curé de Nières, le chemin de la Sociologie. Et les raisons qu'ils donnent tous de leur retour au bercaïl sont bêtes à faire pleurer les anges, s'il y a des anges, à faire rire les hommes, s'il y avait des hommes. S'il ne craignait de réveiller son ami, Lelièvre jetterait dans un coin, pour qu'il soit balayé demain par Marianne, le numéro de revue qui contient le lamentable et ridicule article. Mais le sommeil doit être si bon à ce pauvre Marie-Joseph. Pas de bruit! Les *Etudes* prennent légèrement la place que Bossuet écrivait ce matin. Et le curé, debout devant la bibliothèque, regarde un instant son rayon de sociologie. Il sourit à plusieurs titres, ouvre enfin précautionneusement, tire deux volumes de Durkheim et un numéro du *Bulletin de la Société de Philosophie*.

Le jour baisse. Avant de se rasseoir, le curé tourne le commutateur électrique. A une page marquée d'un signet, il ouvre *La Division du travail Social*. Il ne lit qu'une phrase, puis les yeux mi-clos, la répète avec gourmandise : « La cons-

science est un mauvais juge de ce qui se passe au fond de l'être, parce qu'elle n'y pénètre pas. » Longuement il songe que c'est à notre âme que nous devons obéir; et notre âme, reflet de représentations collectives, supérieures et étrangères à toutes les consciences individuelles, a peu de chose de personnel. De cette vérité, qui lui paraît la plus sûre et la plus importante entre toutes les vérités, Lelièvre essaye quelques expressions rapprochées. Aucune des formules qu'il trouve ne le satisfait. Il cherche donc dans le *Bulletin* une phrase qu'il sait par cœur mais qu'il préfère relire à mi-voix, boire ensemble, comme dit ce gourmet, avec les yeux et avec le gosier. Dix fois il se donne la double volupté; dix fois il répète, voix et regard d'amour : « L'âme, c'est la conscience collective incarnée dans l'individu et qui, par là, s'oppose au corps, base de notre individualité. »

Maintenant, peut-être au hasard, peut-être dirigé par ses habitudes, il feuillette *Les formes élémentaires de la Vie Religieuse*. La trop longue séance de lecture commence à l'ensommeiller. Aux paroles abstraites que ses yeux cueillent çà et là se mêlent des images et presque des rêves. Parfois de petits problèmes particuliers envahissent la méditation vague. Tout à l'heure, se dit le curé sociologue, j'avais tort dans l'absolu, raison pour initier discrètement mon ignorant ami, quand j'opposais à l'ordre naturel l'ordre social ou de la grâce. Et il ricane presque : Comment pourrait-il exister dans la nature quelque chose qui ne serait pas naturel? C'est qu'il vient de lire : « S'il semble à d'assez nombreux esprits que l'on ne puisse attribuer une origine sociale aux catégories sans leur reti-

rer, du même coup, toute valeur spéculative, c'est que la société passe encore trop fréquemment pour n'être pas une chose naturelle. D'où l'on conclut que les représentations qui l'expriment n'expriment rien de la nature. » Et c'est qu'il va lire, puis répéter pieusement : « Le règne social est un règne naturel qui ne diffère des autres que par sa complexité plus grande. » Il tourne et retourne quatre ou cinq pages en un voyage capricieux qui souvent revient sur ses pas; tantôt il lit une ligne, tantôt médite ou songe. Il se répète, mêlant du Lelièvre et du Durkheim que, si les catégories de la pensée en général et les idées religieuses en particulier, « jouent le rôle de symboles, c'est de symboles bien fondés. » Car « les relations fondamentales qui existent entre les choses » se dégagent d'abord dans le monde social; mais elles n'en doivent pas moins « se retrouver ailleurs. » De combien de façons — et quelques-unes confinent aux naïves images de la foi du charbonnier, — le subtil Lelièvre, puérilisé de demi-sommeil, se représente cet « ailleurs » !

Sourdoulaud se réveille. Il se lève, lent, grinçant, machinal. Lelièvre souriant porte son livre devant ses yeux. Marie-Joseph se rend compte du lieu où il est, croit se rendre compte de ce qui est arrivé. Il a dormi quelques minutes. Heureusement son vieil ami, tout entier à une lecture passionnante, n'a pu s'en apercevoir. Heureusement aussi, en se levant, sans savoir ce qu'il faisait, il a, d'un réflexe prudent, pris le journal qui menaçait de tomber.

La pendule surmontée d'une vierge commence à sonner. Sourdoulaud regarde en même temps qu'il écoute. Alors seulement il remarque que

ce n'est plus le jour qui l'éclaire mais l'électricité; et la sonnerie confirme les témoignages de ses yeux, dit qu'il est cinq heures.

Lelièvre, jugeant que son ami a repris complètement ses esprits, pose le livre sur le guéridon et regarde Marie-Joseph avec un bon sourire.

— Mon Dieu — dit l'autre, qui croit toujours n'avoir dormi que quelques minutes — comme nous sommes restés longtemps à table! Comme il est tard! Et moi qui avais encore tant de choses à vous dire!

— Dites, très cher. Il n'est jamais ni tôt ni tard pour l'amitié.

Sourdoulaud explique qu'une pénitente a avoué vivre en état de concubinage. Mais, au lieu de continuer son récit, il demande :

— Qu'auriez-vous fait à ma place?

— Je ne comprends pas, ami, que vous posiez une question aussi élémentaire et pour laquelle il n'existe pas deux solutions. Je sais ce que vous avez fait comme vous savez ce que j'aurais fait.

— Dites tout de même, je vous en prie.

— Vous avez été obligé de refuser l'absolution jusqu'à ce qu'on renonce à l'état continuel de péché.

— Refusait-on l'absolution à Louis XIV et à la Montespan?

— Je suppose que vous ne manifestez pas à une pénitente quelconque les prudentes indulgences que l'Eglise réserve aux grands de ce monde.

— J'ai fait mon devoir de prêtre. Mais on m'a rappelé durement à mon devoir d'homme.

— Ah!... Et voilà la première fois que cette distinction vous a frappé?...

Sourdoulaud fait, de la tête, un signe affirmatif.

— Comment, d'après la dame, votre devoir d'homme s'oppose-t-il à votre devoir de prêtre?

— Abandonner son amant, ce serait, prétend-elle, le jeter au désespoir et peut-être au suicide.

— L'imagination féminine s'exagère quelquefois l'amour des hommes... Mais, si cette dame inquiète croit sérieusement ce qu'elle dit, il lui appartient de sacrifier au devoir humain ses préjugés de chrétienne.

— Pouvais-je le lui conseiller?

— Pas directement. On ne commet jamais de telles imprudences. Mais le refus d'absoudre n'impose-t-il pas le choix et ne donne-t-il pas le conseil?

— En outre, la malheureuse n'a ni ressources personnelles ni métier, et elle m'a accusé de la pousser à la prostitution.

— Vous n'avez pas poussé bien fort, je suppose?

— Je ne sais plus trop comment j'ai parlé. Mais, parce que j'étais embarrassé, j'ai, sans doute, été dur.

Un silence. Puis un petit rire de Lelièvre. Enfin il remarque :

— Et saint Paul prétend que la piété est utile à tout!

— J'ai peur — dit lentement Sourdoulaud — que notre sainte Religion ne résolve pas tous les problèmes moraux.

Le silence, cette fois, fut long. Et ce fut Sourdoulaud qui le rompit.

— Peut-être notre sainte Religion s'est trop

éloignée de l'esprit de l'Évangile. Jésus ne conseille pas à la Samaritaine d'abandonner ce sixième mari qui « n'est pas son mari ».

— Ah! si vous en êtes à opposer l'Évangile à la religion d'aujourd'hui...

— C'est une pensée qui m'a brusquement ébloui et submergé. Et vous êtes l'ami devant qui je ne refoule aucune de mes pensées.

Lelièvre se lève, vient embrasser Marie-Joseph avec effusion. Les deux hommes restent longtemps silencieux. D'abord des émotions heureuses peuplent leur silence. Puis chacun d'eux pense de son côté.

Le jeune mystique songe au pape recevant, à la Pentecôte de 1925, sept cent cinquante mille lires pour les honoraires d'une seule messe. Et les catholiques italiens craignant sans doute de l'avoir rendu simoniaque à trop bon marché, lui versent le lendemain un léger supplément de deux cent cinquante mille lires. Ce souvenir creuse et étale son puant, son enlizeur marécage au pied de la montagne que dressent, pureté et vertige, les instructions de Jésus aux apôtres : « Vous l'avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement. Ne prenez ni or ni argent ni monnaie dans vos ceintures. »

Mais la méditation se tourne vers un autre objet. Et elle fait parler ou plutôt chuchoter le prêtre déchiré :

— Ami très cher, vous me disiez ce matin quelles raisons noblement humaines conservent à l'Église tel serviteur qui ne croit plus. La malheureuse dont nous parlions tout à l'heure n'est-elle pas retenue dans le péché par des chaînes aussi nobles et des liens aussi humains?

Lelièvre répond par un sourire d'acquiesce-

ment. Mais le trouble de Marie-Joseph, farouche maintenant, recule même devant l'indulgent et profond ami. Un silence se ferme, lourde porte, sur le honteux vacarme intérieur. Le jeune prêtre se demande si demain il ne ressemblera pas à Suzanne. Ne restera-t-il pas dans l'Eglise pour s'éviter, avec la faim, mauvaise conseillère, les crimes ou les bassesses qu'elle conseillerait? Ne restera-t-il pas dans l'Eglise pour épargner à d'autres le mauvais conseil du scandale? Oui, lui aussi acceptera, il le craint, il l'espère, un mal humiliant et écrasant pour éviter l'abîme où parfois le commandement aveugle pousse l'hémiplégique austérité. Qu'est-ce que Jésus dirait au Samaritain que peut-être deviendra Marie-Joseph? L'inviterait-il à quitter l'Epouse qui ne serait plus l'Epouse?

Il se lève pour remercier et prendre congé.

Lelièvre met une main sur l'épaule du jeune prêtre aimé et recommande :

— Soyez prudent, mon enfant... Mon fils, sois prudent.

Même il précise la plus indispensable des prudences :

— Quoique Nières soit un peu loin, ne change pas de confesseur.

Sursaut de Sourdoulaud :

— Vous dites?... Vous ne croyez pas que le pire même des prêtres respecte le secret de ?...

— Je n'accuse personne.

— Mais vous soupçonnez tout le monde.

Le curé, dans un sourire amer, on ne sait, ou indulgent :

— Pas tout à fait tout le monde.

Sourdoulaud secoue une tête sur laquelle s'entassent trop de fardeaux.

— J'ai bien assez — dit-il — des questions qui s'imposent. Pourquoi soulever celle-là? Certes je ne songerai jamais à remplacer Raoul Lelièvre dans mon cœur ou dans mes aveux.

Les deux hommes s'étreignent longuement. Des pleurs, non sans douceur, coulent des yeux du plus jeune.

Pourtant, dès qu'il est seul, ses larmes et sa pensée deviennent débordement d'amertume. Et secouant son buste puissant, il s'objurguait :

— Pensons à autre chose! Pensons à autre chose!

CHAPITRE XIV

A peine installé dans le confessionnal, l'abbé de Sourdoulaud sentit le parfum qui, l'autre jour, l'avait brusquement grisé. Et la voix émouvante se faisait entendre, qui récitait spontanément le « Je confesse ». Puis, méthodique, on disait des fautes minuscules contre les premiers commandements. Inquiétude faite de sentiments emmêlés et inanalysables, le prêtre guettait certain détroit des tempêtes.

Mais Suzanne, très simplement et nettement :

— Depuis ma première confession, je n'ai plus péché contre la chasteté.

— Vous ne vivez plus avec... cet homme?

— Je vis toujours avec lui, mais je ne lui accorde plus rien.

— Situation bien dangereuse.

Suzanne donna au mot « dangereuse » une signification différente de celle que lui attribuait le confesseur. Une signification humaine, trop humaine.

— Oui — reconnut-elle, — il m'a déjà menacée plusieurs fois tantôt de me tuer, tantôt de se tuer.

A dire la chose terrible, la voix restait calme et égale.

Sourdoulaud ne répond rien. Sa tête tourne dans un vertige :

— J'ai poussé cette femme vers la mort. Comment la sauver?...

Comme une bure de sœur converse, la voix de Suzanne revêt le plus humble des accents :

— J'ai trouvé le moyen — dit-elle — d'échapper à cette situation qui ne saurait durer. Prenez-moi pour votre servante.

Le prêtre est touché de tant de vertu; plus touché peut-être, sans le savoir, de tant d'amour. Il ne peut que refuser, mais l'intonation est tendre :

— Deux fois impossible, ma fille. Vous n'avez pas l'âge canonique et ma pauvreté ne me permet pas de me faire servir.

— Pauvre, vous si éloquent, si beau et si noble! Ah! Dieu n'est pas juste, ni ceux qui, dans votre Eglise, le représentent.

Sourdoulaud exige qu'on se repente du blasphème. Mais il a eu un sursaut et presque une hésitation. Pas seulement sous la caresse de flatterie. Pour des raisons douloureuses et désintéressées, depuis la révélation des périls courus par la jeune femme, « Dieu n'est pas juste » était le cri de ses profondeurs, le cri auquel on ne permet pas de monter jusqu'à la conscience et qui vous horrifie si une voix fraternellement révélatrice vous impose, écho multiplicateur, de l'entendre.

La confession continua, anodine jusqu'au vide. Cette femme héroïque unissait maintenant toutes les vertus chrétiennes à toutes les noblesses humaines. L'abbé avait aux yeux des larmes

d'admiration pendant qu'il absolvait et qu'il imposait pour pénitence, comme à une petite fille, une dizaine de chapelet.

*
**

La semaine suivante, Suzanne ne vint pas. Sourdoulaud acheta, contre ses habitudes, un journal du soir. Il cherchait, et sa main tremblante froissait la feuille, si quelque crime... Chaque matin, il étudiait fébrile deux ou trois journaux parmi les plus ennuyeux, ceux dits de grande information. Il fouillait anxieux dans la banalité des faits-divers et autres renseignements de police. Il s'isolait farouchement. Quand on lui parlait, il sursautait, n'entendait pas le sens de ce qu'on lui disait, croyait tardivement comprendre, répondait de travers. Il avait des distractions en lisant son bréviaire et même en offrant le saint sacrifice.

Elle revint. Elle se hâta, sitôt expédiée la première partie du *confiteor*, d'expliquer, d'excuser, en quelque sorte, son absence.

Elle avait été très occupée, parce qu'elle avait quitté Troussillet. Elle vivait au jour le jour, pauvrement et péniblement, en faisant des adresses pour une agence.

La confession n'était pas tout entière mensonge. Suzanne avait réellement fui la « situation dangereuse ». Le dernier jour du mois, bien entendu, et en emportant les quinze cents balles.

Et il est vrai qu'elle était allée à une agence de copies. Afin de pouvoir parler avec compétence de cette besogne, de ce qu'elle rapporte, des ennuis particuliers qu'on y éprouve. Elle avait bavardé avec de vraies travailleuses. Elle

avait emporté mille enveloppes sur quoi inscrire des adresses. Elle avait poussé courage et conscience jusqu'à en remplir, sa montre sous les yeux, cinquante bien comptées. Puis elle s'était livrée à de savants calculs. A travailler dix heures par jour, elle gagnerait de six à sept francs, presque la moitié de ce que lui prenait son logeur.

Le lendemain, en grande toilette, elle avait rapporté la besogne faite et la besogne dédaignée. Le directeur de l'agence avait commencé des reproches véhéments. Elle avait interrompu :

— Si tu as du temps à perdre, moi, je n'en ai pas, du moins avec les voleurs aussi moches que toi.

Elle lui avait jeté le paquet à la figure :

— Dis pas merci pour le cadeau ; ça vaut pas la peine.

Le soir même, elle levait un riche étranger dans une boîte de Montmartre.

CHAPITRE XV

A de nombreuses distributions postales, il n'arrivait rien pour les autres locataires de l'escalier B. Comme M. Troussillet passait devant la loge quatre fois par jour à des heures régulières, la concierge était alors indulgente à ses vieilles jambes. Un jour qu'elle guettait la descente du comptable, elle lui remit une lettre de Puteaux, signée d'un nom inconnu, René Loubé, et qui débutait ainsi :

« Cher camarade et admirable maître,

« Le camarade Marcel Piron, secrétaire du groupe *Fructidor*, m'a refusé votre adresse, mais il a bien voulu se charger de vous faire parvenir la présente.

« Vous êtes l'homme auquel ma libération intellectuelle doit le plus et l'orateur pour lequel j'éprouve le plus d'enthousiasme. »

Après de longs éloges, le correspondant se déclarait heureux de pouvoir aujourd'hui manifester sa reconnaissance et son admiration.

« Je viens d'hériter environ cinq cents vieux

volumes de philosophie. Je n'ouvrirai certainement jamais aucun de ces livres trop difficiles pour moi. Comme j'ai des revenus suffisants pour mes goûts modestes, il me répugnerait de vendre cette petite bibliothèque spéciale. Faites-moi donc une grande joie en me permettant de vous l'offrir. Outre les raisons personnelles qui dictent mon choix, j'alléguerai, aussi propre à vous toucher, une raison de justice et de logique : les livres ne doivent-ils pas aller à qui peut en faire le meilleur usage?... »

Par ces lignes et les deux pages de compliments qui les suivaient, Troussillet fut merveilleusement flatté dans sa vanité.

Tout en se rendant à ses besognes, il songeait à l'offre qui lui était faite. Impossible de l'accepter. Cette bibliothèque avait une grande valeur marchande et il ne pouvait rien donner pour remercier d'un présent écrasant. Il refuserait donc. Et il se priverait de faire connaître à Suzanne la belle lettre enthousiaste. Suzanne, il le savait, déciderait, en ancienne courtisane :

*Janvier ou décembre,
Tout est bon à prendre
Qui est bon à vendre.*

Troussillet répondit le jour même. Il était infiniment touché, mais...

« Excusez-moi, cher camarade, si je ne puis accepter une offre vraiment trop généreuse. Je suis logé si à l'étroit que tant de livres me délogeraient. En outre, l'idée que je possède des ouvrages que je n'ai pas lus et que je n'ai pas l'intention de lire me rendrait malheureux,

malade, comme le plus grossier des illogismes. Or, je mépriserais trop celui qui perdrait son temps à étudier ces vieilles billevesées métaphysiques : le plus souvent, je le crains, elles n'ont même pas le mérite d'être exposées avec un minimum d'apparence logique.

« J'aimerais pourtant, cher camarade, en souvenir de votre noble élan, posséder un de ces volumes. Si vous le voulez bien, prenez-en un au hasard, inscrivez nos deux noms sur la page de garde et envoyez à mon adresse, que je me fais un plaisir de vous indiquer sous ma signature. Je conserverai précieusement ce témoignage de bonne camaraderie. »

Or des jours passèrent sans nouvelles. Troussillet sentait des aigreurs monter à sa gorge lorsqu'il pensait à René Loubé et à l'inconstance humaine. Enfin, une seconde lettre arriva. Regrets et compliments interminables. Parmi lesquels, ceci de positif :

René Loubé approuvait et partageait le mépris du maître Troussillet pour ces espèces de poètes plus ennuyeux que sont les philosophes. Mais le maître Troussillet, à recevoir un volume dépareillé, accuserait René Loubé d'illogisme. Quoi donc lui envoyer? A son ami d'enfance Louis Prat, — devenu un grand philosophe, au dire de gens qui, paraît-il, s'y connaissent; grand philosophe de l'avis même de Charles Renouvier, en son vivant membre de l'Institut — René Loubé avait adressé la liste des auteurs dont il possédait les œuvres philosophiques, en demandant lequel avait le plus de mérite logique. Louis Prat avait répondu : « Parmi les philosophes dont tu me parles, les deux plus puissants logiciens sont Spinoza et Hobbes. » René Loubé avait ouvert

au hasard Spinoza. Il était tombé sur quelque chose qui s'intitulait *De Dieu*. Foin de Spinoza ! Hobbes, ouvert cinq fois çà et là dans la traduction Sorbière, avait paru, par les trois lignes dont René Loubé, à chaque épreuve, s'était imposé la lecture, un libre-penseur, au moins pour son temps. René Loubé envoyait donc les œuvres de Hobbes, seize volumes de textes latins ou anglais avec les traductions de certaines parties par Sorbière et par d'Holbach. Sur la page de garde de chaque volume, il avait écrit : « A mon cher et grand maître Lucien Troussillet, prince des orateurs et empereur des logiciens, hommage d'admiration et de reconnaissance. »

Troussillet reçut les volumes avec une joie un peu enfantine. Dans sa petite bibliothèque, singulièrement enrichie, il leur donna la place d'honneur. N'étaient-ils pas, jusqu'ici, le plus magnifique témoignage de sa gloire ? Il commença avec un préjugé amical la lecture de Hobbes. Il la continua dans un zèle et un ravissement qui grandissent. Jamais il n'avait rencontré logicien aussi puissant et hardi. Et Hobbes n'ignorait pas que la logique est une mathématique. O joie, pour le mathématicien-logicien Lucien Troussillet, de plonger dans un traité qui s'appelle *Computatio sive logica, Le calcul ou la logique !*

La rencontre de ce titre, « le plus beau qu'un homme ait jamais inscrit sur un livre », dressa vers le plafond les bras enthousiasmés du lecteur.

Jusqu'ici Troussillet se croyait plutôt républicain. Or son étude appliquée, émue et divinatrice, soupçonnait bientôt que Hobbes le conduisait vers la constatation que l'absolutisme est légitime et nécessaire. Mais la logique, pour peu

qu'elle continuât, ravissait le masochiste, caressante brutalité. Parfois il disait, en fermant à demi des yeux amoureux : « Il faut servir la logique, non s'en servir. » D'ailleurs, cet homme qui, considérant la politique comme une saleté corruptrice, avait refusé de s'engager dans ses méprisables travaux et se détournait de ceux qui y touchent en affirmant qu'ils portaient sur eux une odeur de yidange, n'avait pas de convictions bien précises. Il ne s'était jamais posé certains problèmes. Hobbes les formulait pour lui et, maître impérieux, lui imposait les solutions.

Cependant Troussillet n'avouait à personne ce qu'il appelait, au secret joyeux et glorieux de son esprit, son « enrichissement intellectuel et logique ».

Bientôt il se cacha pour lire chaque matin *L'Action Française*. Il ne persista pas un mois. Ce journal dégoûta sa logique et sa probité. Ses directeurs lui paraissaient, viveur grossier ou âpre avare, de bas exploiters (Propagande! propagande!) des menteurs sans vergogne, des êtres sans suite dans les idées et dans la conduite. L'un d'eux, après avoir méprisé justement « les parlementeurs », s'était, d'un coup de surprise et d'une sorte d'escroquerie légale, fait élire parlementeur par une minorité. Repoussé ensuite de tous les collèges électoraux, longtemps il s'obstinait honteusement à la honteuse compétition. D'ailleurs ce qui légitime le pouvoir absolu, c'est qu'il est le meilleur protecteur de la paix. Or les méthodes de *L'Action Française*, la théorie du coup de force, la brutale organisation des camelots du Roi et leurs enfantillages méchants : autant de moyens et de dangers de guerre civile. Et quel dégoût soulève le nationalisme lâche à

la fois et agressif de ceux que Troussillet ne tardait pas à nommer « les mufles intégraux ». Il s'écoeurait au souvenir de leur attitude pendant la guerre, bien à l'abri et excitant les autres à engraisser de cadavres les champs qu'ils se chargeraient, eux, de moissonner. « Demain sur vos tombeaux, les blés seront plus beaux. » L'un d'eux, le même dégoûtant qui se ferait parlementeur, avait fourni combien de victimes, et plusieurs innocentes, aux fusillades de Vincennes. Ah! l'ignoble bourreau par procuration et qui vantait son « tableau de chasse »!

Après avoir étudié l'opposition de leur conduite et de leurs principes, leurs théories incohérentes et ductiles, leurs opportunistes successifs, la sinieuse ou brutale sophistique de leurs apologies, il conclut : « Plus canailles que les autres politiciens. Et, si la chose est possible, moins logiques encore. Quoique l'un d'eux fasse un pédantesque étalage de dialectique fallacieuse et présente avec une audace éblouissante les moins spécieux sophismes. Et ces misérables, s'ils parlaient sincèrement, seraient de pauvres imbéciles. Ils abandonnent de la monarchie ce qui seul la rendrait efficace. Leur royauté moderne, mais ce serait une république avec un président viager, héréditaire, aussi utilement décoré du titre de roi que de celui de chanoine de Saint-Denis et du grand cordon de la Légion d'Honneur. Un Gastounet aussi impuissant et plus tremblant. Ces êtres absurdes réclament le rouage essentiel pour le placer à côté de la machine et en dehors du mouvement. S'ils songeaient à autre chose qu'à gagner et jouir, j'essaierais de les réveiller de leur sottise. Mais l'honnête homme serait aussi stupide que ceux

qui suivent ces gens-là s'il perdait son temps à expliquer des vérités dont ils se moquent à des mercantis sans scrupules et qui réussissent. »

Parce qu'ils déformaient, exploitaient et vidaient de sa force ce qui paraissait maintenant à Troussillet la seule idée salutaire, « les traitres de *L'Action Française* » devinrent à ses yeux les plus méprisables et les plus détestables de tous les hommes. Il suffisait de les combattre pour lui être sympathique.

A cette époque, Troussillet enfermait sa pensée secrète dans une formule que Hobbes n'eût peut-être pas repoussée : « La vérité, c'est tout ce qui est favorable à la paix ». Or nos ridicules et bruyants nationalistes n'étaient-ils pas les pires ennemis de la paix? Lorsque le cardinal Andrieu, puis le pape, puis tous les évêques de France condamnèrent *L'Action Française*, Troussillet fut heureux. Pour cette Eglise, que sa naïveté crut définitivement pacifiste, il conçut une manière d'estime pragmatique. Il continuait en lui-même la construction politique de Hobbes. Ses rêves ne voyaient pas seulement chaque peuple gouverné par un bon tyran qui maintenait la paix intérieure. Au-dessus des rois, un pouvoir plus absolu équilibrait la concorde entre les nations. « Le mythe de l'infaillibilité aurait son utilité, donc sa vérité, si... » Hélas! les vieilles objections revenaient tourmenter le logicien. Seule sa fatigue les écartait. Pour des songes souriants et des constructions idéales. Ses architectures sociales offraient toujours la même clé de voûte : un homme considéré pratiquement comme infaillible. Ce personnage charmait et révoltait Troussillet; il ressemblait vraiment trop au Grand Prêtre de l'Humanité exigé par

Auguste Comte et au Pape essayé par le moyen âge.

Pendant cette crise, le grand discuteur refusait toute occasion de discuter ou même de discourir. Sa pensée restait travail dispersé et désordre. « L'entrée du chantier est interdite au public. » Sauf quand l'utopie refusait de tenir compte des difficultés, les éléments du système restaient épars, peut-être non rassemblables. Les objections qui les séparaient demeuraient abruptes et solides. Nul ne voyait qu'un Troussillet préoccupé, triste et muet. Ecrasé entre deux logiques. Comme si les difficultés actuelles ne suffisaient pas à le rendre malheureux, il se tourmentait d'une inquiétude future. Lorsqu'il serait enfin maître de toute la vérité sociale, où l'exposerait-il? A qui la persuaderait-il? Dans quel milieu réussirait-il ce premier cristal qui, logiquement, cristalliserait peu à peu toute l'humanité heureuse?...

Troussillet appartenait à ces pensées incertaines, à ces recherches énervées, à ces troubles insomnieux, quand des querelles, qu'il n'essaya point de comprendre, se produisirent au *Réveil du Progrès Rapide*, loge dont il était l'orateur. Elles aboutirent à une scission. Une vingtaine de membres démissionnèrent pour fonder un autre atelier. Ils entraînent Troussillet en lui promettant de l'élire vénérable. Voici, songeait-il, le premier instrument de la rédemption humaine. Les vingt maçons de la respectable loge *Le Sentier qui monte en lacets* deviendront les apôtres de la vérité établie par Thomas Hobbes, complétée par Lucien Troussillet. Malheureusement, il fit à quelques-uns d'entre eux des demi-confidences sur leur future gloire collective. Ces privi-

légiés chuchotèrent aux autres que le frère Troussillet devenait réactionnaire et peu sûr. Troussillet ne fut donc pas vénérable. Même on poussa méfiance, ingratitude et manque de parole jusqu'à lui refuser ici le poste d'orateur qu'on lui avait fait abandonner dans un milieu plus important. Il revint chez lui plein d'amertume. Si débordant d'amertume que sa colère multipliait, sans les accorder logiquement, les métaphores injurieuses. « Me voici éteint aux yeux de ces imbéciles, pas même bon à faire une des sept lumières de cet orient de vingt perles, je ne sais, ou de vingt huîtres. » De ce jour, il cessa d'assister à aucune tenue. Les franc-maçons, ces pauvres égaux des autres hommes, lui paraissaient inférieurs à tous en probité et en fraternité. Un logicien n'est-il pas habité inconsciemment par la confusion socratique entre la faute et l'erreur? Qui agit mal lui paraît incapable de vérité. D'ailleurs, même sans être infatués de logique, nous inclinons, dès que des hommes nous ont blessés, à croire le contraire de ce qu'ils croient.

Troussillet, quoique se sentant au bord de la vérité, ne faisait plus effort pour l'atteindre. A quoi bon, puisque nul ne comprendrait? Dans son désarroi mental et social, il se donnait de plus en plus, par Suzanne, à ses nerfs émus, à son cœur attendri. Son amour et son vice devenaient ses seules raisons de vivre.

CHAPITRE XVI

Durant les quinze jours où la chaste Suzanne refusait à Lucien caresses et sévices, il ne l'avait jamais, quoi qu'elle eût dit en confession, menacée ni de se tuer ni de la tuer. Il glissait une lente pente de chagrin et d'ennui. Il sentait qu'à durer, cette tristesse l'écraserait et l'étoufferait, inerte, sous le désespoir. Mais il souriait dans son atonie, trop sûr de reconquérir la bien-aimée. Or voici comme comptait le comptable. Le 31, il apporterait à sa femme, selon la coutume, 1.450 francs sur les 1.500 de son traitement. Mais le lendemain, qui était un vendredi, il toucherait cinq cents francs pour une conférence écrite en secret et qu'il passerait remettre au client. Le dimanche, il entraînerait Suzy à une de ces parties fines dont elle était friande et que la dureté des temps rendait rares. Dans un restaurant de banlieue, où la cave est excellente, il la griserait d'authentique pommard d'abord, puis de joyeux asti spumante : deux vins dont elle raffolait et que sa gourmandise acceptait et réclamait sans mesure. Les petits verres de kummel ne lui étaient pas indifférents non plus

après un bon repas, ni certaines cigarettes de luxe. Or l'ivresse faisait Suzy méchante et ardente : l'idéal pour masochiste. Ainsi le comptable comptait surmonter l'obstacle inconnu. Inconnu? Le naïf croyait qu'il n'y avait rien à connaître et, quand un geste féminin l'étonnait, le mot « caprice » lui semblait tout expliquer. Il souriait donc à l'idée des fêtes qui suivraient la fête. Il se répétait, tête dodelinante : « Il n'y a que le premier pas qui coûte. »

Le vendredi premier juin, à huit heures, les yeux de Suzanne ne s'ouvraient pas encore. L'employé exact mit précautionneusement sur les beaux cheveux dorés un baiser léger et il partit vers sa besogne. Près du magasin ouvrait un petit bar où, lorsque Suzy dormait la grasse matinée, Troussillet trempait un croissant dans un café crème. Au moment de payer, il trouva dans ses poches, qui ce soir lui vaudrait cinq cents francs, une joyeuse conférence sur *Les laideurs du catholicisme*, mais ni son portefeuille ni le moindre jeton. Le portefeuille oublié n'était pas un cas unique; en revanche, jamais, depuis qu'il était comptable, Troussillet ne s'était trouvé sans quelque menue monnaie dans son gousset. Il s'excusa, plus rieur qu'ennuyé et, gaminement, fit le signe de détresse. Le patron, en effet, était un frère avec qui il avait échangé, deux ans en ça, les attouchements maçonniques.

— Combien voulez-vous que je vous prête?
— demanda le bon garçon. Vingt francs? Cent francs?

— Rien du tout, cher ami. A midi, avec mon déjeûner, je trouverai mon portefeuille et, avant de reprendre mon travail, je m'enrichirai à vous payer mes dettes.

A midi, ordinairement, Suzanne lisait auprès de la table mise. Aujourd'hui, pas de Suzanne et pas de couverts. Sur la toile cirée, le portefeuille cherché en vain tout à l'heure; sur le portefeuille, des clés; sous ce double presse-papier, une blancheur débordante. D'un geste déjà inquiet, Troussillet pousse clés et portefeuille, découvre une lettre qu'il lit :

« J'en ai par-dessus la tête de toi, de tes sale-tés, de la vie étroite et ridicule que tu m'imposes. Je pars en chantant d'allègement. Ne cherche pas à me retrouver. Tout serait inutile. C'est bien assez que tu m'aies volé ma jeunesse.

« Suzanne BÉROND. »

Il posa le papier sur la table en le retournant. Il jeta les clés dans le tiroir. Il fouilla les poches du portefeuille. Vides, à les trouver entièrement vides il éclata d'un rire nerveux. Il se leva, chercha dans tous ses vêtements, dans tous les meubles. Pas un sou. Mais le buffet contenait la moitié d'un pain, un restant de saucisson et quelques olives. Ses ressources jusqu'à ce qu'il ait le courage de porter la conférence au client.

Ressources trop grandes. Nulle envie de manger. Lucien passe dans la chambre où, ce matin encore, yeux ravis, cœur d'espoir, il contemplait... Il s'agenouille contre le lit, soulève les couvertures, glisse sa tête entre les draps où s'éveille l'odeur de la bien-aimée.

Là, doucement, puérilement, il se met à pleurer.

Bientôt, à demi-étouffé, il fuit ce lieu, ces souvenirs, ce chagrin trop attendri.

Il revient relire la lettre de rupture puis, de

nouveau, repose sur la table le papier retourné. A ce moment, il a quelques gestes de somnambule. Il apporte un crayon et une règle plate. Au revers du papier cruel, des deux côtés de la large règle, il trace deux lignes. Et il murmure :

— Parallèles... Ne se rencontreront jamais, jamais.

Mais il se lève, recommence à fouiller les tiroirs. Il ne savait peut-être pas toujours ce qu'il faisait. Ses gestes étaient tantôt languissants, comme ensommeillés, tantôt brusques et furieux.

Une trouvaille qui le fait ricaner :

— Utilisons les présents de la destinée... l'héritage d'un passé aboli.

Ce qu'il a trouvé, c'est une enveloppe pneumatique. Il s'en sert pour informer son patron que, malade, il ne pourra reprendre son service avant lundi.

Le petit bleu glissé dans la boîte du plus prochain bureau, il revient en hâte, s'enferme à double tour, pousse le verrou et se laisse tomber sur la chaise longue qui, jusqu'ici, n'avait probablement servi qu'à Suzanne.

En face de lui, une photographie de l'adorée. Il hausse les épaules, se lève, retourne le portrait contre le mur, voit à sa place un ridicule et rugueux carton jaune. Sur le carton inégal il trace — telles des ornières dans un terrain accidenté — les parallèles de symbole et de désolation.

De nouveau étendu sur la chaise longue, il reste la proie, tantôt volontaire, tantôt inutilement révoltée, d'une méditation fiévreuse. Parfois des mots fusent et sifflent entre ses lèvres.

Il vient de ricaner :

— Tout est absurde.

Il se rappelle ce qu'il a dit, tant de fois, devant de nombreux publics, sur l'absurdité de la croyance en Dieu.

Il répète :

— Dieu est absurde.

Il ajoute :

— Le monde aussi est absurde. Pourtant le monde existe.

Il se demande, pouffant et sanglotant :

— Est-il plus absurde et démentiel avec un Dieu ou sans Dieu?

Epaules haussées dix fois comme dans un exercice inédit de gymnastique suédoise, il se répond :

— Aussi fou et impossible d'une façon que de l'autre.

Sans s'apaiser, sa pensée s'ordonne, dont la fureur s'alourdit de ratiocinations :

S'il y a eu un moment où rien n'existait ni personne, impossible d'admettre que jamais rien se soit produit. Or, malgré la prétention de la plupart des matérialistes, un esprit de mathématicien est trop éclairé de discipline pour concevoir un monde éternel. N'arrêter nulle part le recul de cause en cause c'est affirmer comme réalisé un nombre infini d'êtres et de phénomènes. C'est réclamer un absurde nombre infini dépassant tout nombre possible et que rien cependant n'empêche de multiplier par n'importe quel multiplicateur ou de porter à n'importe quelle puissance; un absurde nombre déjà infini et que la Nature s'égayé à accroître à chaque instant.

Et, ouvrant des bras découragés :

— Plutôt un Dieu que tant de contradictions!
Mais, après une minute de silence :

— Hélas! croire en Dieu multiplie les illogismes. Qu'elle soit l'attribut de Dieu ou du monde, l'éternité réalise un infini qui garde l'avidité stupide de continuer à s'augmenter. Mon Dieu a-t-il créé le monde de toute éternité? Me voilà sur les bras, si j'ose dire, le poids écrasant et instable de deux infinis parallèles, parallèlement boiteux, que chaque seconde agrandit et alourdit. Mais si, comme dans la *Genèse*, l'acte créateur n'est pas éternel, les folies me raillent plus nombreusement cruelles. L'infini de la durée est coupé en deux infinis par la vaillance des théologiens et ils parlent sans rire d'éternité antérieure. Mais le latin leur paraît moins rigolo et qui mieux dans les mots brave le bon sens, de sorte qu'ils préfèrent prononcer : éternité *a parte ante*. Cette préface qui n'a jamais commencé, ils la peuplent sans rougir d'un créateur qui ne crée pas, d'un être qui existe comme s'il n'existait point, d'un absolu qui équivaut au néant. Puis ils m'offrent gravement un commencement sans cause; car qu'est-ce qui distinguerait, pour permettre de le choisir et de le rendre actif, un instant d'un autre instant dans l'inertie monotonement bâillée de leur première éternité vide?

Il riochait longuement :

— Je suis obligé d'élire une des trois impossibilités. Pourquoi ne ferais-je pas bonne mesure à la folie et n'épouserais-je pas la plus riche en contradictions et en non-sens?...

Ah! mieux vaudrait peut-être nier l'existence du monde.

— Ça, c'est possible pratiquement. Un coup

de revolver dans ma pauvre cervelle et tous les problèmes sont résolus.

Mais il n'était pas assez empoisonné de philosophie idéaliste pour admettre longtemps qu'à se supprimer il anéantirait partout l'univers. Il riottait à se représenter les événements déclenchés par son suicide. Un gros commissaire cerclé de tricolore interrogeait bêtement Suzy. Un médecin légiste autopsiait le cadavre et posait à l'atonie des organes morts des questions sans réponse.

Puis sa pensée ne fut plus pensée, mais accablement. La réaction même cessait, des ironies déchirées. Un silence et un désert intérieurs. Mais des bruissements l'occupaient et des frémissements qui s'éveillent mal.

A des instants imprévus, à des intervalles capricieux, des mots fusaient à mi-voix, qu'il lui semblait bizarrement ne connaître que par ses oreilles.

— Pas besoin de me tuer. Je suis déjà une tombe.

Une sensation de vertige et :

— Ma tête tourne parce que mon cœur tourne.

Quand la conscience retrouvait quelque lumière, de quoi souffrait-il davantage, de la douleur logique ou de la douleur sentimentale? S'il se le demandait, il répondait, par une nouvelle interrogation : « N'y avait-il pas là deux aspects de la même torture? »

Un soupir :

— J'ai soif, soif.

Pourquoi reprend-il en latin :

— *Sitio?*

Le douloureux a-t-il eu, plus ou moins conscient, le souvenir d'une parole du crucifié?

Il va à la cuisine, rapporte une carafe d'eau fraîche. Il en verse dans un verre. Au lieu de boire, il regarde stupidement le liquide.

Et il dit :

— J'ai soif... de trop de choses.

Un sourire crispe son visage.

Il prend le crayon et, les yeux mi-clos, trace quelques mots sous les parallèles. A ce moment, comme à quelques autres, il ignore complètement ce qu'il fait.

Il lit ce qu'il vient d'écrire et il sursaute. Il a écrit :

« La géométrie même a besoin de la foi. »

Ce ne sont pas seulement les épaules, ce sont les bras qui se haussent; et le rire est, longtemps répété, un gloussement.

— Ma parole, je deviens fou. Qu'est-ce que ça veut dire, ce qu'ont écrit mon crayon aveugle, ma main aveugle, mon esprit absent?

Il approche le verre de sa bouche sèche, mais il le repose sur la table sans avoir bu. Et il réfléchit, étrangement ricaneur :

— La logique m'interdit de boire cette eau. Composée, cette eau, d'oxygène, qui ne peut me désaltérer et d'hydrogène qui ne peut me désaltérer. Comment donc désaltérerait-elle ma bouche ou mon cœur?

Mais il boit, parmi un rire bizarre qui éclabousse d'eau sa main et son gilet.

Il se lève. Il tord nerveusement ses bras. Il crie, lamartinien imprévu :

— Un seul être vous manque et tout est dépeuplé!

Puis ses lèvres commentent, cependant que pouffe son nez tordu :

— Suzanne a foutu le camp. Alors tout fout le camp. La logique même fout le camp.

Mais, se secouant dans un rire de mépris :

— Cette imbécile de logique ne m'empêchera plus de boire quand j'aurai soif.

Sans prendre la peine cette fois de remplir le verre, il enfonce dans sa bouche large ouverte, tête en arrière, le goulot de la carafe. Si brutalement que ses incisives sont heurtées et douloureuses. Si longuement qu'il suffoque presque, et un gargouillement réflexe inonde son menton et son cou.

Assis de nouveau devant la table, il relit et relit les paroles inscrites sous les parallèles. Il est stupide, en ce moment, indifférent, annihilé. Il répète et rabâche des mots qui n'ont plus de sens, qui ne sont plus que mouvement pour ses lèvres, bruit dans ses oreilles, papillotement sous ses yeux.

Il pose ses bras sur la toile cirée, laisse tomber sa tête sur ses bras et, doucement, avec de petits gémissements enfantins, il pleure.

Quand il redresse sa tête lourde, il a, parmi les larmes, la crispation d'un sourire.

— Ça soulage un peu, soupire-t-il.

Cavalier obstiné qui ramène le cheval sur l'obstacle, il revient aux mots étranges : « La géométrie même a besoin de la foi. »

— Ça doit vouloir dire quelque chose, puisque je l'ai écrit. Mais j'ai écrit sans savoir ce que ça voulait dire. Ma pensée n'a pas dirigé ma main. Et le mouvement aveugle qu'ont eu mes doigts tout à l'heure sollicite maintenant ma méditation. Quelle ficelle a donc remué mon geste et pour quelle fin ?

Il répond par un rire moqueur. Il ne peut con-

sentir à avoir écrit des paroles sans signification. Que ces mots dont il ignore le sens soient les fleurs d'une méditation inconsciente, la supposition blesse, par la contradiction dans les termes, le logicien vaincu. Mais, plus que toute autre hypothèse, il répugnerait à ses habitudes d'esprit qu'une puissance occulte et extérieure eût dirigé ses mouvements.

Et, en dehors des trois explications inacceptables, il n'en découvre aucune.

Sa tête et son buste secouent ces préoccupations.

— L'important, c'est de savoir ce que veulent dire ces mots bizarres.

Mais voilà que les larmes montent de nouveau, et les sanglots. Voilà que, réflexe, Lucien s'agenouille. Et il crie, bras tordus :

— Suzanne! ma Suzanne!

Cette idée déchire, comme un éclair, son cerveau brûlé : « Dieu m'a enlevé la créature devant qui je m'agenouillais afin que je ne m'agenouille plus que devant le Créateur. »

Alors il se lève, furieux, frappe du poing sur la table et hurle :

— Merde pour Suzanne et merde pour Dieu.

Puis il marche, boiterie rageuse, comme un fauve nouvellement pris et qu'irrite la cage.

A la longue, la marche produit un léger apaisement. Il se rassied, relit pour la centième fois les paroles énigmatiques où la géométrie exige la foi.

Ses yeux se reportent sur les parallèles. Brusquement, une illumination soulève ses deux mains, ouvre sa bouche soupirante, écarquille ses yeux.

— Ah!... Je comprends, je comprends.

Il secoue une tête éclairée et un sourire accalmi.

— Si je n'accorde pas ma foi au postulat d'Euclide, je ne puis plus construire la géométrie d'Euclide. Mais si, volontaire ou spontanée, ma foi allait au postulat de Riemann, je bâtirais la géométrie de Riemann. Que je fasse acte de foi au postulat de Lobatchevsky et j'édifie la géométrie de Lobatchevsky. Refuser mon adhésion à tout postulat concernant les parallèles c'est me rendre impossible toute géométrie. De même, ce monde, qui existe, que je suis donc forcé de construire en moi, je ne puis le bâtir sans un parti-pris, un postulat gratuitement adopté et, pour tout dire, une pétition de principe. Puisque je refuse de subir, stupide comme un chien, ce qui est sans essayer de l'expliquer, me voici acculé à choisir entre trois folies : je suis forcé d'appuyer mon univers sur un Dieu et un acte créateur, sur une matière éternelle et une fuite des causes à l'infini, ou sur un commencement absolu et sans cause. J'ai beau chercher, nulle autre alternative. Dieu, c'est le postulat classique, le postulat d'Euclide; c'est peut-être l'impossibilité la plus facile à m'accorder.

Il s'attardait à réfuter successivement chacune des trois solutions absurdes et dont l'une pourtant doit finir par s'imposer à la lassitude de tout raisonneur.

— La logique démolit Dieu, repousse le commencement sans cause, rit de la chaîne infinie. La logique dissout ce qu'on lui livre. Je n'ai qu'à faire comme tous les philosophes : me débarrasser par la critique des solutions qui me déplaisent le plus. Ainsi se démontre par l'ab-

surde l'hypothèse qu'on tient précieusement à l'abri de toute atteinte.

Il se rappela, ricanant, l'analyse ridicule qui, tout à l'heure, refusait l'eau à sa soif.

— Foin de la logique destructive!

A s'accorder un postulat par un acte de foi, la logique deviendrait-elle constructive? Hélas! le postulat d'Euclide est précédé de définitions qui ne répondent pas à des objets réels, d'axiomes que par impuissance de les démontrer on proclame évidents et sur quoi on appuie sa sécurité comme si on n'avait jamais rencontré de fausses évidences et qui croulèrent. On affirme encore quelques autres principes que la langue des anciens géomètres nommait loyalement des pétitions. Sur la géométrie comme sur toute œuvre humaine inscrivons le charitable avertissement : Fragile... Pourquoi n'étudierait-on pas la théologie catholique avec les mêmes précautions et les mêmes complaisances que les mathématiques? La théologie catholique, une cathédrale à quoi ont collaboré, plus d'un millénaire, multipliant les hardiesses généreuses et les prudents contreforts, presque tous les génies de la pensée occidentale.

Mais Troussillet saisit rageusement le verre puis la carafe et les brise contre le plancher. Il prend le papier où Suzanne a écrit, ou lui-même a tracé deux parallèles puis des mots auxquels il n'a donné un sens qu'après coup. En le déchirant avec ses dents, il court aux water-closets. Il crache les morceaux dans la cuvette. Avec un grand rire, il fait fonctionner la chasse d'eau, se déclare qu'il noie pour toujours parmi les profondes immondices, son amour et ses absurdes méditations.

CHAPITRE XVII

L'abbé de Sourdoulaud ne fut pas nommé vicaire à la Sainte-Colonne. Cette fois, il apprit sans émotion apparente la promotion d'un rival. Ou peut-être l'émotion devint chez lui hautaine et intellectuelle. La journée de Marie-Joseph fut hantée et persécutée par le vers fameux.

La foi qui n'agit point est-ce une foi sincère? Si l'archevêque se manifestait injuste et menteur, c'est qu'il ne croyait point. Ainsi le pape ne vendrait pas un million de lires le pain à chanter où il verrait vraiment le corps de Jésus-Christ. Désormais Marie-Joseph observa avec malice les gestes de ses confrères, analysa subtilement leurs paroles. Exagérait-il la méfiance comme naguère la confiance et la naïveté? Bientôt il se déclarait à lui-même qu'il était aujourd'hui le seul prêtre assez bête pour croire ou plutôt pour s'efforcer de croire.

Et il songeait à quitter la soutane. Minutes de courage ivre; heures de douloureux accablement. Que devenir hors de la vie pour laquelle on l'avait savamment déformé? Plutôt prêtre encore que voleur ou que mendiant. Ne pas changer une honte connue de lui seul contre une infamie éclatante. Mais la vaillante Suzanne n'indiquait-elle pas le chemin, la montée, la libération? Oui, lui aussi, il écrirait des adresses.

La besogne est mal payée! Qu'importait à son ascétisme? Et serait-il vraiment plus pauvre? Mais il s'inquiétait à imaginer quel abrutissement produit à la longue ce travail continu et stupide. Consentirait-il à devenir une machine incapable de pensée et de rêve? Un tel suicide de l'esprit n'est-il pas un crime pire que toutes les dissimulations et toutes les lâchetés? Il reculait aussi devant la perte des beaux loisirs. Parce qu'il devrait bientôt s'en priver, il trouvait une douceur enlizante aux longues séances dans les bibliothèques. Il pleurait presque à l'idée de les sacrifier. En avait-il même le droit? « L'homme ne vit pas seulement de pain. »

Aux minutes de vaillance il s'imposait de ne plus lire que les deux ou trois ouvrages en train. Mais quelle lecture sérieuse n'en entraîne d'autres?...

Chaque semaine, Suzanne venait se confesser. Les aveux rituels se mêlaient de cordiale confiance et de conversation amicale. L'abbé s'appliquait à ne point glisser vers la tendresse exprimée. Loyal, il garderait la chasteté aussi longtemps que la soutane. Seulement quand la lettre de démission serait écrite, il avouerait son amour; et il respecterait, jusqu'au mariage, la très respectable Suzanne. Sa vaillance n'avait-elle point refait, — qu'il fallait admirer, à quoi il ne devait pas plus toucher que la main laïque ne touche à l'hostie, — une virginité à cette adorable femme?

Il allait à Nières aussi souvent qu'il le pouvait. Evolution bizarre : il aimait de plus en plus Raoul Lelièvre et se confiait à lui de moins en moins. Ses pensées ne lui paraissaient plus avouables. En outre, certains jours, exprimer à

haute voix avec fermeté ses projets branlants lui semblait engagement trop précis et pressant. Quand il se sentait mieux décidé, il évitait l'irritation inutile de se faire objecter des raisons humaines et des arguments sociaux.

Raoul Lelièvre le força à emporter plusieurs livres de Durkheim. Ah! comme Sourdoulaud répugnait à cette lecture! Dans le tramway, il défit le paquet. Avec une manière de terreur il regardait *La Division du Travail Social*, *Les Formes élémentaires de la vie Religieuse*, le premier tome de *L'Année Sociologique* et trois ou quatre numéros de la *Revue de métaphysique et de morale*. Ses doigts s'énervaient à presque entr'ouvrir, à ne pas entr'ouvrir, tantôt l'un de ces volumes, tantôt l'une de ces brochures.

Quoiqu'il fit encore jour quand il rentra dans sa mansarde, il jeta hargneusement sur la table tout ce papier imprimé et se coucha de méchante humeur. Le lendemain, à son lever, il regarda en haussant plusieurs fois les épaules « le tas de sociologie ». Enfin, d'un geste puérilement hostile, il le porta sur les rayons, le cacha derrière les livres qu'il aimait le moins, qu'il risquait le moins de déplacer.

C'était un de ces matins de paresse ou l'on n'a envie de rien lire. Autrefois de telles heures se ravissaient aux méditations mystiques, aux berceurs espoirs de visions. Maintenant elles restaient lourdes, dédiées à l'ennui et aux déchirements. Il revint à son lit, s'assit sur le bord, bientôt s'allongea. Il rêvait, parmi des bâillements, des rêves sans grâce. Il s'injuriait pour sa lâcheté devant une décision qu'il s'affirmait définitive. Puis les difficultés agitaient sous ses yeux des images précises; son âme devenait,

devant leur hérissément et leur menace, un recul panique.

Le refuge, le mauvais refuge provisoire :

— Avant tout, il faut que j'étudie les bouquins à Lelièvre. Je dois pouvoir lui en parler intelligemment, à ma prochaine visite, et peut-être, sur la doctrine de ce Durkheim, soutenir contre le subtil curé une pénible controverse... Etude assommante, je le devine. Mais le moins que je puisse exiger de moi, c'est la vaillance et la résignation de m'y atteler.

Or il ne se levait point mais, parmi la musique des bâillements, il étirait ses bras en mesure.

Heureuse diversion : on frappe à sa porte. Il court vers l'événement qui mettra sur le bloc de son ennui une couche de peinture peut-être vive et claire.

Le facteur, une lettre chargée, une signature à donner.

Etonnement de Marie-Joseph. L'enveloppe qu'il tourne et retourne, vient du château de Sourdoulaud, là-bas, en Périgord. Or son oncle, régulier comme calendrier, lui écrit seulement au jour de l'an et le 10 avril, anniversaire de naissance de Marie-Joseph. D'ailleurs, l'écriture de l'adresse ne ressemble en rien à l'écriture de l'oncle.

Il ouvre le paquet. La lettre, dépliée, laisse tomber trois billets de mille francs.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il ramasse, il constate la somme vertigineuse. Puis il lit, parmi d'étranges battements de cœur.

« Mon cher neveu, mon cher enfant,

« Je n'ai plus la force d'écrire et je dicte à ma garde-malade.

« Malgré les paroles encourageantes des médecins, qui me disent exactement ce qu'ils diraient à un lâche, je sens que je ne me lèverai plus. Et c'est dans tes bras, mon cher enfant, que je voudrais finir.

« Je regrette de ne t'avoir pas donné plus de preuves d'affection. Pourquoi ne t'ai-je pas fait une vie facile et riche? Tu le sais, le vieux voltairien que je suis ne parvenait point à te pardonner de t'être fait prêtre. Aujourd'hui encore, mon cœur devient une source d'amertume à songer que tu laisses disparaître un nom qui ne fut pas sans gloire. Mais il faut bien que la mort serve à quelque chose; son approche m'attendrit; grâce à elle, les sentiments affectueux l'emportent enfin sur tout le reste.

« Mon cher enfant, j'ai une grande grâce à te demander. Que ce soit le dernier des Sourdoulaud qui aide à mourir l'avant-dernier des Sourdoulaud; que ce ne soit pas un prêtre. Pour les quelques jours qui me restent, revêts des vêtements laïques et abstiens-toi de me parler religion. A essayer, tu obtiendrais, tu le sais, des blasphèmes et tu me ferais mourir dans la haine et l'horreur au lieu de m'endormir à des bercements de paix et de tendresse. Viens vite, mon fils. Ne m'abandonne pas moi qui, malgré tout ce qui nous divise, pleure de t'avoir abandonné.

« Quoique je ne l'aie guère montré, tu es l'être que j'aime le plus au monde. Certes, je ne prévois pas sans inquiétude à quel usage ton fanatisme risque d'employer notre fortune; pourtant je n'ai jamais songé une minute à te déshériter. Tu peux ne point céder à mon appel : dans aucun cas, je ne ferai de testament. Si ta sou-

tane colle trop à ton corps, reste loin de moi sans inquiétude. Tu n'as aucun intérêt, je veux que tu n'aies aucun intérêt à venir. Quoi qu'il te dise, obéis à ton cœur. »

Marie-Joseph, très ému, courut au plus proche magasin de confection. Déjà en vêtements laïques, rayonnant une joie et une gaucherie de délivrance, il acheta une valise, un peu de linge, un indicateur des chemins de fer. Il repassa chez lui prendre vaillamment, dont il n'avait plus peur, les bouquins de Lelièvre et, par un taxi, atteignit le premier express. Seulement dans le train il songea à Suzanne. Demain, elle viendrait à cette confession qui penchait de plus en plus vers la confiance et la communion d'amour; et elle ne trouverait pas l'amoureux aimé. Il relut la fin de la lettre de l'oncle, en particulier les mots : « Obéis à ton cœur ». Et il reprocha à Dieu : « Ton monde est si mal fait qu'on n'obéit jamais, dans les cas les plus favorables, qu'à une partie de son cœur. »

Il sentait une douleur presque physique à s'éloigner de Suzanne. Il ne connaissait même point l'adresse de celle que, soutane rejetée, sa pensée osait enfin appeler l'adorée. Mais il souriait, se sachant aimé. Elle le chercherait d'autant plus âprement qu'elle traduirait son absence en fuite éperdue, en dernière révolte, en effort dément pour rester prêtre. A son retour, il chercherait aussi. Les deux recherches ne tarderaient pas à se rencontrer. Il répéta plusieurs fois, avec complaisance, cette formule. Il finit par dire à demi-voix : « Les deux recherches ne tarderont pas à se rencontrer... dans un baiser. »

Quand il se fut bien enivré de ces songes, de

ces paroles, de mille images ardentes quoique, grâce à son application, toujours nobles et chastes, il tira les livres de sa valise, commença joyeusement leur lecture. N'entreprenait-il pas là un des travaux préliminaires du rapprochement avec Suzanne? N'étudiait-il pas, pour le dénouer, le dernier lien dont on voulait le retenir loin de l'adorée?

Durkheim l'ennuya quelquefois et quelquefois l'intéressa. On le promenait, effaré et amusé, dans des paysages nouveaux dont plusieurs lui paraissaient fantastiques. On le conduisait à des points de vue inattendus; on lui livrait des panoramas inondés de lumière parfois naturelle. Il admirait et raillait une architecture savante et inquiétante où telle poutre qui semble solide supporte des plâtras qu'on devine de brume. Voici un peu de vérité dans la sincérité du soleil; voici, éblouis de feux de bengale, des pavillons de rêve lourdaud.

Les conclusions pratiques de Durkheim et de Lelièvre irritaient, dès le premier choc, la solide probité de Sourdoulaud. Il ne tardait guère à hausser les épaules devant elles, le misérable sophisme ou le naïf paralogisme percé à jour. Ces conclusions étaient, certes, les plus contre-indiquées par les prémisses.

On lui montrait abondamment que les religions sont des productions sociales et des illusions collectives. Et, parce que ces illusions furent peut-être inévitables, on lui demandait, après avoir éclairé leur nature fallacieuse, de les proclamer vraies. Quelle plaisanterie!

— On m'explique la production du mirage. Et, parce qu'il a des causes, on m'invite à aller boire là où on m'a prouvé qu'il n'y a point d'eau.

La chose lui paraissait de plus en plus effarante. On lui exposait l'origine tout historique, le caractère irrationnel des dogmes, des disciplines et des rites. Puis on lui demandait de continuer à prêcher les dogmes reconnus absurdes, à subir et imposer les disciplines dégradées, à célébrer les rites ridicules.

En somme, Lelièvre prétendait, après Durkheim, que la découverte d'une illusion doit renforcer cette illusion.

— Ce pauvre Raoul ne croit plus; il cherche des prétextes pour continuer à agir comme s'il croyait. Le prétexte est quelquefois aussi charitable qu'enfantin : de pauvres gens croient encore, qu'il ne veut point troubler de lumière et scandaliser de vérité.

Une heure plus tard :

— La pensée individuelle, la seule qui soit consciente et mérite sérieusement le nom de pensée, la seule que je puisse porter comme un flambeau pour éclairer mes pas, ils me conseillent de l'éteindre ou de fermer les yeux à ce qu'elle montre. Mais l'honnête homme profond, celui qui ne consent pas plus à se laisser tromper qu'à tromper autrui, comment ne croirait-il pas l'unique lumière qui lui soit donnée? Elle seule me permet de choisir entre les prétendues vérités collectives ou de les rejeter toutes. Leur absurde pensée collective, écrasement de la véritable pensée, m'a ému, conquis et conduit tant que mon erreur la prenait pour ma conscience, confondait le bruit stupide et vil avec la noblesse de ma voix intérieure, croyait que Dieu révélait à mon cœur comblé les sottises qu'on lui faisait révéler historiquement.

Se sentant suffisamment affranchi du lien

inconsistant, ayant assez ri de ceux qui mènent les naïfs troupeaux vers le menteur abreuvoir et le mirage, il remit à plus tard la suite d'une lecture trop facilement victorieuse. Le scrupuleux Marie-Joseph se reprochait de penser à autre chose qu'à son oncle. Il devait se donner tout entier à guérir le malade si la chose restait possible et, dans le cas contraire, à adoucir les dernières heures du mourant.

Il le trouva fort mal en point. Le médecin déclara que le vieillard ne durerait plus une semaine. Marie-Joseph refusa de désespérer. La nature fait des miracles, son expérience le lui affirmait, ou peut-être l'ignorance doctorale prononce trop facilement ses arrêts. Combien survivent au médecin qui les a condamnés. Une grande joie, et qui continue, ne sauverait-elle pas Adalbert de Sourdoulaud?

Marie-Joseph l'embrassait avec la plus émouvante tendresse. Il lui annonçait ses nouvelles convictions, la soutane rejetée sans retour, son prochain mariage avec la plus adorable des femmes, et la plus noble, et la plus digne de continuer ce nom de Sourdoulaud qui, comme disait Adalbert avec une juste fierté, ne fut pas sans quelque gloire.

Rien ne pouvait arrêter la descente du vieillard vers la tombe. Du moins, il eut une mort rayonnante, comme triomphale.

Après les obsèques, Marie-Joseph précipita son retour à Paris. Toutes les affaires, si urgentes que le notaire les présentât ou le gérant des propriétés, passaient après la nécessité de retrouver Suzanne. Mais où la chercher et par quels moyens? L'amoureux ne découvrait guère que ceci : rôder autour de la Sainte-Colonne aux heu-

res où il avait accoutumé de fréquenter l'église et particulièrement son jour de confession. Malgré échecs et déceptions, l'espoir, qui ne se laisse pas facilement éteindre, y ramènerait encore, certes, la jeune femme. Avec plus de plaisir que de chagrin, Marie-Joseph se représentait les recherches désolées de Suzanne.

Quand, pour rentrer dans sa mansarde, Sourdoulaud passa devant la loge, la concierge, d'abord, ne le reconnut point. Elle l'arrêta presque :

— Qui demandez-vous, monsieur?

Lui, dans un bon rire :

— Je ne demande personne; je remonte chez moi.

— Ah! pardon, monsieur l'abbé.

— Ne m'appellez plus monsieur l'abbé.

Il ajouta, débordant de joie :

— Je suis maintenant un homme libre, un homme comme les autres et je ne tarderai peut-être guère à vous annoncer mon mariage.

Le front se fronça au sommet de la concierge. Sans nulle réponse, elle tourna le dos, rentra dans son antre. Elle multipliait les signes de croix en murmurant le *Credo*. Pourtant, au seuil de sa tanière, elle vira une seconde, vent devant et cria très haut, comme dans un aigre porte-voix :

— Attention, monsieur! Il y a plusieurs lettres glissées sous votre porte.

Il se précipita vers les lettres. La première regardée portait le timbre de l'archevêché : il coula dans sa poche le paquet tout fermé... Ah! une écriture inconnue, fine, nerveuse, féminine. Et ceci n'est pas arrivé par la poste. Marie-Joseph rayonnant et anxieux croit deviner; des

doigts qui tremblent d'espoir, qui tremblent de la crainte d'une déception, ouvrent l'enveloppe.

Joie! C'est bien Suzanne qui écrit. Cette délicate Suzanne a réussi à se procurer l'adresse de Sourdoulaud; elle est venue chez lui; elle reviendra tous les mercredis à dix-sept heures. Que de preuves d'amour.

Un léger nuage sur l'ensoleillement. Hélas! on est jeudi.

Maintenant, Sourdoulaud lit en riant la lettre officielle : blâme pour sa disparition sans explication ni congé même sollicité; ordre de venir, sitôt ce mot reçu, voir le coadjuteur, expliquer les événements et solliciter son pardon.

— Revoir ces canailles, ah! non, par exemple. Ne plus regarder des faces de cafards, première condition du bonheur. Je pousserai pourtant la complaisance jusqu'à répondre à des mufles qui ne valent pas le quart d'une réponse. Mais pas aujourd'hui. A demain ou à plus tard les affaires peu sérieuses. Tu patienteras bien quelques jours, petite Sa Grandeur. Je tiens à te répondre sur beau papier aux armes des Sourdoulaud. Notre vaillante devise, *Surdus laudi* (1), sera un premier pied de nez vers les appréciations que tu te permets et te permettras.

Les autres missives n'offraient nul intérêt.

Assis devant sa table, Sourdoulaud fit le bröuil-lon de sa lettre de démission. Le sentimental et

(1) Les armes des Sourdoulaud sont irrégulières ou, comme disent les généalogistes scandalisés, à enquerre.

De sinople au dragon monstrueux de sable entre deux pals d'argent. Les ailes du dragon sont bizarrement rabattues vers la tête de façon à cacher et fermer les oreilles.

La devise *Surdus laudi* va-t-elle sans ironie? Le dragon semble devoir être sourd au blâme autant qu'à la louange.

rêveur Marie-Joseph s'essayait à l'ironie. Il félicitait Monseigneur d'avoir causé sa libération en lui manquant deux fois de parole. Le jeune prêtre avait été éveillé du sommeil catholique par ce dilemme : ou Sa Grandeur n'a pas la foi, ou la foi ne parvient pas à faire un honnête homme.

Les lettres et le brouillon dans une de ses poches, il arracha et déchira les images de piété. Il déchira encore divers papiers et quelques livres vraiment trop stupides. Il jeta ces débris dans un coin et, sur le tout, sa soutane joyeusement déchiquetée. Il l'apostrophait avec gaiété, l'appelant chiffon funèbre et livrée de forçat. Il entassa dans sa valise, auprès des livres de Lelièvre, les rares objets qu'il désirait conserver. Il reviendrait ici une seule fois, mercredi prochain. Et encore s'il n'avait pas la chance de rencontrer Suzanne auparavant. Il se fit conduire en taxi à l'hôtel de la Sainte-Colonne, juste en face de l'église. Mais il s'était arrêté en route, chez un opticien, et avait acheté une bonne lorgnette. Souvent, armé de la lunette, il observait, de sa fenêtre, le porche prétentieux, les gens qui entraient ou sortaient, les femmes particulièrement qui, à tort ou à raison, semblaient à Sourdoulaud hésiter ou chercher.

Enervé au guet décevant, il s'allongeait sur le canapé et se répétait : « Mercredi 17 heures, mercredi 17 heures. » Les yeux fermés, il revoyait la beauté et la grâce de Suzanne. Un sourire décorait les lèvres vues, un sourire errait sur les lèvres tendues en une moue de baiser.

CHAPITRE XVIII

De moins en moins Troussillet songeait consciemment à Suzanne. Sur mille pentes glissantes sa raison cherchait un asile habitable. Il répudiait les sentiers sinueux. Les chutes répétées, aux ascensions abruptes, le meurtrissaient assez pour satisfaire son masochisme : il n'avait plus besoin de femme.

Tous les refuges qu'il atteignait se manifestaient étroits, écorchants et ruineux. Il les laissait emporter par un ouragan dialectique.

Quelquefois, de loin, là-bas, la cathédrale catholique l'appelait vers la vallée facile. Il haussait des épaules peut-être dédaigneuses, peut-être rageuses et se tournait vers d'autres architectures.

Souvent il s'acharnait contre la logique et, par des procédés logiques, la détruisait comme le reste.

Il souffrait atrocement.

Car, ce qu'il écartait avec le plus de colère quand malgré lui ils se présentaient à son esprit, c'étaient les apaisements agnostiques. Sa frileuse intelligence de mathématicien exigeait une doc-

trine précise, fermée, dont les cloisons planes se rencontrent à angle droit, et qui soit tout entière éclairée et chauffée de démonstrations. Il grelotait un grelottement de mort dès qu'il se hasardait au plein-air de la docte ignorance, sur les plateaux éventés ou les mers mouvantes du scepticisme. Le « Que sais-je? » de Montaigne, bercement si agréable à « une tête bien faite », lui donnait le mal de mer. Plus encore que ce tanguage l'irritait et l'affolait le nomadisme de Han Ryner. Il s'indignait à voir dresser et replier, tentes successives dans des paysages chaque jour rajeunis, les beautés — ravissantes une heure, fanées le lendemain et qui reflleuriront la saison prochaine, — de tous les rêves reconnus et agréés comme rêves. Délestés de leurs lourdeurs affirmatrices, les dogmatismes arbitraires et magnifiques devenaient, à en croire l'incroyable Psychodore, plus prestigieux dans un vent de sourire et de musique.

(Depuis qu'à coups dialectiques il frappait sur la logique, Troussillet sentait en lui des puissances neuves, poétiques et anarchiques. Il pensait plus souvent par images; il ne s'imposait plus toujours la rigueur et la préciosité de les rendre cohérentes et de les aligner au cordeau.) Il se déclarait suffoqué par les doutes ardents de Han Ryner et il refusait de lever les yeux vers les palais de brumes qu'ils construisent. Il ne comprenait pas qu'on se pût charmer à tant de fuites irisées, ni à ces souples retours de nuances vaporeuses.

Le malheureux maigrissait et pâlisait. A peine s'il consentait, tous les deux ou trois jours, à l'effort de grignoter. Aucun sommeil. Dans le lit, sa pensée devenait plus anxieuse, ses mem-

bres plus remuants et énervés. Son patron lui recommandait avec bienveillance : « Soignez-vous, mon cher collaborateur. Et, si vous avez besoin d'un congé, n'hésitez pas. » Il répondait qu'un congé aggraverait son mal. « Voyez au moins un médecin. » Mais il prétendait : « Je connais mon état mieux qu'un médecin. »

C'était vrai. Mais il restait impuissant à trouver les moyens de guérison.

Un petit remède, il découvrit un petit remède, de ceux qui soulagent légèrement et, dans la grimace dolente non effacée, amènent un sourire qui se crispe. Un peu de sommeil, une méthode vaillante lui procura un peu de sommeil.

Après une demi-nuit de fièvre et de sursauts, il se levait, s'imposait d'écrire ses inquiétudes. Ainsi il les apaisait pour quelques heures et, sur le matin, obtenait un endormement assommé.

La première nuit, il écrivit ceci :

« Quelque chose existe. Daignerais-je me tourner, pour leur répondre, vers ceux dont les paroles affirment que tout est apparence? Ils ne peuvent penser sérieusement ce qu'ils disent : l'idée d'apparence est corrélative à celle de réalité. Qu'est-ce, d'ailleurs, qui produirait des apparences s'il n'y avait nulle réalité? Et où les apparences apparaîtraient-elles à ces imbéciles, s'ils n'avaient quelque réalité?

« Donc, quelque chose existe. Dès lors, le service le plus modeste que je puisse exiger de la logique, c'est de me rendre l'existence concevable. Si elle n'y parvient pas, elle se suicide; il devient logique qu'elle cède la place à une autre puissance. Mais quelle autre puissance? L'art créateur, dirait peut-être cet idiot de Han Ryner, le rêve qui, comme toutes nos sensations, fuit

et se renouvelle. La religion, exige la foule. Une philosophie solide, demandent quelques hommes d'élite. »

Une autre fois :

« Il y a un parti pris au départ de toute philosophie comme de toute religion. Et je commence à soupçonner que c'est partout le même parti-pris, le parti-pris de vivre... *Relire Pascal*... Mon pari sera-t-il exactement le sien?... En tout cas, si je ne suis pas plus stupide que la bête et absurde jusqu'à me faire mon propre ennemi, je parierai pour la vie. »

Une autre nuit :

« La logique purifiera l'air que je respire. Je ne lui permettrai plus de le raréfier. Je ne m'enfermerai plus dans la logique comme sous une cloche pneumatique. »

Selon le conseil qu'il s'était donné, il relisait les *Pensées*. Avec l'âpre désir d'être persuadé. Un noyé qui s'acroche à une planche. Plus que le puissant destructeur, il aimait maintenant en Pascal l'architecte téméraire et arbitraire. « Le pyrrhonisme est le vrai », mais nous ne pouvons vivre dans le pyrrhonisme. Vivre, c'est s'affirmer et affirmer. Le choix entre les affirmations est acte de volonté, hélas! aveugle, pari dans la nuit. Dans l'impuissance de savoir, Troussillet se croyait forcé de parier que Dieu est, ou que le monde est éternel, ou que le monde a commencé sans cause. Mais, essayant de réaliser les deux dernières hypothèses, il se sentait tourner dans un double vertige. Pour ne pas s'accabler de désespoir, pour ne pas rendre l'abîme sans fond, il reculait devant l'examen critique de l'existence de Dieu. Le génie inquiet de Pascal, affirmait-il, a certainement choisi en même temps que le pari

le plus avantageux, le pari le moins impossible.

Il se rappelait, d'après quelque vieille et vague lecture ou d'après quelque on-dit, Barbey d'Aurevilly posant à un poète désespéré le dilemme : il ne vous reste qu'à choisir entre le catholicisme ou le revolver. Il se demandait s'il en était à ce point de désarroi et si vraiment nul autre refuge ne s'offrait. En tout cas, il s'avouait le besoin, et urgent, d'une doctrine vitale.

Dans un journal il lut un grand éloge de Jacques Maritain et de son dernier livre *Primauté du spirituel*. Il acheta l'ouvrage. En coupant les pages, son regard fut accroché par cette phrase : « *Amor* est le même mot que *Roma*. » Un accès de colère le dressa. Il jeta le volume en criant : « Idiot ! sale idiot ! triple idiot ! » Quand il eut repris un peu de calme, il nota sur son carnet : « Essayons de nous égayer à devenir un instant aussi bête qu'un Jacques Maritain et constatons que, pour obtenir *Amor*, il faut renverser *Roma*. »

Pendant cette crise inconnue de tous, le groupe *Fructidor* demanda à Troussillet de soutenir, contre le prince Altora Colonna de Stigliano, une controverse sur *l'existence et l'immortalité de l'âme humaine*. La lettre contenait deux timbres pour les réponses, car on priait le camarade Troussillet de vouloir bien faire connaître son acceptation (dont on ne doutait point) au secrétaire du groupe et en même temps à M. d'Altora Colonna. Troussillet écrivit deux refus. A *Fructidor* il s'excusait sur son état de santé. A l'adversaire inconnu qu'on avait voulu lui donner, il confiait qu'il traversait une crise où toutes ses convictions étaient remises en question et que seuls l'intéressaient les débats avec lui-même.

M. d'Altorra Colonna lui adressa son dernier ouvrage, *Dialogues contradictoires sur la destinée et la douleur humaines*. Il étudia ce livre comme il fouillait Pascal, en un besoin désespéré de trouver un refuge. A de nombreuses pages le sévère logicien était entraîné à réfuter, mais, de plus en plus, il se blâmait de céder à cette pente. Souvent, d'ailleurs, il se charmait à l'ingéniosité souple de la dialectique. Quelquefois il s'écriait en riant : « Ça, c'est épatant ! » Le raisonnement, au premier choc, lui avait paru à la fois habile et absurde. Mais, après un moment d'ennui, il le reconstruisait, le faisait sien, le solidifiait en apparence de quelque badigeon et, l'acceptant comme Don Quichotte son casque réparé : « C'est aussi vrai et aussi solide que le contraire. » De plus en plus persuadé qu'il faut un parti-pris arbitraire au commencement de tout système et éprouvant le besoin de se reposer dans un système, il s'appliquait à fermer les yeux, seul moyen de ne point perdre confiance en n'importe quel guide. Lorsqu'il réussissait à s'attacher à celui-ci une remarque le troublait : « Voilà, songeait-il, un apologiste de puissant talent. Quoique le catholicisme soit une école de respect où toutes les puissances et sans doute tous les titres viennent de Dieu, ce prince, parce qu'il a le tort d'être quelqu'un, reste inconnu des catholiques. Cependant, ils font une célébrité à Jacques Maritain, ce néant. Or tout se tient. Des hommes qui seraient en possession de la vérité seraient aussi en possession de l'intelligence et de la justice. » Ainsi il vomissait les catholiques pour les mêmes raisons que, quelques mois en ça, les francs-maçons. Mais aujourd'hui, exténué, il avait besoin de s'accrocher dans sa chute.

Et des logiques contradictoires l'habitaient qui, se détruisant mutuellement, préparaient une place libre aux lâchetés pragmatiques. Il repoussait injurieusement des objections qui, de plus en plus, lui semblaient attaquer non sa pensée mais sa vie. Il ricanait : « La logique, cette impuissance prétentieuse, redevient chez moi trop envahissante et exigeante. Petite ligne droite, tu ne touches pas souvent la vaste et sinueuse vie. La vie n'est que relations, concessions, consentements et compromis. Quand renonceras-tu, mon vieux Troussillet, à ton absurde, à ton appauvrissant, à ton suicidant *tout-ou-rien*? »

Un dimanche, il se promenait au Luxembourg, tantôt relisant les *Dialogues* d'Altorra Colonna, tantôt rêvant, méditant, réfutant, confirmant, parfois laissant entrer négligemment dans ses regards, que rien ne réjouissait, des ébats d'enfants, des frémissements de feuilles, des balancements dans le vent de calices et de corolles dont les couleurs se variaient et nuançaient aux grâces souriantes de l'ombre, aux rires éclatés du soleil. Longtemps il s'arrêta devant le grand tamaris. Ici il se força à contempler.

Il songeait :

Comme il y a longtemps que je n'ai remarqué la beauté de rien ! Maintenant même, je vois froidement, sans parvenir à m'en émerveiller, que cet arbre est une merveille. Grâce presque envolée, délicat plumage vert que semblent encore soulever les fins panaches roses, loin que vous me réjouissiez, vous m'irriteriez si je ne me dominais et, quoique je me domine, vous me faites plutôt souffrir. Parce que vous ne m'aimez pas ; parce que rien ne m'aime. Ah ! si vous étiez, tournée vers moi ou venant de moi, une offrande

d'amour. Ah! injecter à l'univers un peu de tendresse pour moi ou, sans lui demander nul retour, réussir à l'aimer jusqu'au ravissement. Hélas! j'ai toujours desséché le monde par mon manque d'amour et par mes sottes exigences logiques. Arbre de délices non senties et toi monde inutilement riche et varié, devenez enfin à mes yeux et à mon cœur l'œuvre d'un Dieu d'amour. Ainsi seulement vous me sauverez. Ainsi vous me ferez monter au bonheur. Et je vous emporterai en moi, sauvés par mon assumption.

Mais il haussa les épaules :

— Je deviens bête comme un poète lyrique.

Et, aux yeux, deux larmes qu'il refusait de sentir, il reprit sa marche et sa lecture.

*
**

De plus en plus inquieté par la mauvaise mine de Troussillet, son patron lui impose un mois de vacances et il a la coquetterie de le lui payer double.

— Changez d'air, mon ami.

Troussillet n'a pas changé d'air. Il s'est enfermé davantage dans son logement et dans ses épuisantes méditations.

Le cinquième jour, il est à bout. Il se sent envahi par la terreur de la folie, s'affirme que cette crainte est l'avant-garde de la folie même.

— Il faut en finir!

Il sort sans bien savoir comment en finir. Tantôt il se dit : « Dans la Seine, je vais chercher le repos dans le bercement de la Seine. » Tantôt il s'affirme : « Je vais me confesser à l'abbé Marie-Joseph de Sourdoulaud. »

CHAPITRE XIX

Le désespéré ne savait pas où il allait. Savait-il même encore, parmi les vents contradictoires qui l'emportaient, où il se trouvait et quelle direction dominait son sinueux désarroi? Il s'entendit interpeller.

— Bonjour, M. Troussillet.

Un homme grand, fort et barbu lui tendait la main.

— Comment allez-vous?

Machinal il prit la main tendue et machinal répondit coutumièrement :

— Pas mal. Et vous?

Puis, considérant le personnage :

— Ce n'est certainement pas la première fois que je vous vois, monsieur. Mais j'avoue que j'ai quelque peine à vous reconnaître.

— Vous n'avez qu'à oser me reconnaître pour dire mon nom.

— M. l'abbé?...

— Ex-abbé, s'il vous plaît. Ma soutane me paraît aussi loin de moi que vos langes sont loin

de vous. Je ne vous appelle pas bébé. Faites-moi donc le plaisir et l'honneur de ne plus m'appeler...

Les bras de Troussillet se dressèrent vers le ciel :

— Et moi qui vous cherchais pour me confesser !

Un ricanement, qui était peut-être un reproche à la Providence, accompagnait ces dernières paroles. Un bon rire répondit :

— Ce ne sont pas les confesseurs qui manquent, mon cher monsieur, sur la place de Paris.

Troussillet, rouge comme pivoine :

— Vous allez, sans doute, vous moquer de moi.

— Je ne m'en priverai pas si vous êtes assez naïf pour railler mon changement.

— C'est de moi seul que je ris. D'ailleurs, ma décision restait encore incertaine. Par instants je songeais à me jeter plutôt dans la Seine.

— Le confessionnal, cher monsieur, me paraît légèrement préférable : on y étouffe un peu moins et on en sort par ses propres moyens sans déranger un sauveteur.

Toujours joyeux, l'accent de Sourdoulaud devint pourtant un peu plus grave :

— Même, une conversion dans n'importe quel sens n'est-elle pas toujours un bien ? Ét, en certains cas, elle devient peut-être une nécessité vitale.

— Dans n'importe quel sens ? — répète Troussillet éberlué.

— Si nous allions nous asseoir à la terrasse de ce petit café?... Nous serions mieux pour causer.

Troussillet suit docilement. Et, regardant

enfin autour de lui, il constate que, s'il était encore à quelque distance de la Sainte-Colonne, il était vraiment près de cette Seine qu'il croyait chercher à égalité. La rencontre des deux convertis avait lieu sur le terre-plein du Pont-Neuf. De la terrasse du petit café où ils s'asseyaient, ils voyaient chevaucher en bronze un converti assez connu. Le hasard ou la Providence montrent souvent quelque humour.

— Quel âge avez-vous, monsieur Troussillet, si la question ne vous paraît pas indiscreète?

— J'ai eu trente-cinq ans le 8 avril dernier.

— Si vous étiez né trois jours plus tard, c'est vous qui me devriez le respect. Trente-cinq ans, ce doit être le bon âge pour les conversions et il est regrettable que Pilate ait tué Jésus deux ou trois années trop tôt. J'aurais aimé voir évoluer cette noble pensée sentimentale.

Il se tut, un sourire malicieux sur les lèvres. Ses yeux vagues semblaient regarder comment Henri IV conduit son cheval et sa conscience. Ils voyaient, parmi un paysage d'Orient fleuri de costumes d'autrefois, un spectacle piquant d'être hypothétique, pittoresque d'être éloigné dans l'espace et le temps.

Troussillet se taisait aussi. Son trouble était multiple, insaisissable. Et trop violent pour que le malheureux bousculé pût remplir d'autre chose le vide et le silence.

— Trente-cinq ans — reprenait bientôt Sourdoulaud — ça suffit, parbleu, à user un univers. Heureusement, on peut toujours s'en créer un nouveau. Il n'y a qu'à changer de point de vue. Les couleurs nous ennuyaient, qui semblaient passées; sous des jeux de lumière imprévus, elles reprennent vivacité et joie. Les reliefs s'effaçaient

fuyants comme devant des yeux de myope; voici qu'ils avancent hardis à nos regards d'enfants heureusement retrouvés. Ah! que toutes choses sont belles quand on vient de se convertir à n'importe quoi. Ce qui les embellit, ce sont les yeux d'une foi neuve pour nous. Allez d'où je viens, monsieur Troussillet; je vais à peu près où vous étiez. Mon bonheur de jadis, mon bonheur de maintenant me disent deux fois quel bonheur vous attend. Changeons d'air, mon ami. Nos poumons l'exigeaient, et nos yeux, et nos esprits, et nos cœurs, et ce que, faute d'un autre mot, j'appelle encore nos âmes. Ah! nos âmes d'ennui hier, d'enthousiasme demain...

Quand les deux hommes se quittèrent, Troussillet avait retrouvé un peu de paix et décidément, dos tourné à la Seine, il se dirigeait vers l'église.

Sourdoulaud rayonnait. Mais, aux premiers instants, il ne pensait à lui-même, si l'on ose dire, que par incidence. Ce brave Troussillet avait raison plus encore qu'on n'osait le lui avouer. Qui ne peut être aimé individuellement trouvera pour son cœur le meilleur refuge et le meilleur appui dans la plus forte organisation. N'avait-il pas besoin de se donner à des chimères, le malheureux que fuyait la belle réalité? Oui, il lui fallait, pour ne point tomber au désespoir, solidifier à ses pieds les nuées pompeuses et le ciel voûté.

Marie-Joseph souriait. Son oncle lui avait répété, sur la conversion de Verlaine, un mot attribué au malicieux Paul Arène : « Faute de Rimbaud, on couche avec le bon Dieu. »

Mais lui, aimant et aimé dans la solidité réelle, avait intérêt à purifier l'air qu'il respi-

rait, à exorciser les fantômes, à s'épanouir dans la lumière.

Son caprice poétique métamorphosait en deux oiseaux l'ancien adversaire et lui-même. « Malheureux canari, volatile artificiel fabriqué par la logique et l'homme plus que par ton père et par ta mère, pauvre être incapable de vivre dans les caprices de la Nature, l'Eglise te sera une cage protectrice. Pour tes pareils, hors de la cage Eglise, point de salut. Mais le rossignol a horreur des volières et, dans la liberté balancée des branches, il chante pour sa chère rossignole. »

*
**

Ni Troussillet ni Sourdoulaud ne sont de ceux qui se convertissent à demi. Rien de tiède chez ces passionnés. Quand ils cherchent un nouveau point de vue, ces braves montent jusqu'au sommet élu.

Troussillet n'a pas voulu devenir seulement un catholique et de pratique régulière, mais un prêtre. Sa boiterie était à sa vocation un grave obstacle canonique. Mais il est avec le Ciel et ses canons des accommodements. Troussillet a manifesté tant de ferveur persévérante qu'on a cédé à son désir. C'était d'ailleurs excellente aubaine et occasion de publicité comme on en sait organiser dans les milieux ecclésiastiques. Le convertisseur, l'abbé Angelin Ambirol, en a tiré la gloire, la fortune et la cure de Notre-Dame du Couchant. Il a étudié cet événement considérable en deux petits livres. *La conversion d'un logicien* atteint aujourd'hui, sur la couverture, le 525^e mille. Parue un an plus tard, pour l'entrée de

Troussillet au Séminaire, *Une conversion logique* en serait au 350^e mille. Mais l'abbé Ambirol et son éditeur ne permettent pas au percepteur la foi aux couvertures. Leurs déclarations pour l'impôt ramènent les tirages à un chiffre presque modeste. Puisqu'on multiplie d'un côté, il semble peut-être juste, pour faire compensation, de diviser de l'autre. Supposons honnêtement qu'à prendre la moyenne entre ce qu'on dit au public et ce qu'on dit au fisc, nous obtiendrions le chiffre sincère. Tous les journaux cléricaux ont célébré Angelin Ambirol comme un dialecticien irrésistible et un admirable écrivain. *La conversion d'un logicien* a été gratifiée d'un prix Montyon. *Une conversion logique* a obtenu les vingt mille francs académiques du Grand Prix de Littérature Religieuse. M. Frédéric Lefèvre a sollicité la faveur de passer « une heure avec M. l'abbé Angelin Ambirol. » Heure combien pleine! Le dialogue que, paraît-il, contient son étrange dilatation, fit bâiller, quatre numéros, les obstinés qui cherchent encore dans *Les Nouvelles Littéraires* autre chose que des sujets d'édification.

CHAPITRE XX

Comme on s'en doute, Sourdoulaud a épousé Suzanne. Au sortir de la mairie, pendue amoureusement au bras de Marie-Joseph, elle a exprimé un regret plutôt singulier :

— Quel dommage qu'on ne puisse pas, nous deux, se marier à l'Eglise...

Sourdoulaud l'a regardée avec quelque stupeur. Ah! la grâce séduisante du sourire pendant que Suzanne se taisait, pendant qu'ensuite elle suggérait :

— Il n'y aurait qu'à se faire protestants...

Jamais parole de Raoul Lelièvre ne fit rire Marie-Joseph aussi irrésistiblement que ce mot de Suzanne. Mais, en riant, il songeait et il finit par répondre :

— Dans dix ans peut-être, ma nouvelle vision de l'univers sera fanée et il deviendra hygiénique à ma joie d'en changer. Mais l'exploration du protestantisme, c'est voyage trop proche et qui n'offre pas des paysages assez exotiques. Que dirais-tu du mahométisme?

Elle a répliqué, les yeux incendiés :

— Je t'aime trop jalousement.

Suzanne est tenace dans ses fantaisies. Sour-doulaud avait beau lui faire, à Paris, au château, en voyage, la plus heureuse et la plus variée des existences, il lui trouvait, quand elle ne songeait point à composer son visage, on ne sait quoi de chagrin, comme de déçu. Bien vite, elle revêtait un masque de sourire. Aux plis même du sourire, Marie-Joseph croyait voir quelquefois volonté et crispation.

En vain il interrogeait :

— Qu'est-ce que tu as, mon adorée?

Elle répondait ce qu'on répond d'ordinaire à cette question :

— Rien, chéri.

La surprise surmontée, elle ajoutait tendrement :

— Comment aurais-je quelque chose? Je serais bien ingrate et bien maladroite si je ne me sentais parfaitement heureuse.

Mais un jour il la surprit tout en larmes, et qui poussait des gémissements, et qui se donnait des gifles.

— Cette fois tu ne diras pas que tu n'as rien. Ou, si tu me refuses ma part de ton chagrin, je saurai que tu ne m'aimes plus.

— Je t'aime trop, au contraire, mon Mimi-Jojo, et tu ne peux rien à mon ennui.

— On a beau croire son mal incurable, on se soulage à le dire au médecin, surtout si on aime un peu le médecin.

Mais il fallut de longues insistances pour obtenir l'aveu :

— J'ai... j'ai... eh! bien, j'ai que nous ne sommes pas assez mariés.

— Marions-nous davantage, dit Mimi-Jojo rieur et vaillant.

Il la pressait dans ses bras; il unissait leurs lèvres; et, ses mains soulevant la courte robe, une autre union approchait, puissante.

L'amoureuse repoussa l'amour. Et, dans une irruption de sanglots :

— Je ne veux pas qu'on se moque de moi en faisant semblant de ne pas me comprendre.

Le lendemain, Sourdoulaud alla secrètement à Nières. Il voulait conter le chagrin de sa femme à son grand ami Lelièvre.

Quand il se trouva seul avec Raoul, il n'osa rien dire. Suzanne lui semblait vraiment trop stupide. Et la démarche qu'il venait faire sans se l'avouer qu'à moitié lui paraissait soudain énorme, impossible. L'espoir était fou, qu'il avait vaguement entrevu.

Pourtant l'accueil était d'une rare cordialité. Le vieillard l'embrassait, le remerciait de ne point l'oublier, de mettre l'amitié au-dessus de toutes les considérations. Et, lui prenant les mains, il le regardait, le contemplait, l'admirait :

— Laisse-moi régaler mes yeux et mon âme de la vue d'un homme heureux. Car tu es parfaitement heureux, n'est-ce pas?

— Très heureux, dit Sourdoulaud d'un accent incertain.

Et un soupir lui échappa.

Lelièvre eut un sourire aussi hésitant que la voix de Sourdoulaud.

— Qu'est-ce qui cloche encore? demanda-t-il. Dis ce qui manque à ton bonheur. La confiance à un ami sûr soulage mieux que la confession.

Alors Sourdoulaud exposa, avec des rires qu'il croyait enjoués, quelle bizarre inquiétude aigrissait le bonheur de Suzanne.

Le sourire était toujours, aux lèvres de Lelièvre, une fleur d'incertitude et comme bercée de vent.

Il se leva, ouvrit la bibliothèque, prit la bouteille de Porto et les deux verres. Il agissait avec une lenteur extrême, sans prononcer une parole. Sourdoulaud saisissait par instant son regard, mais n'y lisait rien qu'une malice joyeuse. Quand, sur le guéridon, les deux verres furent pleins, Lelièvre parla.

Or ses paroles répétèrent d'anciennes paroles :

— Qu'il y ait toujours un secret dans la maison et dans le cœur du prêtre.

Ces mots furent bienfaisants à Sourdoulaud. Bienfaisants comme un soulagement, non comme une guérison. Ils n'avaient rien de décisif et l'espoir qu'ils apportaient pouvait être un mirage. D'ailleurs, vraiment, comment et quoi espérer ?

Lelièvre poussa vers Marie-Joseph un des deux verres et dit :

— Si ton âme déborde de joie et d'un espoir meilleur d'être tremblant, bois sans trembler ce vin et le débordement de ton âme.

Sourdoulaud prit le verre. Sa main, lente, montait, puis hésitait. Ses yeux réclamaient encore.

Lelièvre reprit :

— Si tu as confiance en l'amitié, si tu sens dans ton cœur que l'ami ne refuse jamais rien à l'ami, bois comme je bois.

Les deux hommes burent ensemble.

Pendant qu'ils reposaient les verres, Lelièvre commença :

— Voici. Jeudi prochain, à sept heures du soir, j'irai vous prendre chez vous. Je vous con-

duirai à un restaurant où la cuisine est honorable et la cave suffisante. Nous reviendrons chez moi en taxi vers deux heures du matin, quand Nières dort du sommeil de l'innocence et que ses rares becs de gaz sont éteints. Par la porte qui fait communiquer église et presbytère nous pénétrerons dans le monument social. Je vous marierai fort sacerdotalement mais, si vous le permettez, avec peu de lumière. Puisque ta Suzanne a besoin de cette cérémonie pour son bonheur d'où dépend le bonheur de mon ami, nous ferons d'elle et du *sacerdos in æternum* des époux indénouables aux yeux du Dieu à qui ta Suzanne croit, peut-être, plus naïvement que mon Durkheim.

CHAPITRE XXI

L'abbé Troussillet monte le boulevard Saint-Michel. Il approche de l'endroit où, voici onze à douze ans, il reçut d'une fille la plus émouvante des aumônes. Sa boiterie devient lente, comme pensive; sa tête se courbe. Le poids du souvenir est-il reconnu?

Une voix de jadis :

— Bonjour, Lucien.

Il sursaute, regarde, ne répond rien. Ce qu'il voit, est-ce du présent, est-ce du passé, est-ce du rêve dans du sommeil? Visage crispé, il s'arrête. Ses jambes inégales sont, enchaînées de stupeur, des lourdeurs insoulevables.

Suzanne dit :

— Le première fois que je t'ai rencontré ici, tu avais faim de pain. Aujourd'hui, n'as-tu pas faim d'autre chose?

Il essaie de murmurer :

— Je n'ai faim que de foi et d'amour divin?

Une force de cauchemar empêche les mots sauveurs de dépasser ses lèvres qui tremblent; l'anxiété refoule les mots dans la gorge nouée.

La démonsse continue, plus bas :

— Tu as faim d'amour, tu as faim de ta Suzanne.

La voix n'est plus qu'un souffle :

— Tu as faim de honte et de cochonnetés.

Reprenant ses anciens manèges raccrocheurs, elle s'éloigne lentement, la tête mi-tournée.

Un léger mouvement, une invitation des sourcils, des cils et des lèvres, et ces mots :

— Viens, petit cochon esclave.

Puis nul autre appel que le visage incliné, le regard de coin et une moitié de sourire,

Petit cochon esclave sent sa tête tourner dans un vertige.

Petit cochon esclave fait deux pas en avant; l'abbé fait un pas en arrière. Enfin petit cochon esclave suit, traîné par une laisse de souvenirs qui tire, délicieuse et torturante, plusieurs parties de son corps.

Nous avons tout vu chez lui, et jusqu'à la lutte contre la logique, prendre des formes logiques.

Le vertige sensuel devient aussi en Troussillet tournoiement et glissement dialectique. Le vertige sensuel le fait glisser le long de ce calcul, fait tournoyer en lui cette computation :

— Je ne suis sous-diacre que le mois prochain. Nul vœu ne me fait encore différent des autres hommes. Ma faute sera un péché ordinaire. Hâtons-nous de succomber une dernière fois pendant que la faute reste un péché ordinaire.

Suzanne et l'abbé boiteux ne sont plus sur le boulevard. Il la suit dans une petite rue. Marche de plus en plus lente, elle se laisse rejoindre devant l'hôtel où leurs deux jeunesses se sont connues.

A-t-elle, dès la première minute, organisé un

jeu cruel ou change-t-elle brusquement de caprice?...

Elle regarde Lucien Troussillet avec un mépris souverain.

— Ah! ça, curé manqué, me crois-tu aussi salope que toi?

Assommé, il ouvre une bouche ridicule et reste ridiculement immobile.

Elle s'en va, hautaine. Mais bientôt elle se retourne. Elle crie, triomphe et défi :

— Tu sais, je suis mariée à l'Eglise... Mariée à l'Eglise!

L'abbé Troussillet, depuis que ses ratiocinations s'appuient sur des vérités révélées par un Dieu et estampillées par des autorités infailibles, a repris en la logique la confiance la plus absolue. Maintenant, comme voici quelques années, une faute logique de l'adversaire suffirait sans doute à réveiller d'entre les morts l'abbé Troussillet. Après les dernières paroles de Suzanne, il n'est plus un vaincu. Il tourne le dos, soulevé de rire et de triomphe. Il se frotte les mains, il hausse les épaules, secoue une tête rayonnante. Et il constate, jubilant :

— Comme les femmes sont bêtes! Celle-ci, parce qu'elle a épousé un misérable défroqué se croit mariée tout bonnement avec notre sainte mère l'Eglise.

FIN

18
R

PRIX DE VENTE :

184